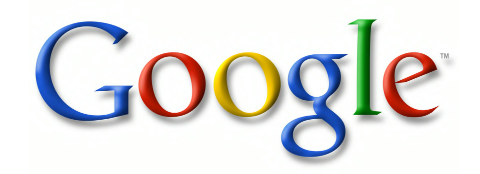
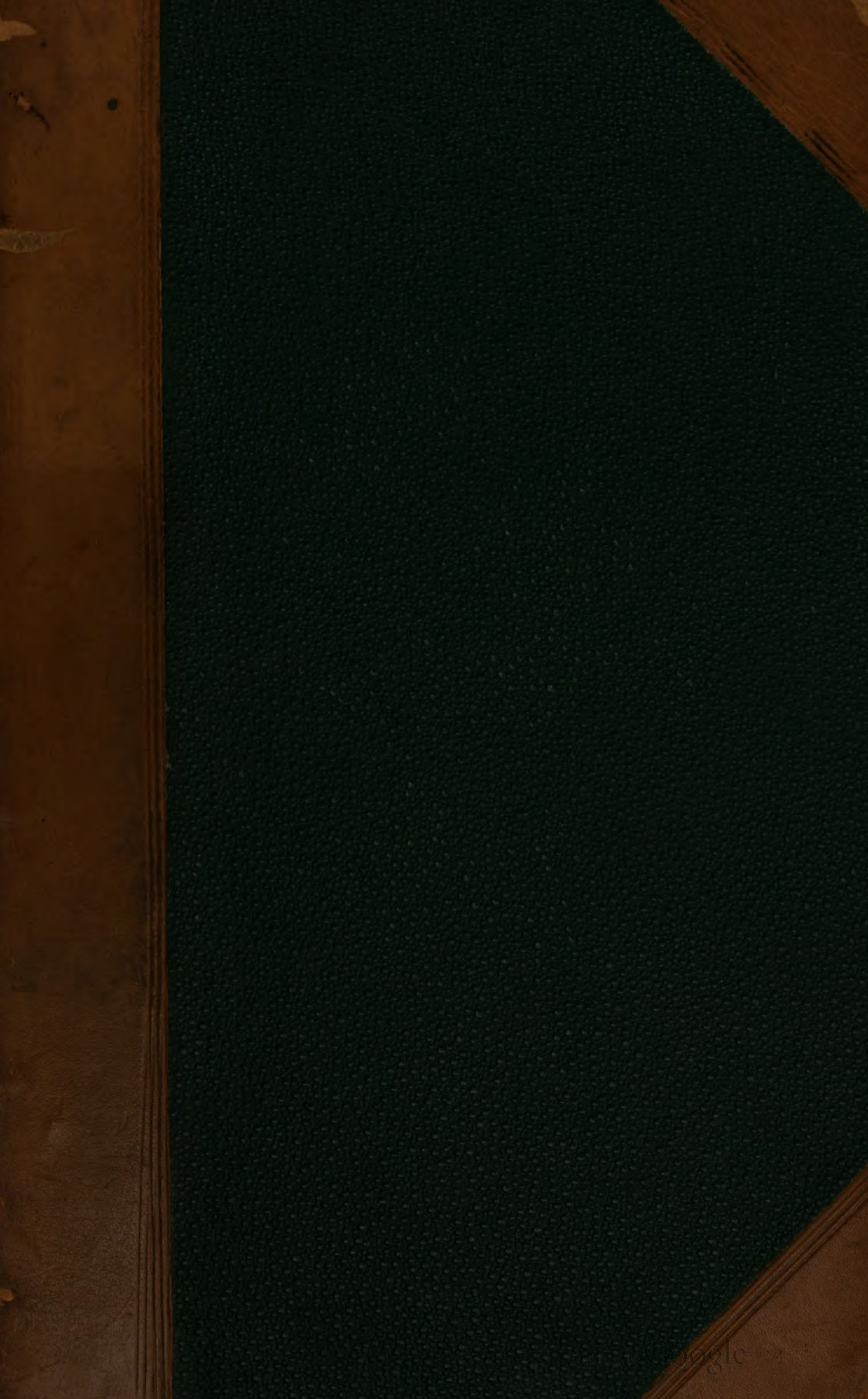




OEUVRES

DE DIDEROT.

4

4

OEUVRES

DE DIDEROT.

4

4

ŒUVRES

DE DIDEROT,

PUBLIÉES

D'APRÈS LES MANUSCRITS CONFIÉS, EN MOURANT,
PAR L'AUTEUR A GRIMM.

TOME QUATRIÈME.

PARIS,
PAULIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

1843.


LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
2 - MAR 1928

PARADOXE

SUR

LE COMÉDIEN.

PREMIER INTERLOCUTEUR.

N'EN parlons plus.

SECOND INTERLOCUTEUR.

Pourquoi?

LE PREMIER.

C'est l'ouvrage (1) de votre ami.

LE SECOND.

Qu'importe?

LE PREMIER.

Beaucoup. A quoi bon vous mettre dans l'alternative de mépriser ou son talent, ou mon jugement, et de rabattre de la bonne opinion que vous avez de lui ou de celle que vous avez de moi?

LE SECOND.

Cela n'arrivera pas; et quand cela arriverait,

(1) Garrick ou les Acteurs anglais.

mon amitié pour tous les deux, fondée sur des qualités plus essentielles, n'en souffrirait pas.

LE PREMIER.

Peut-être.

LE SECOND.

J'en suis sûr. Savez-vous à qui vous ressemblez dans ce moment? A un auteur de ma connaissance qui suppliait à genoux une femme à laquelle il était attaché, de ne pas assister à la première représentation d'une de ses pièces.

LE PREMIER.

Votre auteur était modeste et prudent.

LE SECOND.

Il craignait que le sentiment tendre qu'on avait pour lui ne tînt au cas que l'on faisait de son mérite littéraire.

LE PREMIER.

Cela se pourrait.

LE SECOND.

Qu'une chute publique ne le dégradât un peu aux yeux de sa maîtresse.

LE PREMIER.

Que moins estimé, il ne fût moins aimé. Et cela vour paraît ridicule?

LE SECOND.

C'est ainsi qu'on en jugea. La loge fut louée, et il eut le plus grand succès: et Dieu sait comme il fut embrassé, fêté, caressé.

LE PREMIER.

Il l'eût été bien davantage après la pièce sifflée.

LE SECOND.

Je n'en doute pas.

LE PREMIER.

Et je persiste dans mon avis.

LE SECOND.

Persistez, j'y consens; mais songez que je ne suis pas une femme, et qu'il faut, s'il vous plaît, que vous vous expliquiez.

LE PREMIER.

Absolument?

LE SECOND.

Absolument.

LE PREMIER.

Il me serait plus aisé de me taire que de déguiser ma pensée.

LE SECOND.

Je le crois.

LE PREMIER.

Je serai sévère.

LE SECOND.

C'est ce que mon ami exigerait de vous.

LE PREMIER.

Eh bien, puisqu'il faut vous le dire, son ouvrage, écrit d'un style tourmenté, obscur, entortillé, boursouflé, est plein d'idées communes. Au sortir de cette lecture, un grand comédien

n'en sera pas meilleur, et un pauvre acteur n'en sera pas moins mauvais. C'est à la nature à donner les qualités de la personne, la figure, la voix, le jugement, la finesse. C'est à l'étude des grands modèles, à la connaissance du cœur humain, à l'usage du monde, au travail assidu, à l'expérience, et à l'habitude du théâtre, à perfectionner le don de nature. Le comédien imitateur peut arriver au point de rendre tout passablement; il n'y a rien ni à louer, ni à reprendre dans son jeu.

LE SECOND.

Ou tout est à reprendre.

LE PREMIER.

Comme vous vous voudrez. Le comédien de nature est souvent détestable, quelquefois excellent. En quelque genre que ce soit, méfiez-vous d'une médiocrité soutenue. Avec quelque rigueur qu'un débutant soit traité, il est facile de pressentir ses succès à venir. Les huées n'étouffent que les ineptes. Et comment la nature sans l'art formerait-elle un grand comédien, puisque rien ne se passe exactement sur la scène comme en nature, et que les poëmes dramatiques sont tous composés d'après un certain système de principes? Et comment un rôle serait-il joué de la même manière par deux acteurs différens, puisque dans l'écrivain le plus clair, le plus précis, le plus énergique, les mots ne sont et ne peuvent être

que des signes approchés d'une pensée, d'un sentiment, d'une idée; signes dont le mouvement, le geste, le ton, le visage, les yeux, la circonstance donnée, complètent la valeur? Lorsque vous avez entendu ces mots :

Que fait là votre main?
— Je tâte votre habit, l'étoffe en est moelleuse.

Que savez-vous? Rien. Pesez bien ce qui suit, et concevez combien il est fréquent et facile à deux interlocuteurs, en employant les mêmes expressions, d'avoir pensé et de dire des choses tout-à-fait différentes. L'exemple que je vous en vais donner est une espèce de prodige; c'est l'ouvrage même de votre ami. Demandez à un comédien français ce qu'il en pense, et il conviendra que tout en est vrai. Faites la même question à un comédien anglais, et il vous jurera *by God*, qu'il n'y a pas une phrase à changer, et que c'est le pur évangile de la scène. Cependant comme il n'y a presque rien de commun entre la manière d'écrire la comédie et la tragédie en Angleterre et la manière dont on écrit ces poëmes en France, puisque, au sentiment même de Garrick, celui qui sait rendre parfaitement une scène de Shakspeare ne connaît pas le premier accent de la déclamation d'une scène de Racine; puisque enlacé par les vers harmonieux

de ce dernier, comme par autant de serpens dont les replis lui étreignent la tête, les pieds, les mains, les jambes et les bras, son action en perdrait toute sa liberté : il s'ensuit évidemment que l'acteur français et l'acteur anglais qui conviennent unanimement de la vérité des principes de votre auteur ne s'entendent pas, et qu'il y a dans la langue technique du théâtre une latitude, un vague assez considérable pour que des hommes sensés, d'opinions diamétralement opposées, croient y reconnaître la lumière de l'évidence. Et demeurez plus que jamais attaché à votre maxime : *Ne vous expliquez point si vous voulez vous entendre.*

LE SECOND.

Vous pensez qu'en tout ouvrage, et surtout dans celui-ci, il y a deux sens distingués, tous les deux renfermés sous les mêmes signes, l'un à Londres, l'autre à Paris ?

LE PREMIER.

Et que ces signes présentent si nettement ces deux sens que votre ami même s'y est trompé, puisqu'en associant des noms de comédiens anglais à des noms de comédiens français, leur appliquant les mêmes préceptes, et leur accordant le même blâme et les mêmes éloges, il a sans doute imaginé que ce qu'il prononçait des uns était également juste des autres.

LE SECOND.

Mais, à ce compte, aucun autre auteur n'aurait fait autant de vrais contre-sens.

LE PREMIER.

Les mêmes mots dont il se sert énonçant une chose au carrefour de Bussy, et une chose différente à Drury-Lane, il faut que je l'avoue à regret; au reste, je puis avoir tort. Mais le point important, sur lequel nous avons des opinions tout-à-fait opposées, votre auteur et moi, ce sont les qualités premières d'un grand comédien. Moi, je lui veux beaucoup de jugement; il me faut dans cet homme un spectateur froid et tranquille, j'en exige, par conséquent, de la pénétration et nulle sensibilité, l'art de tout imiter, ou, ce qui revient au même, une égale aptitude à toutes sortes de caractères et de rôles.

LE SECOND.

Nulle sensibilité!

LE PREMIER.

Nulle. Je n'ai pas encore bien enchaîné mes raisons, et vous me permettrez de vous les exposer comme elles me viendront, dans le désordre de l'ouvrage même de votre ami.

Si le comédien était sensible, de bonne foi lui serait-il permis de jouer deux fois de suite un même rôle avec la même chaleur et le même succès? Très-chaud à la première représentation, il

serait épuisé et froid comme un marbre à la troisième. Au lieu qu'imitateur attentif et disciple réfléchi de la nature, la première fois qu'il se présentera sur la scène sous le nom d'Auguste, de Cinna, d'Orosmane, d'Agamemnon, de Mahomet, copiste rigoureux de lui-même ou de ses études, et observateur continu de nos sensations, son jeu, loin de s'affaiblir, se fortifiera des réflexions nouvelles qu'il aura recueillies; il s'exaltera ou se tempérera, et vous en serez de plus en plus satisfait. S'il est lui quand il joue, comment cessera-t-il d'être lui? S'il veut cesser d'être lui, comment saisira-t-il le point juste auquel il faut qu'il se place et s'arrête?

Ce qui me confirme dans mon opinion, c'est l'inégalité des acteurs qui jouent d'ame. Ne vous attendez de leur part à aucune unité; leur jeu est alternativement fort et faible, chaud et froid, plat et sublime. Ils manqueront demain l'endroit où ils auront excellé aujourd'hui; en revanche, ils excelleront dans celui qu'ils auront manqué la veille. Au lieu que le comédien qui jouera de réflexion, d'étude de la nature humaine, d'imitation constante d'après quelque modèle idéal, d'imagination, de mémoire, sera un, le même à toutes les représentations, toujours également parfait: tout a été mesuré, combiné, appris, ordonné dans sa tête; il n'y a dans sa déclamation ni monotonie,

ni dissonance. La chaleur a son progrès, ses élans, ses rémissions, son commencement, son milieu, son extrême. Ce sont les mêmes accens, les mêmes positions, les mêmes mouvemens; s'il y a quelque différence d'une représentation à l'autre, c'est ordinairement à l'avantage de la dernière. Il ne sera pas journalier: c'est une glace toujours disposée à montrer les objets et à les montrer avec la même précision, la même force et la même vérité. Ainsi que le poète, il va sans cesse puiser dans le fonds inépuisable de la nature, au lieu qu'il aurait bientôt vu le terme de sa propre richesse.

Quel jeu plus parfait que celui de la Clairon? cependant suivez-la, étudiez-la, et vous serez convaincu qu'à la sixième représentation elle sait par cœur tous les détails de son jeu comme tous les mots de son rôle. Sans doute elle s'est fait un modèle auquel elle a d'abord cherché à se conformer; sans doute elle a conçu ce modèle le plus haut, le plus grand, le plus parfait qu'il lui a été possible; mais ce modèle qu'elle a emprunté de l'histoire, ou que son imagination a créé comme un grand fantôme, ce n'est pas elle; si ce modèle n'était que de sa hauteur, que son action serait faible et petite! Quand, à force de travail, elle a approché de cette idée le plus près qu'elle a pu, tout est fini; se tenir ferme là, c'est une pure affaire d'exercice et de mémoire. Si vous assistiez à ses études, com-

bien de fois vous lui diriez : *Vous y êtes !*..... combien de fois elle vous répondrait : *Vous vous trompez !*..... C'est comme *Le Quesnoy*, à qui son ami saisissait le bras, et criait : *Arrêtez ! le mieux est l'ennemi du bien : vous allez tout gâter*..... Vous voyez ce que j'ai fait, répliquait l'artiste haletant au connaisseur émerveillé ; mais vous ne voyez pas ce que j'ai là, et ce que je poursuis.

Je ne doute point que la Clairon n'éprouve le tourment du Quesnoi dans ses premières tentatives ; mais la lutte passée, lorsqu'elle s'est une fois élevée à la hauteur de son fantôme, elle se possède, elle se répète sans émotion. Comme il nous arrive quelquefois dans le rêve, sa tête touche aux nues, ses mains vont chercher les deux confins de l'horizon ; elle est l'ame d'un grand mannequin qui l'enveloppe ; ses essais l'ont fixé sur elle. Nonchalamment étendue sur une chaise longue, les bras croisés, les yeux fermés, immobile, elle peut, en suivant son rêve de mémoire, s'entendre, se voir, se juger et juger les impressions qu'elle excitera. Dans ce moment elle est double : la petite Clairon et la grande Agrippine.

LE SECOND.

Rien, à vous entendre, ne ressemblerait tant à un comédien sur la scène ou dans ses études, que les enfans qui, la nuit, contrefont les revenans sur les cimetières, en élevant au-dessus de leurs

têtes un grand drap blanc au bout d'une perche, et faisant sortir de dessous ce catafalque une voix lugubre qui effraie les passans.

LE PREMIER.

Vous avez raison. Il n'en est pas de la Dumesnil ainsi que de la Clairon. Elle monte sur les planches sans savoir ce qu'elle dira; la moitié du temps elle ne sait ce qu'elle dit, mais il vient un moment sublime. Et pourquoi l'acteur différerait-il du poète, du peintre, de l'orateur, du musicien? Ce n'est pas dans la fureur du premier jet que les traits caractéristiques se présentent, c'est dans des momens tranquilles et froids, dans des momens tout-à-fait inattendus. On ne sait d'où ces traits viennent; ils tiennent de l'inspiration. C'est lorsque, suspendus entre la nature et leur ébauche, ces génies portent alternativement un œil attentif sur l'une et l'autre; les beautés d'inspiration, les traits fortuits qu'ils répandent dans leurs ouvrages, et dont l'apparition subite les étonne eux-mêmes, sont d'un effet et d'un succès bien autrement assurés que ce qu'ils y ont jeté de boutade. C'est au sang-froid à tempérer le délire de l'enthousiasme.

Ce n'est pas l'homme violent qui est hors de lui-même qui dispose de nous; c'est un avantage réservé à l'homme qui se possède. Les grands poètes, dramatiques surtout, sont spectateurs assidus de

ce qui se passe autour d'eux dans le monde physique et dans le monde moral.

LE SECOND.

Qui n'est qu'un.

LE PREMIER.

Ils saisissent tout ce qui les frappe; ils en font des recueils. C'est de ces recueils formés en eux, à leur insu, que tant de phénomènes rares passent dans leurs ouvrages. Les hommes chauds, violens, sensibles, sont en scène; ils donnent le spectacle, mais ils n'en jouissent pas. C'est d'après eux que l'homme de génie fait sa copie. Les grands poètes, les grands acteurs, et peut-être en général tous les grands imitateurs de la nature, quels qu'ils soient, doués d'une belle imagination, d'un grand jugement, d'un tact fin, d'un goût très-sûr, sont les êtres les moins sensibles. Ils sont également propres à trop de choses; ils sont trop occupés à regarder, à reconnaître et à imiter, pour être vivement affectés au dedans d'eux-mêmes. Je les vois sans cesse le porte-feuille sur les genoux et le crayon à la main.

Nous sentons, nous; eux, ils observent, étudient et peignent. Le dirai-je Pourquoi non. La sensibilité n'est guère la qualité d'un grand génie. Il aimera la justice; mais il exercera cette vertu sans en recueillir la douceur. Ce n'est pas son cœur, c'est sa tête qui fait tout. A la moindre circon-

stance inopinée, l'homme sensible la perd; il ne sera ni un grand roi, ni un grand ministre, ni un grand capitaine, ni un grand avocat, ni un grand médecin. Remplissez la salle du spectacle de ces pleureurs-là, mais ne m'en placez aucun sur la scène. Voyez les femmes; elles nous surpassent certainement, et de fort loin, en sensibilité: quelle comparaison d'elles à nous dans les instans de la passion! Mais autant nous le leur cédons quand elles agissent, autant elles restent au-dessous de nous quand elles imitent. La sensibilité n'est jamais sans faiblesse d'organisation. La larme qui s'échappe de l'homme vraiment homme nous touche plus que tous les pleurs d'une femme. Dans la grande comédie, la comédie du monde, celle à laquelle j'en reviens toujours, toutes les ames chaudes occupent le théâtre; tous les hommes de génie sont au parterre. Les premiers s'appellent des fous; les seconds, qui s'occupent à copier leurs folies, s'appellent des sages. C'est l'œil du sage qui saisit le ridicule de tant de personnages divers, qui le peint, et qui vous fait rire et de ces fâcheux originaux dont vous avez été la victime, et de vous-même. C'est lui qui vous observait, et qui traçait la copie comique et du Fâcheux et de votre supplice.

Ces vérités seraient démontrées que les grands comédiens n'en conviendraient pas; c'est leur se-

cret. Les acteurs médiocres ou novices sont faits pour les rejeter, et l'on pourrait dire de quelques autres qu'ils croient sentir, comme on a dit du superstitieux, qu'il croit croire; et que sans la foi pour celui-ci, et sans la sensibilité pour celui-là, il n'y a point de salut.

Mais quoi, dira-t-on, ces accens si plaintifs, si douloureux, que cette mère arrache du fond de ses entrailles, et dont les miennes sont si violemment secouées, ce n'est pas le sentiment actuel qui les produit, ce n'est pas le désespoir qui les inspire? Nullement; et la preuve, c'est qu'ils sont mesurés; qu'ils font partie d'un système de déclamation; que plus bas ou plus aigus de la vingtième partie d'un quart de ton, ils sont faux; qu'ils sont soumis à une loi d'unité; qu'ils sont, comme dans l'harmonie, préparés et sauvés; qu'ils ne satisfont à toutes les conditions requises que par une longue étude; qu'ils concourent à la solution d'un problème proposé; que pour être poussés justes, ils ont été répétés cent fois, et que malgré ces fréquentes répétitions, on les manque encore; c'est qu'avant de dire :

Zaïre, vous pleurez!

ou,

Vous y serez ma fille,

l'acteur s'est long-temps écouté lui-même; c'est qu'il s'écoute au moment où il vous trouble, et que tout son talent consiste non pas à sentir, comme vous le supposez, mais à rendre si scrupuleusement les signes extérieurs du sentiment, que vous vous y trompiez. Les cris de sa douleur sont notés dans son oreille. Les gestes de son désespoir sont de mémoire, et ont été préparés devant une glace. Il sait le moment précis où il tirera son mouchoir et où les larmes couleront; attendez-les à ce mot, à cette syllabe, ni plus tôt ni plus tard. Ce tremblement de la voix, ces mots suspendus, ces sons étouffés ou traînés, ce frémissement des membres, ce vacillement des genoux, ces évanouissemens, ces fureurs, pure imitation, leçon recordée d'avance, grimace pathétique, singerie sublime dont l'acteur garde le souvenir long-temps après l'avoir étudiée, dont il avait la conscience présente au moment où il l'exécutait, qui lui laisse, heureusement pour le poète, pour le spectateur et pour lui, toute la liberté de son esprit, et qui ne lui ôte, ainsi que les autres exercices, que la force du corps. Le socque ou le cothurne déposé, sa voix est éteinte, il éprouve une extrême fatigue, il va changer de linge ou se coucher; mais il ne lui reste ni trouble, ni douleur, ni mélancolie, ni affaissement d'ame. C'est vous qui remportez toutes ces impres-

sions. L'acteur est las, et vous tristes; c'est qu'il s'est démené sans rien sentir, et que vous avez senti sans vous démener. S'il en était autrement, la condition du comédien serait la plus malheureuse des conditions; mais il n'est pas le personnage, il le joue et le joue si bien que vous le prenez pour tel: l'illusion n'est que pour vous; il sait bien, lui, qu'il ne l'est pas.

Des sensibilités diverses, qui se concertent entre elles pour obtenir le plus grand effet possible, qui se diapasonent, qui s'affaiblissent, qui se fortifient, qui se nuancent pour former un tout qui soit un, cela me fait rire. J'insiste donc, et je dis: « C'est l'extrême sensibilité qui fait les acteurs médiocres; c'est la sensibilité médiocre qui fait la multitude des mauvais acteurs; et c'est le manque absolu de sensibilité qui prépare les acteurs sublimes. » Les larmes du comédien descendent de son cerveau; celles de l'homme sensible montent de son cœur: ce sont les entrailles qui troublent sans mesure la tête de l'homme sensible; c'est la tête du comédien qui porte quelquefois un trouble passager dans ses entrailles; il pleure comme un prêtre incrédule qui prêche la Passion; comme un séducteur aux genoux d'une femme qu'il n'aime pas, mais qu'il veut tromper; comme un gueux dans la rue ou à la porte d'une église, qui vous injurie lorsqu'il désespère de vous tou-

cher; ou comme une courtisane qui ne sent rien, mais qui se pâme entre vos bras.

Avez-vous jamais réfléchi à la différence des larmes excitées par un événement tragique et des larmes excitées par un récit pathétique? On entend raconter une belle chose: peu à peu la tête s'embarrasse, les entrailles s'émeuvent, et les larmes coulent. Au contraire, à l'aspect d'un accident tragique, l'objet, la sensation et l'effet se touchent; en un instant, les entrailles s'émeuvent, on pousse un cri, la tête se perd, et les larmes coulent; celles-ci viennent subitement; les autres sont amenées. Voilà l'avantage d'un coup de théâtre naturel et vrai sur une scène éloquente, il opère brusquement ce que la scène fait attendre; mais l'illusion en est beaucoup plus difficile à produire; un incident faux, mal rendu, la détruit. Les accens s'imitent mieux que les mouvemens, mais les mouvemens frappent plus violemment. Voilà le fondement d'une loi à laquelle je ne crois pas qu'il y ait d'exception, c'est de dénouer par une action et non par un récit, sous peine d'être froid.

Eh bien, n'avez-vous rien à m'objecter? Je vous entends; vous faites un récit en société; vos entrailles s'émeuvent, votre voix s'entrecoupe, vous pleurez. Vous avez, dites-vous, senti et très-vivement senti. J'en conviens; mais vous y êtes-vous

préparé? Non. Parliez-vous en vers? Non. Cependant vous entraîniez, vous étonniez, vous touchiez, vous produisiez un grand effet. Il est vrai. Mais portez au théâtre votre ton familier, votre expression simple, votre maintien domestique, votre geste naturel, et vous verrez combien vous serez pauvre et faible. Vous aurez beau verser des pleurs, vous serez ridicule, on rira. Ce ne sera pas une tragédie, ce sera une parade tragique que vous jouerez. Croyez-vous que les scènes de Corneille, de Racine, de Voltaire, même de Shakspeare, puissent se débiter avec votre voix de conversation et le ton du coin de votre âtre? Pas plus que l'histoire du coin de votre âtre avec l'emphase et l'ouverture de bouche du théâtre.

LE SECOND.

C'est que peut-être Racine et Corneille, tout grands hommes qu'ils étaient, n'ont rien fait qui vaille.

LE PREMIER.

Quel blasphème! Qui est-ce qui oserait le proférer? Qui est-ce qui oserait y applaudir? Les choses familières de Corneille ne peuvent pas même se dire d'un ton familier.

Mais une expérience que vous aurez cent fois répétée, c'est qu'à la fin de votre récit, au milieu du trouble et de l'émotion que vous avez jetés dans votre petit auditoire de salon, il survient un

nouveau personnage dont il faut satisfaire la curiosité. Vous ne le pouvez plus, votre ame est épuisée, il ne vous reste ni sensibilité, ni chaleur, ni larmes. Pourquoi l'acteur n'éprouve-t-il pas le même affaissement ? C'est qu'il y a bien de la différence de l'intérêt qu'il prend à un conte fait à plaisir et de l'intérêt que vous inspire le malheur de votre voisin. Êtes-vous Cinna ? Avez-vous jamais été Cléopâtre, Mérope, Agrippine ? Que vous importent ces gens-là ? La Cléopâtre, la Mérope, l'Agrippine, le Cinna du théâtre, sont-ils même des personnages historiques ? Non. Ce sont les fantômes imaginaires de la poésie ; je dis trop : ce sont des spectres de la façon particulière de tel ou tel poète. Laissez ces espèces d'hippogriffes sur la scène avec leurs mouvemèns, leur allure et leurs cris ; ils figureraient mal dans l'histoire ; ils feraient éclater de rire dans un cercle ou une autre assemblée de la société. On se demanderait à l'oreille : Est-ce qu'il est en délire ? D'où vient ce Don Quichotte-là ? Où fait-on de ces contes-là ? Quelle est la planète où l'on parle ainsi ?

LE SECOND.

Mais pourquoi ne révoltent-ils pas au théâtre ?

LE PREMIER.

C'est qu'ils y sont de convention. C'est une formule donnée par le vieil Eschyle ; c'est un protocole de trois mille ans.

LE SECOND.

Et ce protocole a-t-il encore long-temps à durer?

LE PREMIER.

Je l'ignore. Tout ce que je sais, c'est qu'on s'en écarte à mesure qu'on s'approche de son siècle et de son pays.

Connaissez-vous une situation plus semblable à celle d'Agamemnon dans la première scène d'*Iphigénie*, que la situation de Henri IV, lorsque, obsédé de terreurs qui n'étaient que trop fondées, il disait à ses familiers : Ils me tueront, rien n'est plus certain; ils me tueront..... Supposez que cet excellent homme, ce grand et malheureux monarque, tourmenté la nuit de ce pressentiment funeste, se lève et s'en aille frapper à la porte de Sully, son ministre et son ami; croyez-vous qu'il y eût un poète assez absurde pour faire dire à Henri :

Oui, c'est Henri, c'est ton roi qui t'éveille,
Viens, reconnais la voix qui frappe ton oreille...

Et faire répondre à Sully :

C'est vous-même, seigneur! Quel important besoin
Vous a fait devancer l'aurore de si loin?
A peine un faible jour vous éclaire et me guide,
Vos yeux seuls et les miens sont ouverts!...

LE SECOND.

C'était peut-être là le vrai langage d'Agamemnon.

LE PREMIER.

Pas plus que celui de Henri IV. C'est celui d'Homère, c'est celui de Racine, c'est celui de la poésie; et ce langage pompeux ne peut être employé que par des êtres inconnus, et parlé par des bouches poétiques avec un ton poétique.

Réfléchissez un moment sur ce qu'on appelle au théâtre *être vrai*. Est-ce y montrer les choses comme elles sont en nature? Aucunement. Le vrai en ce sens ne serait que le commun. Qu'est-ce donc que le vrai de la scène? C'est la conformité des actions, des discours, de la figure, de la voix, du mouvement, du geste, avec un modèle idéal imaginé par le poète, et souvent exagéré par le comédien. Voilà le merveilleux. Ce modèle n'influe pas seulement sur le ton; il modifie jusqu'à la démarche, jusqu'au maintien. De là vient que le comédien dans la rue ou sur la scène sont deux personnages si différens, qu'on a peine à les reconnaître. La première fois que je vis mademoiselle Clairon chez elle, je m'écriai tout naturellement: *Ah! mademoiselle, je vous croyais de toute la tête plus grande.*

Une femme malheureuse, et vraiment malheureuse, pleure et ne vous touche point: il y a pis,

c'est qu'un trait léger qui la défigure vous fait rire; c'est qu'un accent qui lui est propre dissonne à votre oreille et vous blesse; c'est qu'un mouvement qui lui est habituel vous montre sa douleur ignoble et maussade; c'est que les passions outrées sont presque toutes sujettes à des grimaces que l'artiste sans goût copie servilement, mais que le grand artiste évite. Nous voulons qu'au plus fort des tourmens l'homme garde le caractère d'homme, la dignité de son espèce. Quel est l'effet de cet effort héroïque? De distraire de la douleur et de la tempérer. Nous voulons que cette femme tombe avec décence, avec mollesse, et que ce héros meure comme le gladiateur ancien, au milieu de l'arène, aux applaudissemens du cirque, avec grace, avec noblesse, dans une attitude élégante et pittoresque. Qui est-ce qui remplira notre attente? Sera-ce l'athlète que la douleur subjugue et que la sensibilité décompose? Ou l'athlète académisé qui se possède et pratique les leçons de la gymnastique en rendant le dernier soupir? Le gladiateur ancien, comme un grand comédien, un grand comédien, ainsi que le gladiateur ancien, ne meurent pas comme on meurt sur un lit, mais sont tenus de nous jouer une autre mort pour nous plaire, et le spectateur délicat sentirait que la vérité nue, l'action dénuée de tout apprêt serait mesquine et contrasterait avec la poésie du reste.

Ce n'est pas que la pure nature n'ait ses momens sublimes; mais je pense que s'il est quelqu'un sûr de saisir et de conserver leur sublimité, c'est celui qui les aura pressentis d'imagination ou de génie, et qui les rendra de sang-froid.

Cependant je ne nierais pas qu'il n'y eût une sorte de mobilité d'entrailles acquise ou factice; mais si vous m'en demandez mon avis, je la crois presque aussi dangereuse que la sensibilité naturelle. Elle doit conduire peu à peu l'acteur à la manière et à la monotonie. C'est un élément contraire à la diversité des fonctions d'un grand comédien; il est souvent obligé de s'en dépouiller, et cette abnégation de soi n'est possible qu'à une tête de fer. Encore vaudrait-il mieux, pour la facilité et le succès des études, l'universalité du talent et la perfection du jeu, n'avoir point à faire cette incompréhensible distraction de soi d'avec soi, dont l'extrême difficulté, bornant chaque comédien à un seul rôle, condamne les troupes à être très-nombreuses, ou presque toutes les pièces à être mal jouées, à moins que l'on ne renverse l'ordre des choses, et que les pièces ne se fassent pour les acteurs, qui, ce me semble, devraient tout au contraire être faits pour les pièces.

LE SECOND.

Mais si une foule d'hommes attroupés dans la rue par quelque catastrophe viennent à déployer

subitement, et chacun à sa manière, leur sensibilité naturelle, sans s'être concertés, ils créeront un spectacle merveilleux, mille modèles précieux pour la sculpture, la peinture, la musique et la poésie.

LE PREMIER.

Il est vrai. Mais ce spectacle serait-il à comparer avec celui qui résulterait d'un accord bien entendu, de cette harmonie que l'artiste y introduira lorsqu'il le transportera du carrefour sur la scène ou sur la toile? Si vous le prétendez, quelle est donc, vous répliquerai-je, cette magie de l'art si vantée, puisqu'elle se réduit à gâter ce que la brute nature et un arrangement fortuit avaient mieux fait qu'elle? Niez-vous qu'on n'embellisse la nature? N'avez-vous jamais loué une femme en disant qu'elle était belle comme une *Vierge* de Raphaël? A la vue d'un beau paysage, ne vous êtes-vous pas écrié qu'il était romanesque? D'ailleurs vous me parlez d'une chose réelle, et moi je vous parle d'une imitation; vous me parlez d'un instant fugitif de la nature, et moi je vous parle d'un ouvrage de l'art, projeté, suivi, qui a ses progrès et sa durée. Prenez chacun de ces acteurs, faites varier la scène dans la rue comme au théâtre, et montrez-moi vos personnages successivement, isolés, deux à deux, trois à trois; abandonnez-les à leurs propres mouvemens; qu'ils soient maîtres

absolus de leurs actions, et vous verrez l'étrange cacophonie qui en résultera. Pour obvier à ce défaut, les faites-vous répéter ensemble? Adieu leur sensibilité naturelle, et tant mieux.

Il en est du spectacle comme d'une société bien ordonnée, où chacun sacrifie de ses droits pour le bien de l'ensemble et du tout. Qui est-ce qui appréciera le mieux la mesure de ce sacrifice? Sera-ce l'enthousiaste? Le fanatique? Non, certes. Dans la société, ce sera l'homme juste; au théâtre, le comédien qui aura la tête froide. Votre scène des rues est à la scène dramatique comme une horde de sauvages à une assemblée d'hommes civilisés.

C'est ici le lieu de vous parler de l'influence perfide d'un médiocre partenaire sur un excellent comédien. Celui-ci a conçu grandement, mais il sera forcé de renoncer à son modèle idéal pour se mettre au niveau du pauvre diable avec qui il est en scène. Il se passe alors d'étude et de bon jugement : ce qui se fait d'instinct à la promenade ou au coin du feu, celui qui parle abaisse le ton de son interlocuteur. Ou si vous aimez mieux une autre comparaison, c'est comme au whisk, où vous perdrez une portion de votre habileté, si vous ne pouvez pas compter sur votre joueur. Il y a plus: la Clairon vous dira, quand vous voudrez, que Le Kain, par méchanceté, la rendait mauvaise ou

médiocre, à discrétion; et que, de représailles, elle l'exposait quelquefois aux sifflets. Qu'est-ce donc que deux comédiens qui se soutiennent mutuellement? Deux personnages dont les modèles ont, proportion gardée, ou l'égalité, ou la subordination qui convient aux circonstances où le poète les a placés, sans quoi l'un sera trop fort ou trop faible; et pour sauver cette dissonance, le fort élèvera rarement le faible à sa hauteur; mais, de réflexion, il descendra à sa petitesse. Et savez-vous l'objet de ces répétitions si multipliées? C'est d'établir une balance entre les talens divers des acteurs, de manière qu'il en résulte une action générale qui soit une; et lorsque l'orgueil de l'un d'entre eux se refuse à cette balance, c'est toujours aux dépens de la perfection du tout, au détriment de votre plaisir; car il est rare que l'excellence d'un seul vous dédommage de la médiocrité des autres qu'elle fait ressortir. J'ai vu quelquefois la personnalité d'un grand acteur punie; c'est lorsque le public prononçait sottement qu'il était outré, au lieu de sentir que son partenaire était faible.

A présent vous êtes poète : vous avez une pièce à faire jouer, et je vous laisse le choix ou d'acteurs à profond jugement et à tête froide, ou d'acteurs sensibles. Mais avant de vous décider, permettez que je vous fasse une question. A quel âge est-on grand comédien? Est-ce à l'âge où l'on

est plein de feu, où le sang bouillonne dans les veines, où le choc le plus léger porte le trouble au fond des entrailles, où l'esprit s'enflamme à la moindre étincelle? Il me semble que non. Celui que la nature a signé comédien, n'excelle dans son art que quand la longue expérience est acquise, lorsque la fougue des passions est tombée, lorsque la tète est calme, et que l'ame se possède. Le vin de la meilleure qualité est âpre et bourru lorsqu'il fermente; c'est par un long séjour dans la tonne qu'il devient généreux. Cicéron, Sénèque et Plutarque me représentent les trois âges de l'homme qui compose : Cicéron n'est souvent qu'un feu de paille qui réjouit mes yeux; Sénèque un feu de sarment qui les blesse; au lieu que si je remue les cendres du vieux Plutarque, j'y découvre les gros charbons d'un brasier qui m'échauffent doucement.

Baron jouait, à soixante ans passés, le comte d'Essex, Xipharès, Britannicus, et les jouait bien. La Gaussin enchantait, dans *l'Oracle* et *la Pupille*, à cinquante ans.

LE SECOND.

Elle n'avait guère le visage de son rôle.

LE PREMIER.

Il est vrai; et c'est là peut-être un des obstacles insurmontables à l'excellence d'un spectacle. Il faut s'être promené de longues années sur les

planches, et le rôle exige quelquefois la première jeunesse. S'il s'est trouvé une actrice de dix-sept ans, capable du rôle de Monime, de Didon, de Pulchérie, d'Hermione, c'est un prodige qu'on ne reverra plus. Cependant un vieux comédien n'est ridicule que quand les forces l'ont tout-à-fait abandonné, ou que la supériorité de son jeu ne sauve pas le contraste de sa vieillesse et de son rôle. Il en est au théâtre comme dans la société, où l'on ne reproche la galanterie à une femme que quand elle n'a ni assez de talens, ni assez d'autres vertus pour couvrir un vice.

De nos jours, la Clairon et Molé ont, en débutant, joué à peu près comme des automates, ensuite ils se sont montrés de vrais comédiens. Comment cela s'est-il fait? Est-ce que l'ame, la sensibilité, les entrailles leur sont venues à mesure qu'ils avançaient en âge?

Il n'y a qu'un moment, après dix ans d'absence du théâtre, la Clairon voulut y reparaître; si elle joua médiocrement, est-ce qu'elle avait perdu son ame, sa sensibilité, ses entrailles? Aucunement; mais bien la mémoire de ses rôles. J'en appelle à l'avenir.

LE SECOND.

Quoi, vous croyez qu'elle nous reviendra?

LE PREMIER.

Ou qu'elle périra d'ennui; car que voulez-vous

qu'on mette à la place de l'applaudissement public et d'une grande passion? Si cet acteur, si cette actrice étaient profondément pénétrés, comme on le suppose, dites-moi si l'un penserait à jeter un coup d'œil sur les loges, l'autre à diriger un sourire vers la coulisse, presque tous à parler au parterre, et si l'on irait aux foyers interrompre les ris immodérés d'un troisième, et l'avertir qu'il est temps de venir se poignarder?

Mais il me prend envie de vous ébaucher une scène entre un comédien et sa femme qui se détestaient; scène d'amans tendres et passionnés; scène jouée publiquement sur les planches, telle que je vais vous la rendre et peut-être un peu mieux; scène où deux acteurs ne parurent jamais plus fortement à leurs rôles; scène où ils enlevèrent les applaudissemens continus du parterre et des loges; scène que nos battemens de mains et nos cris d'admiration interrompirent dix fois. C'est la troisième du quatrième acte du *Dépit amoureux* de Molière, leur triomphe.

Le comédien ÉRASTE, amant de Lucile.
LUCILE, maîtresse d'Éraste et femme du comédien.

LE COMÉDIEN.

Non, non, ne croyez pas, madame,
Que je revienne encor vous parler de ma flamme.

La comédienne. Je vous le conseille.

C'en est fait;

—Je l'espère.

Je me veux guérir, et connais bien
Ce que de votre cœur a possédé le mien.

— Plus que vous n'en méritiez.

Un courroux si constant pour l'ombre d'une offense

— Vous, m'offenser ! je ne vous fais pas cet honneur.

M'a trop bien éclairci de votre indifférence;
Et je dois vous montrer que les traits du mépris

— Le plus profond.

Sont sensibles surtout aux généreux esprits.

— Oui, aux généreux.

Je l'avouerai, mes yeux observaient dans les vôtres
Des charmes qu'ils n'ont point trouvés dans tous les autres.

— Ce n'est pas faute d'en avoir vu.

Et le ravissement où j'étais de mes fers,
Les aurait préférés à des sceptres offerts.

— Vous en avez fait meilleur marché.

Je vivais tout en vous;

— Cela est faux, et vous en avez menti.

Et, je l'avouerai même,
Peut-être qu'après tout j'aurai, quoique outragé,
Assez de peine encore à m'en voir dégagé.

— Cela serait fâcheux.

Possible que, malgré la cure qu'elle essaie,
Mon ame saignera long-temps de cette plaie,

— Ne craignez rien; la gangrène y est.

Et qu'affranchi d'un joug qui faisait tout mon bien,
Il faudra me résoudre à n'aimer jamais rien.

— Vous trouverez du retour.

Mais enfin il n'importe; et puisque votre haine
Chasse un cœur tant de fois que l'amour vous ramène,
C'est la dernière ici des importunités
Que vous aurez jamais de mes vœux rebutés.

LA COMÉDIENNE.

Vous pouvez faire aux miens la grace tout entière,
Monsieur, et m'épargner encor cette dernière.

Le comédien. Mon cœur, vous êtes une insolente, et vous vous en repentirez.

LE COMÉDIEN.

Eh bien, madame, eh bien! ils seront satisfaits.
Je romps avecque vous, et j'y romps pour jamais.
Puisque vous le voulez, que je perde la vie,
Lorsque de vous parler je reprendrai l'envie.

LA COMÉDIENNE.

Tant mieux, c'est m'obliger.

LE COMÉDIEN.

Non, non, n'ayez pas peur,

La comédienne. Je ne vous crains pas.

Que je fausse parole; eussé-je un faible cœur,
Jusques à n'en pouvoir effacer votre image,

Croyez que vous n'aurez jamais cet avantage

— C'est le malheur que vous voulez dire.

De me voir revenir.

LA COMÉDIENNE.

Ce serait bien en vain.

Le comédien. Ma mie, vous êtes une fieffée gueuse, à qui j'apprendrai à parler.

LE COMÉDIEN.

Moi-même de cent coups je percerais mon sein.

La comédienne. Plût à Dieu!

Si j'avais jamais fait cette bassesse insigne.

— Pourquoi pas celle-là, après tant d'autres?

De vous revoir, après ce traitement indigne

LA COMÉDIENNE.

Soit; n'en parlons donc plus.

Et ainsi du reste. Après cette double scène, l'une d'amans, l'autre d'époux, lorsque Éraste reconduisait sa maîtresse Lucile dans la coulisse, il lui serrait le bras d'une violence à arracher la chair à sa chère femme, et répondait à ses cris par les propos les plus insultans et les plus amers.

LE SECOND.

Si j'avais entendu ces deux scènes simultanées, je crois que de ma vie je n'aurais remis le pied au spectacle.

LE PREMIER.

Si vous prétendez que cet acteur et cette actrice ont senti, je vous demanderai si c'est dans la scène des amans, ou dans la scène des époux, ou dans l'une et l'autre? Mais écoutez la scène suivante entre la même comédienne et un autre acteur, son amant.

Tandis que l'amant parle, la comédienne dit de son mari : *C'est un indigne, il m'a appelée ......; je n'oserais vous le répéter.*

Tandis qu'elle répond, son amant lui répond : *Est-ce que vous n'y êtes pas faite ?*.... Et ainsi de couplet en couplet.

Ne soupons-nous pas ce soir? — *Je le voudrais bien; mais comment s'échapper?* — C'est votre affaire. — *S'il vient à le savoir?* — Il n'en sera ni plus ni moins, et nous aurons par-devers nous une soirée douce. — *Qui aurons-nous?* — Qui vous voudrez. — *Mais d'abord le chevalier, qui est de fondation.* — A propos du chevalier, savez-vous qu'il ne tiendrait qu'à moi d'en être jaloux? — *Et qu'à moi que vous eussiez raison?*

C'est ainsi que ces êtres si sensibles vous paraissaient tout entiers à la scène haute que vous entendiez, tandis qu'ils n'étaient vraiment qu'à la scène basse que vous n'entendiez pas; et vous vous écriiez : « Il faut avouer que cette femme est une actrice charmante; que personne ne sait

écouter comme elle, et qu'elle joue avec une intelligence, une grace, un intérêt, une finesse, une sensibilité peu commune..... » Et moi, je riais de vos exclamations.

Cependant cette actrice trompe son mari avec un autre acteur, cet acteur avec le chevalier, et le chevalier avec un troisième, que le chevalier surprend entre ses bras. Celui-ci a médité une grande vengeance. Il se placera aux balcons, sur les gradins les plus bas. (Alors le comte de Lauraguais n'en n'avait pas encore débarrassé notre scène.) Là, il s'est promis de déconcerter l'infidèle par sa présence et par ses regards méprisans, de la troubler et de l'exposer aux huées du parterre. La pièce commence; sa traîtresse paraît; elle aperçoit le chevalier; et, sans s'ébranler dans son jeu, elle lui dit en souriant : *Fi! le vilain boudeur qui se fâche pour rien.* Le chevalier sourit à son tour. Elle continue : *Vous venez ce soir?* Il se tait. Elle ajoute : *Finissons cette plate querelle, et faites avancer votre carrosse.....* Et savez-vous dans quelle scène on intercalait celle-ci. Dans une des plus touchantes de La Chaussée, où cette comédienne sanglotait et nous faisait pleurer à chaudes larmes. Cela vous confond; et c'est pourtant l'exacte vérité.

LE SECOND.

C'est à me dégoûter du théâtre.

LE PREMIER.

Et pourquoi? Si ces gens-là n'étaient pas capables de ces tours de force, c'est alors qu'il n'y faudrait pas aller. Ce que je vais vous raconter, je l'ai vu.

Garrick passe sa tête entre les deux battans d'une porte, et, dans l'intervalle de quatre à cinq secondes, son visage passe successivement de la joie folle à la joie modérée, de cette joie à la tranquillité, de la tranquillité à la surprise, de la surprise à l'étonnement, de l'étonnement à la tristesse, de la tristesse à l'abattement, de l'abattement à l'effroi, de l'effroi à l'horreur, de l'horreur au désespoir, et remonte de ce dernier degré à celui d'où il était descendu. Est-ce que son ame a pu éprouver toutes ces sensations et exécuter, de concert avec son visage, cette espèce de gamme? Je n'en crois rien, ni vous non plus. Si vous demandiez à cet homme célèbre, qui lui seul méritait autant qu'on fît le voyage d'Angleterre que tous les restes de Rome méritent qu'on fasse le voyage d'Italie; si vous lui demandiez, dis-je, la scène du Petit Garçon pâtissier, il vous la jouait; si vous lui demandiez tout de suite la scène d'Hamlet, il vous la jouait, également prêt à pleurer la chute de ses petits pâtés et à suivre dans l'air le chemin d'un poignard. Est-ce qu'on rit, est-ce qu'on pleure à discrétion? On en fait la grimace plus ou moins

fidèle, plus ou moins trompeuse, selon qu'on est ou qu'on n'est pas Garrick.

Je persifle quelquefois, et même avec assez de vérité, pour en imposer aux hommes du monde les plus déliés. Lorsque je me désole de la mort simulée de ma sœur dans la scène avec l'avocat bas-normand; lorsque, dans la scène avec le premier commis de la marine, je m'accuse d'avoir fait un enfant à la femme d'un capitaine de vaisseau, j'ai tout-à-fait l'air d'éprouver de la douleur et de la honte; mais suis-je affligé? suis-je honteux? Pas plus dans ma petite comédie que dans la société, où j'avais fait ces deux rôles avant de les introduire dans un ouvrage de théâtre. Qu'est-ce donc qu'un grand comédien? Un grand persifleur tragique ou comique, à qui le poète a dicté son discours.

Sedaine donne *le Philosophe sans le savoir*. Je m'intéressais plus vivement que lui au succès de la pièce; la jalousie de talens est un vice qui m'est étranger, j'en ai assez d'autres sans celui-là : j'atteste tous mes confrères en littérature, lorsqu'ils ont daigné quelquefois me consulter sur leurs ouvrages, si je n'ai pas fait tout ce qui dépendait de moi pour répondre dignement à cette marque distinguée de leur estime? *Le Philosophe sans le savoir* chancelle à la première, à la seconde représentation, et j'en suis bien affligé; à la troisième, il va aux nues, et j'en suis transporté de joie. Le

lendemain matin je me jette dans un fiacre, je cours après Sedaine; c'était en hiver, il faisait le froid le plus rigoureux; je vais partout où j'espère le trouver. J'apprends qu'il est au fond du faubourg Saint-Antoine, je m'y fais conduire. Je l'aborde; je jette mes bras autour de son cou; la voix me manque, et les larmes me coulent le long des joues. Voilà l'homme sensible et médiocre. Sedaine, immobile et froid, me regarde et me dit : *Ah! M. Diderot, que vous êtes beau!* Voilà l'observateur et l'homme de génie.

Ce fait, je le racontais un jour à table, chez un homme que ses talens supérieurs destinaient à occuper la place la plus importante de l'État, chez M. Necker; il y avait un assez grand nombre de gens de lettres, entre lesquels Marmontel, que j'aime, et à qui je suis cher. Celui-ci me dit ironiquement : *Vous verrez que lorsque Voltaire se désole au simple récit d'un trait pathétique, et que Sedaine garde son sang-froid à la vue d'un ami qui fond en larmes, c'est Voltaire qui est l'homme ordinaire, et Sedaine l'homme de génie!* Cette apostrophe me déconcerte et me réduit au silence, parce que l'homme sensible, comme moi, tout entier à ce qu'on lui objecte, perd la tête, et ne se retrouve qu'au bas de l'escalier. Un autre, froid et maître de lui-même, aurait répondu à Marmontel : Votre réflexion serait mieux dans une

autre bouche que la vôtre, parce que vous ne sentez pas plus que Sedaine, et que vous faites aussi de fort belles choses, et que courant la même carrière que lui, vous pouviez laisser à votre voisin le soin d'apprécier impartialement son mérite. Mais sans vouloir préférer Sedaine à Voltaire, ni Voltaire à Sedaine, pourriez-vous me dire ce qui serait sorti de la tête de l'auteur du *Philosophe sans le savoir*, du *Déserteur* et de *Paris sauvé*, si, au lieu de passer trente-cinq ans de sa vie à gâcher le plâtre et à couper la pierre, il eût employé tout ce temps, comme Voltaire, vous et moi, à lire et à méditer Homère, Virgile, le Tasse, Cicéron, Démosthène et Tacite ? Nous ne saurons jamais voir comme lui, et il aurait appris à dire comme nous. Je le regarde comme un des arrière-neveux de Shakspeare ; ce Shakspeare, que je ne comparerai ni à l'Apollon du Belvédère, ni au Gladiateur, ni à l'Antinoüs, ni à l'Hercule de Glycon, mais bien au saint Christophe de Notre-Dame, colosse informe, grossièrement sculpté, mais entre les jambes duquel nous passerions tous sans que notre front touchât à ses parties honteuses.

Mais un autre trait où je vous montrerai un personnage dans un moment rendu plat et sot par sa sensibilité, et dans le moment suivant sublime par le sang-froid qui succéda à la sensibilité étouffée, le voici :

Un littérateur, dont je tairai le nom, était tombé dans l'extrême indigence. Il avait un frère, théologal et riche. Je demandai à l'indigent pourquoi son frère ne le secourait pas. C'est, me répondit-il, que j'ai de grands torts avec lui. J'obtins de celui-ci la permission d'aller voir M. le théologal. J'y vais. On m'annonce; j'entre. Je dis au théologal que je vais lui parler de son frère. Il me prend brusquement par la main, me fait asseoir, et m'observe qu'il est d'un homme sensé de connaître celui dont il se charge de plaider la cause; puis m'apostrophant avec force: « Connaissez-vous mon frère? — Je le crois. — Êtes-vous instruit de ses procédés à mon égard? — Je le crois. — Vous le croyez? Vous savez donc?... » Et voilà mon théologal qui me débite, avec une rapidité et une véhémence surprenante, une suite d'actions plus atroces, plus révoltantes les unes que les autres. Ma tête s'embarrasse, je me sens accablé; je perds le courage de défendre un aussi abominable monstre que celui qu'on me dépeignait. Heureusement mon théologal, un peu prolixe dans sa philippique, me laissa le temps de me remettre; peu à peu l'homme sensible se retira et fit place à l'homme éloquent, car j'oserai dire que je le fus dans l'occasion. « Monsieur, dis-je froidement au théologal, votre frère a fait pis, et je vous loue de me celer le plus criant de ses forfaits. — Je ne

cèle rien. — Vous auriez pu ajouter à tout ce que vous m'avez dit, qu'une nuit, comme vous sortiez de chez vous pour aller à matines, il vous avait saisi à la gorge, et que tirant un couteau qu'il tenait caché sous son habit, il avait été sur le point de vous l'enfoncer dans le sein. — Il en est bien capable; mais si je ne l'en ai pas accusé, c'est que cela n'est pas vrai.... »—Et moi, me levant subitement, et attachant sur mon théologal un regard ferme et sévère, je m'écriai d'une voix tonnante, avec toute la véhémence et l'emphase de l'indignation : « Et quand cela serait vrai, est-ce qu'il ne faudrait pas encore donner du pain à votre frère ? » Le théologal, écrasé, terrassé, confondu, reste muet, se promène, revient à moi, et m'accorde une pension annuelle pour son frère.

Est-ce au moment où vous venez de perdre votre ami ou votre maîtresse que vous composerez un poëme sur sa mort ? Non. Malheur à celui qui jouit alors de son talent ! C'est lorsque la grande douleur est passée, quand l'extrême sensibilité est amortie, lorsqu'on est loin de la catastrophe, que l'ame est calme, qu'on se rappelle son bonheur éclipsé, qu'on est capable d'apprécier la perte qu'on a faite, que la mémoire se réunit à l'imagination, l'une pour retracer, l'autre pour exagérer la douceur d'un temps passé ; qu'on se possède et qu'on parle bien. On dit qu'on pleure, mais on ne

pleure pas lorsqu'on poursuit une épithète énergique qui se refuse; on dit qu'on pleure, mais on ne pleure pas lorsqu'on s'occupe à rendre son vers harmonieux : ou si les larmes coulent, la plume tombe des mains, on se livre à son sentiment et l'on cesse de composer.

Mais il en est des plaisirs violens ainsi que des peines profondes; ils sont muets. Un ami tendre et sensible revoit un ami qu'il avait perdu par une longue absence; celui-ci reparaît dans un moment inattendu, et aussitôt le cœur du premier se trouble: il court, il embrasse, il veut parler; il ne saurait: il bégaie des mots entrecoupés, il ne sait ce qu'il dit, il n'entend rien de ce qu'on lui répond; s'il pouvait s'apercevoir que son délire n'est pas partagé, combien il souffrirait! Jugez, par la vérité de cette peinture, de la fausseté de ces entrevues théâtrales où deux amis ont tant d'esprit et se possèdent si bien. Que ne vous dirai-je pas de ces insipides et éloquentes disputes à qui mourra ou plutôt à qui ne mourra pas, si ce texte, sur lequel je ne finirais point, ne nous éloignait de notre sujet? C'en est assez pour les gens d'un goût grand et vrai; ce que j'ajouterais n'apprendrait rien aux autres. Mais qui est-ce qui sauvera ces absurdités si communes au théâtre? Le comédien, et quel comédien?

Il est mille circonstances pour une où la sensi-

bilité est aussi nuisible dans la société que sur la scène. Voilà deux amans, ils ont l'un et l'autre une déclaration à faire. Quel est celui qui s'en tirera le mieux? Ce n'est pas moi. Je m'en souviens, je n'approchais de l'objet aimé qu'en tremblant; le cœur me battait, mes idées se brouillaient; ma voix s'embarrassait, j'estropiais tout ce que je disais; je répondais *non* quand il fallait répondre *oui;* je commettais mille gaucheries, des maladresses sans fin; j'étais ridicule de la tête aux pieds, je m'en apercevais, je n'en devenais que plus ridicule. Tandis que, sous mes yeux, un rival gai, plaisant et léger, se possédant, jouissant de lui-même, n'échappant aucune occasion de louer, et de louer finement, amusait, plaisait, était heureux; il sollicitait une main qu'on lui abandonnait, il s'en saisissait quelquefois sans l'avoir sollicitée, il la baisait, il la baisait encore, et moi retiré dans un coin, détournant mes regards d'un spectacle qui m'irritait, étouffant mes soupirs, faisant craquer mes doigts à force de serrer les poings, accablé de mélancolie, couvert d'une sueur froide, je ne pouvais ni montrer ni celer mon chagrin. On a dit que l'amour, qui ôtait l'esprit à ceux qui en avaient, en donnait à ceux qui n'en avaient pas; c'est-à-dire, en autre français, qu'il rendait les uns sensibles et sots, et les autres froids et entreprenans.

L'homme sensible obéit aux impulsions de la nature et ne rend précisément que le cri de son cœur; au moment où il tempère ou force ce cri, ce n'est plus lui, c'est un comédien qui joue.

Le grand comédien observe les phénomènes; l'homme sensible lui sert de modèle, il le médite, et trouve de réflexion ce qu'il faut ajouter ou retrancher pour le mieux. Et puis des faits encore après des raisons.

A la première représentation d'*Inès de Castro*, à l'endroit où les enfans paraissent, le parterre se mit à rire; la Duclos, qui faisait Inès, indignée, dit au parterre : *Ris donc, sot parterre, au plus bel endroit de la pièce.* Le parterre l'entendit, se contint; l'actrice reprit son rôle, et ses larmes et celles du spectateur coulèrent. Quoi donc ! est-ce qu'on passe et repasse ainsi d'un sentiment profond à un sentiment profond, de la douleur à l'indignation, de l'indignation à la douleur? Je ne le conçois pas; mais ce que je conçois très-bien, c'est que l'indignation de la Duclos était réelle et sa douleur simulée.

Quinault du Frêne joue le rôle de Sévère dans *Polyeucte*. Il était envoyé par l'empereur Décius pour persécuter les chrétiens. Il confie ses sentimens secrets à son ami sur cette secte calomniée. Le sens commun exigeait que cette confidence, qui pouvait lui coûter la faveur du prince, sa di-

gnité, sa fortune, la liberté et peut-être la vie, se fit à voix basse. Le parterre lui crie : *Plus haut.* Il réplique au parterre : *Et vous, messieurs, plus bas.* Est-ce que s'il eût été vraiment Sévère, il fût redevenu si prestement Quinault? Non, vous dis-je, non. Il n'y a que l'homme qui se possède comme sans doute il se possédait, l'acteur rare, le comédien par excellence, qui puisse ainsi déposer et reprendre son masque.

Le Kain-Ninias descend dans le tombeau de son père, il y égorge sa mère; il en sort les mains sanglantes. Il est rempli d'horreur, ses membres tressaillent, ses yeux sont égarés, ses cheveux semblent se hérisser sur sa tête. Vous sentez frissonner les vôtres, la terreur vous saisit, vous êtes aussi éperdu que lui. Cependant Le Kain-Ninias pousse du pied vers la coulisse une pendeloque de diamans qui s'était détachée de l'oreille d'une actrice. Et cet acteur-là sent? Cela ne se peut. Direz-vous qu'il est mauvais acteur? Je n'en crois rien. Qu'est-ce donc que Le Kain-Ninias? C'est un homme froid qui ne sent rien, mais qui figure supérieurement la sensibilité. Il a beau s'écrier : *Où suis-je?* Je lui réponds : Où tu es? Tu le sais bien : tu es sur des planches, et tu pousses du pied une pendeloque vers la coulisse.

Un acteur est pris de passion pour une actrice; une pièce les met par hasard en scène dans un

moment de jalousie. La scène y gagnera, si l'acteur est médiocre; elle y perdra, s'il est comédien; alors le grand comédien devient lui et n'est plus le modèle idéal et sublime qu'il s'est fait d'un jaloux. Une preuve qu'alors l'acteur et l'actrice se rabaissent l'un et l'autre à la vie commune, c'est que s'ils gardaient leurs échasses ils se riraient au nez; la jalousie ampoulée et tragique ne leur semblerait souvent qu'une parade de la leur.

LE SECOND.

Cependant il y aura des vérités de nature.

LE PREMIER.

Comme il y en a dans la statue du sculpteur qui a rendu fidèlement un mauvais modèle. On admire ces vérités, mais on trouve le tout pauvre et méprisable.

Je dis plus : un moyen sûr de jouer petitement, mesquinement, c'est d'avoir à jouer son propre caractère. Vous êtes un tartuffe, un avare, un misanthrope, vous le jouerez bien; mais vous ne ferez rien de ce que le poète a fait; car il a fait, lui, le Tartuffe, l'Avare et le Misanthrope.

LE SECOND.

Quelle différence mettez-vous donc entre un tartuffe et le Tartuffe?

LE PREMIER.

Le commis Billard est un tartuffe, l'abbé Grizel est un tartuffe, mais il n'est pas le Tartuffe. Le

financier Toinard était un avare, mais il n'était pas l'Avare. L'Avare et le Tartuffe ont été faits d'après tous les Toinards et tous les Grizels du monde; ce sont leurs traits les plus généraux et les plus marqués, et ce n'est le portrait exact d'aucun; aussi personne ne s'y reconnaît-il.

Les comédies de verve et même de caractère sont exagérées. La plaisanterie de société est une mousse légère qui s'évapore sur la scène; la plaisanterie de théâtre est une arme tranchante qui blesserait dans la société. On n'a pas pour des êtres imaginaires le ménagement qu'on doit à des êtres réels.

La satire est d'un tartuffe, et la comédie est du Tartuffe. La satire poursuit un vicieux, la comédie poursuit un vice. S'il n'y avait eu qu'une ou deux Précieuses ridicules, on en aurait pu faire une satire, mais non pas une comédie.

Allez-vous-en chez La Grenée, demandez-lui la *Peinture*, et il croira avoir satisfait à votre demande, lorsqu'il aura placé sur sa toile une femme devant un chevalet, la palette passée dans le pouce et le pinceau à la main. Demandez-lui la *Philosophie*, et il croira l'avoir faite, lorsque, devant un bureau, la nuit, à la lueur d'une lampe, il aura appuyé sur le coude une femme en négligé, échevelée et pensive, qui lit ou qui médite. Demandez-lui la *Poésie*, et il peindra la même

femme dont il ceindra la tête d'un laurier, et à la main de laquelle il placera un rouleau. La *Musique*, ce sera encore la même femme avec une lyre au lieu de rouleau. Demandez-lui la *Beauté*, demandez même cette figure à un plus habile que lui, ou je me trompe fort, ou ce dernier se persuadera que vous n'exigez de son art que la figure d'une belle femme. Votre acteur et ce peintre tombent tous deux dans un même défaut, et je leur dirai : Votre tableau, votre jeu, ne sont que des portraits d'individus fort au-dessous de l'idée générale que le poète a tracée, et du modèle idéal dont je me promettais la copie. Votre voisine est belle, très-belle; d'accord : mais ce n'est pas la Beauté. Il y a aussi loin de votre ouvrage à votre modèle que de votre modèle à l'idéal.

LE SECOND.

Mais ce modèle idéal ne serait-il pas une chimère?

LE PREMIER.

Non.

LE SECOND.

Mais puisqu'il est idéal, il n'existe pas : or, il n'y a rien dans l'entendement qui n'ait été dans la sensation.

LE PREMIER.

Il est vrai. Mais prenons un art à son origine, la sculpture, par exemple. Elle copia le premier

modèle qui se présenta. Elle vit ensuite qu'il y avait des modèles moins imparfaits qu'elle préféra. Elle corrigea les défauts grossiers de ceux-ci, puis les défauts moins grossiers, jusqu'à ce que, par une longue suite de travaux, elle atteignît une figure qui n'était plus la nature.

LE SECOND.

Et pourquoi?

LE PREMIER.

C'est qu'il est impossible que le développement d'une machine aussi compliquée qu'un corps animal soit régulier. Allez aux Tuileries ou aux Champs-Élysées un beau jour de fête; considérez toutes les femmes qui rempliront les allées, et vous n'en trouverez pas une seule qui ait les deux coins de la bouche parfaitement semblables. La Danaé du Titien est un portrait; l'Amour, placé au pied de sa couche, est idéal. Dans un tableau de Raphaël, qui a passé de la galerie de M. de Thiers dans celle de Catherine II, le saint Joseph est une nature commune; la Vierge est une belle femme réelle; l'enfant Jésus est idéal. Mais si vous en voulez savoir davantage sur ces principes spéculatifs de l'art, je vous communiquerai mes Salons.

LE SECOND.

J'en ai entendu parler avec éloge par un homme d'un goût fin et d'un esprit délicat.

LE PREMIER.

M. Suard.

LE SECOND.

Et par une femme qui possède tout ce que la pureté d'une ame angélique ajoute à la finesse du goût.

LE PREMIER.

Madame Necker.

LE SECOND.

Mais rentrons dans notre sujet.

LE PREMIER.

J'y consens, quoique j'aime mieux louer la vertu que de discuter des questions assez oiseuses.

LE SECOND.

Quinault Dufresne, glorieux de caractère, jouait merveilleusement le Glorieux.

LE PREMIER.

Il est vrai; mais d'où savez-vous qu'il se jouât lui-même? ou pourquoi la nature n'en aurait pas fait un glorieux très-approché de la limite qui sépare le beau réel du beau idéal, limite sur laquelle se jouent les différentes écoles.

LE SECOND.

Je ne vous entends pas.

LE PREMIER.

Je suis plus clair dans mes Salons, où je vous conseille de lire le morceau sur la Beauté en général. En attendant, dites-moi, Quinault Dufresne

est-il Orosmane? Non. Cependant, qui est-ce qui l'a remplacé et le remplacera dans ce rôle? Était-il l'homme du Préjugé à la mode? Non. Cependant avec quelle vérité ne le jouait-il pas?

LE SECOND.

A vous entendre, le grand comédien est tout et n'est rien.

LE PREMIER.

Et peut-être est-ce parce qu'il n'est rien qu'il est tout par excellence, sa forme particulière ne contrariant jamais les formes étrangères qu'il doit prendre.

Entre tous ceux qui ont exercé l'utile et belle profession de comédiens ou de prédicateurs laïques, un des hommes les plus honnêtes, un des hommes qui en avaient le plus la physionomie, le ton et le maintien, le frère du *Diable boiteux*, de *Gilblas*, du *Bachelier de Salamanque*, Montmesnil....

LE SECOND.

Le fils de Le Sage, père commun de toute cette plaisante famille....

LE PREMIER.

Faisait avec un égal succès Ariste dans *la Pupille*, Tartuffe dans la comédie de ce nom, Mascarille dans *les Fourberies de Scapin*, l'Avocat ou M. Guillaume dans la farce de *Patelin*.

LE SECOND.

Je l'ai vu.

LE PREMIER.

Et à votre grand étonnement, il avait le masque de ces différens visages. Ce n'était pas naturellement, car Nature ne lui avait donné que le sien; il tenait donc les autres de l'art.

Est-ce qu'il y a une sensibilité artificielle? Mais soit factice, soit innée, la sensibilité n'a pas lieu dans tous les rôles. Quelle est donc la qualité acquise ou naturelle qui constitue le grand acteur dans l'Avare, le Joueur, le Flatteur, le Grondeur, le Médecin malgré lui, l'être le moins sensible et le plus immoral que la poésie ait encore imaginé, le Bourgeois Gentilhomme, le Malade et le Cocu imaginaire; dans Néron, Mithridate, Atrée, Phocas, Sertorius, et tant d'autres caractères tragiques ou comiques, où la sensibilité est diamétralement opposée à l'esprit du rôle? La facilité de connaître et de copier toutes les natures. Croyez-moi, ne multiplions pas les causes lorsqu'une suffit à tous les phénomènes.

Tantôt le poète a senti plus fortement que le comédien, tantôt, et plus souvent peut-être, le comédien a conçu plus fortement que le poète; et rien n'est plus dans la vérité que cette exclamation de Voltaire, entendant la Clairon dans une de ses pièces: *Est-ce bien moi qui ai fait cela?*

Est-ce que la Clairon en sait plus que Voltaire? Dans ce moment du moins son modèle idéal, en déclamant, était bien au-delà du modèle idéal que le poète s'était fait en écrivant. Mais ce modèle idéal n'était pas elle. Quel était donc son talent? Celui d'imaginer un grand fantôme et de le copier de génie. Elle imitait le mouvement, les actions, les gestes, toute l'expression d'un être fort au-dessus d'elle. Elle avait trouvé ce qu'Eschine récitant une oraison de Démosthène ne put jamais rendre, le mugissement de la bête. Il disait à ses disciples : Si cela vous affecte si fort, qu'aurait-ce donc été, *si audivissetis bestiam mugientem?* Le poète avait engendré l'animal terrible, la Clairon le faisait mugir.

Ce serait un singulier abus des mots que d'appeler sensibilité cette facilité de rendre toutes natures, même les natures féroces. La sensibilité, selon la seule acception qu'on ait donnée jusqu'à présent à ce terme, est, ce me semble, cette disposition compagne de la faiblesse des organes, suite de la mobilité du diaphragme, de la vivacité de l'imagination, de la délicatesse des nerfs, qui incline à compatir, à frissonner, à admirer, à craindre, à se troubler, à pleurer, à s'évanouir, à secourir, à fuir, à crier, à perdre la raison, à exagérer, à mépriser, à dédaigner, à n'avoir aucune idée précise du vrai, du bon et du beau, à

être injuste, à être fou. Multipliez les ames sensibles, et vous multiplièrez en même proportion les bonnes et les mauvaises actions en tout genre, les éloges et les blâmes outrés.

Poètes, travaillez-vous pour une nation délicate, vaporeuse et sensible; renfermez-vous dans les harmonieuses, tendres et touchantes élégies de Racine; elle se sauverait des boucheries de Shakspeare : ces ames faibles sont incapables de supporter des secousses violentes. Gardez-vous bien de leur présenter des images trop fortes. Montrez-leur, si vous voulez,

> Le fils tout dégouttant du meurtre de son père,
> Et sa tête à la main demandant son salaire,

mais n'allez pas au-delà. Si vous osiez leur dire avec Homère : « Où vas-tu, malheureux? Tu ne sais « donc pas que c'est à moi que le ciel envoie les « enfans des pères infortunés; tu ne recevras point « les derniers embrassemens de ta mère; déjà je « te vois étendu sur la terre, déjà je vois les oi- « seaux de proie, rassemblés autour de ton ca- « davre, t'arracher les yeux de la tête en battant « les ailes de joie ; » toutes nos femmes s'écrieraient en détournant la tête : Ah ! l'horreur !..... Ce serait bien pis si ce discours, prononcé par un grand comédien, était encore fortifié de sa véritable déclamation.

LE SECOND.

Je suis tenté de vous interrompre pour vous demander ce que vous pensez de ce vase présenté à Gabrielle de Vergy, qui y voit le cœur sanglant de son amant.

LE PREMIER.

Je vous répondrai qu'il faut être conséquent, et que, quand on se révolte contre ce spectacle, il ne faut pas souffrir qu'Œdipe se montre avec ses yeux crevés, et qu'il faut chasser de la scène Philoctète tourmenté de sa blessure, et exhalant sa douleur par des cris inarticulés. Les anciens avaient, ce me semble, une autre idée de la tragédie que nous, et ces anciens-là, c'étaient les Grecs, c'étaient les Athéniens, ce peuple si délicat, qui nous a laissé en tout genre des modèles que les autres nations n'ont point encore égalés. Eschyle, Sophocle, Euripide, ne veillaient pas des années entières pour ne produire que de ces petites impressions passagères qui se dissipent dans la gaieté d'un souper. Ils voulaient profondément attrister sur le sort des malheureux; ils voulaient, non pas amuser seulement leurs concitoyens, mais les rendre meilleurs. Avaient-ils tort? avaient-ils raison? Pour cet effet, ils faisaient courir sur la scène les Euménides suivant la trace du parricide, et conduites par la vapeur du sang qui frappait leur odorat. Ils avaient trop de jugement

pour applaudir à ces imbroglios, à ces escamotages de poignards, qui ne sont bons que pour des enfans. Une tragédie n'est, selon moi, qu'une belle page historique qui se partage en un certain nombre de repos marqués. On attend le shérif. Il arrive. Il interroge le seigneur du village. Il lui propose d'apostasier. Celui-ci s'y refuse. Il le condamne à mort. Il l'envoie dans les prisons. La fille vient demander la grace de son père. Le shérif la lui accorde à une condition révoltante. Le seigneur du village est mis à mort. Les habitans poursuivent le shérif. Il fuit devant eux. L'amant de la fille du seigneur l'étend mort d'un coup de poignard; et l'atroce intolérant meurt au milieu des imprécations. Il n'en faut pas davantage à un poète pour composer un grand ouvrage. Que la fille aille interroger sa mère sur son tombeau, pour en apprendre ce qu'elle doit à celui qui lui a donné la vie. Qu'elle soit incertaine sur le sacrifice de l'honneur que l'on exige d'elle. Que, dans cette incertitude, elle tienne son amant loin d'elle, et se refuse aux discours de sa passion. Qu'elle obtienne la permission de voir son père dans les prisons. Que son père veuille l'unir à son amant, et qu'elle n'y consente pas. Qu'elle se prostitue. Que, tandis qu'elle se prostitue, son père soit mis à mort. Que vous ignoriez sa prostitution jusqu'au moment où, son amant la trouvant

désolée de la mort de son père qu'il lui apprend, il en apprend le sacrifice qu'elle a fait pour le sauver. Qu'alors le shérif, poursuivi par le peuple, arrive, et qu'il soit massacré par l'amant. Voilà une partie des détails d'un pareil sujet.

LE SECOND.

Une partie!

LE PREMIER.

Oui, une partie. Est-ce que les jeunes amans ne proposeront pas au seigneur du village de se sauver? Est-ce que les habitans ne lui proposeront pas d'exterminer le shérif et ses satellites? Est-ce qu'il n'y aura pas un prêtre défenseur de la tolérance? Est-ce qu'au milieu de cette journée de douleur, l'amant restera oisif? Est-ce qu'il n'y a pas des liaisons à supposer entre ces personnages? Est-ce qu'il n'y a aucun parti à tirer de ces liaisons? Est-ce qu'il ne peut pas, ce shérif, avoir été l'amant de la fille du seigneur du village? Est-ce qu'il ne revient pas l'ame pleine de vengeance, et contre le père qui l'aura chassé du bourg, et contre la fille qui l'aura dédaigné? Que d'incidens importans on peut tirer du sujet le plus simple quand on a la patience de le méditer! Quelle couleur ne peut-on pas leur donner quand on est éloquent! On n'est point poète dramatique sans être éloquent. Et croyez-vous que je manquerai de spectacle? Cet interrogatoire il se

fera dans tout son appareil. Laissez-moi disposer de mon local, et mettons fin à cet écart.

Je te prends à témoin, Roscius anglais, célèbre Garrick, toi qui, du consentement unanime de toutes les nations subsistantes, passes pour le premier comédien qu'elles aient connu, rends hommage à la vérité ! Ne m'as-tu pas dit que, quoique te sentisses fortement, ton action serait faible, si, quelle que fût la passion ou le caractère que tu avais à rendre, tu ne savais t'élever par la pensée à la grandeur d'un fantôme homérique auquel tu cherchais à t'identifier ? Lorsque je t'objectai que ce n'était donc pas d'après toi que tu jouais, confesse ta réponse : ne m'avouas-tu pas que tu t'en gardais bien, et que tu ne paraissais si étonnant sur la scène, que parce que tu montrais sans cesse au spectacle un être d'imagination qui n'était pas toi.

LE SECOND.

L'ame d'un grand comédien a été formée de l'élément subtil dont notre philosophe remplissait l'espace qui n'est ni froid, ni chaud, ni pesant, ni léger, qui n'affecte aucune forme déterminée, et qui, également susceptible de toutes, n'en conserve aucune.

LE PREMIER.

Un grand comédien n'est ni un piano-forté, ni une harpe, ni un clavecin, ni un violon, ni

un violoncelle; il n'a point d'accord qui lui soit propre; mais il prend l'accord et le ton qui conviennent à sa partie, et il sait se prêter à toutes. J'ai une haute idée du talent d'un grand comédien : cet homme est rare, aussi rare et peut-être plus que le grand poète.

Celui qui dans la société se propose, et a le malheureux talent de plaire à tous, n'est rien, n'a rien qui lui appartienne, qui le distingue, qui engoue les uns et qui fatigue les autres. Il parle toujours, et toujours bien; c'est un adulateur de profession, c'est un grand courtisan, c'est un grand comédien.

LE SECOND.

Un grand courtisan, accoutumé, depuis qu'il respire, au rôle d'un pantin merveilleux, prend toutes sortes de formes, au gré de la ficelle qui est entre les mains de son maître.

LE PREMIER.

Un grand comédien est un autre pantin merveilleux dont le poète tient la ficelle, et auquel il indique à chaque ligne la véritable forme qu'il doit prendre.

LE SECOND.

Ainsi un courtisan, un comédien, qui ne peuvent prendre qu'une forme, quelque belle, quelque intéressante qu'elle soit, ne sont que deux mauvais pantins?

LE PREMIER.

Mon dessein n'est pas de calomnier une profession que j'aime et que j'estime; je parle de celle du comédien. Je serais désolé que mes observations, mal interprétées, attachassent l'ombre du mépris à des hommes d'un talent rare et d'une utilité réelle, aux fléaux du ridicule et du vice, aux prédicateurs les plus éloquens de l'honnêteté et des vertus, à la verge dont l'homme de génie se sert pour châtier les méchans et les fous. Mais tournez les yeux autour de vous, et vous verrez que les personnes d'une gaieté continue n'ont ni de grands défauts, ni de grandes qualités; que communément les plaisans de profession sont des hommes frivoles, sans aucun principe solide; et que ceux qui, semblables à certains personnages qui circulent dans nos sociétés, n'ont aucun caractère, excellent à les jouer tous.

Un comédien n'a-t-il pas un père, une mère, une femme, des enfans, des frères, des sœurs, des connaissances, des amis, une maîtresse ? S'il était doué de cette exquise sensibilité, qu'on regarde comme la qualité principale de son état, poursuivi comme nous et atteint d'une infinité de peines qui se succèdent, et qui tantôt flétrissent nos ames et tantôt les déchirent, combien lui resterait-il de jours à donner à notre amusement? Très-peu. Le gentilhomme de la chambre inter-

poserait vainement sa souveraineté, le comédien serait souvent dans le cas de lui répondre : « Monseigneur, je ne saurais rire aujourd'hui, ou c'est d'autre chose que des soucis d'Agamemnon que je veux pleurer. » Cependant on ne s'aperçoit pas que les chagrins de la vie, aussi fréquens pour eux que pour nous, et beaucoup plus contraires au libre exercice de leurs fonctions, les suspendent souvent.

Dans le monde, lorsqu'ils ne sont pas bouffons, je les trouve polis, caustiques et froids; fastueux, dissipés, dissipateurs, intéressés, plus frappés de nos ridicules que touchés de nos maux; d'un esprit assez rassis au spectacle d'un événement fâcheux, ou au récit d'une aventure pathétique; isolés, vagabonds, à l'ordre des grands; peu de mœurs, point d'amis, presque aucune de ces liaisons saintes et douces, qui nous associent aux peines et aux plaisirs d'un autre qui partage les nôtres. J'ai souvent vu rire un comédien hors de la scène, je n'ai pas mémoire d'en avoir jamais vu pleurer un. Cette sensibilité qu'ils s'arrogent et qu'on leur alloue, qu'en font-ils donc ? La laissent-ils sur les planches, quand ils en descendent, pour la reprendre quand ils y remontent ?

Qu'est-ce qui leur chausse le socque ou le cothurne? Le défaut d'éducation, la misère et le libertinage. Le théâtre est une ressource, jamais un

choix. Jamais on ne se fit comédien par goût pour la vertu, par le désir d'être utile dans la société et de servir son pays ou sa famille, par aucun des motifs honnêtes qui pourraient entraîner un esprit droit, un cœur chaud, une ame sensible vers une aussi belle profession.

Moi-même, jeune, je balançai entre la Sorbonne et la Comédie. J'allais, en hiver, par la saison la plus rigoureuse, réciter à haute voix des rôles de Molière et de Corneille dans les allées solitaires du Luxembourg. Quel était mon projet? d'être applaudi? Peut-être. De vivre familièrement avec les femmes de théâtre que je trouvais infiniment aimables et que je savais très-faciles? Assurément. Je ne sais ce que je n'aurais pas fait pour plaire à la Gaussin, qui débutait alors et qui était la beauté personnifiée; à la Dangeville, qui avait tant d'attraits sur la scène.

On a dit que les comédiens n'avaient aucun caractère, parce qu'en les jouant tous ils perdaient celui que la nature leur avait donné, et qu'ils devenaient faux, comme le médecin, le chirurgien et le boucher deviennent durs. Je crois qu'on a pris la cause pour l'effet, et qu'ils ne sont propres à les jouer tous que parce qu'ils n'en ont point.

LE SECOND.

On ne devient point cruel, parce qu'on est

bourreau; mais on se fait bourreau, parce qu'on est cruel.

LE PREMIER.

J'ai beau examiner ces hommes-là. Je n'y vois rien qui les distingue du reste des citoyens, si ce n'est une vanité qu'on pourrait appeler insolence, une jalousie qui remplit de troubles et de haines leur comité. Entre toutes les associations, il n'y en a peut-être aucune où l'intérêt commun de tous et celui du public soient plus constamment et plus évidemment sacrifiés à de misérables petites prétentions. L'envie est encore pire entre eux qu'entre les auteurs; c'est beaucoup dire, mais cela est vrai. Un poète pardonne plus aisément à un poète le succès d'une pièce, qu'une actrice ne pardonne à une actrice les applaudissemens qui la désignent à quelque illustre ou riche débauché. Vous les voyez grands sur la scène, parce qu'ils ont de l'ame, dites-vous; moi, je les vois petits et bas dans la société, parce qu'ils n'en ont point: avec les propos et le ton de Camille et du vieil Horace, toujours les mœurs de Frosine et de Sganarelle. Or, pour juger le fond du cœur, faut-il que je m'en rapporte à des discours d'emprunt, que l'on sait rendre merveilleusement, ou à la nature des acteurs et à la teneur de la vie?

LE SECOND.

Mais jadis Molière, les Quinault, Montmesnil,

mais aujourd'hui Brizard et Caillot qui est également bien venu chez les grands et chez les petits, à qui vous confieriez sans crainte votre secret et votre bourse, et avec lequel vous croiriez l'honneur de votre femme et l'innocence de votre fille beaucoup plus en sûreté qu'avec tel grand seigneur de la cour ou tel respectable ministre de nos autels.....

LE PREMIER.

L'éloge n'est pas exagéré : ce qui me fâche, c'est de ne pas entendre citer un plus grand nombre de comédiens qui l'aient mérité ou qui le méritent. Ce qui me fâche, c'est qu'entre ces propriétaires, par état, d'une qualité, la source précieuse et féconde de tant d'autres, un comédien galant homme, une actrice honnête femme soient des phénomènes si rares.

Concluons de là qu'il est faux qu'ils en aient le privilège spécial, et que la sensibilité qui les dominerait dans le monde comme sur la scène, s'ils en étaient doués, n'est ni la base de leur caractère ni la raison de leurs succès ; qu'elle ne leur appartient ni plus ni moins qu'à telle ou telle autre condition de la société, et que si l'on voit si peu de grands comédiens, c'est que les parens ne destinent point leurs enfans au théâtre ; c'est qu'on ne s'y prépare point par une éducation commencée dans la jeunesse ; c'est qu'une troupe

de comédiens n'est point, comme elle devrait l'être chez un peuple où l'on attacherait à la fonction de parler aux hommes rassemblés pour être instruits, amusés, corrigés, l'importance, les honneurs, les récompenses qu'elle mérite, une corporation formée, comme toutes les autres communautés, de sujets tirés de toutes les familles de la société et conduits sur la scène comme au service, au Palais, à l'Église, par choix ou par goût et du consentement de leurs tuteurs naturels.

LE SECOND.

L'avilissement des comédiens modernes est, ce me semble, un malheureux héritage que leur ont laissé les comédiens anciens.

LE PREMIER.

Je le crois.

LE SECOND.

Si le spectacle naissait aujourd'hui qu'on a des idées plus justes des choses, peut-être que... Mais vous ne m'écoutez pas. A quoi rêvez-vous?

LE PREMIER.

Je suis ma première idée, et je pense à l'influence du spectacle sur le bon goût et sur les mœurs, si les comédiens étaient gens de bien et si leur profession était honorée. Où est le poète qui osât proposer à des hommes bien nés de répéter publiquement des discours plats ou grossiers; à des femmes à peu près sages comme les

nôtres, de débiter effrontément devant une multitude d'auditeurs des propos qu'elles rougiraient d'entendre dans le secret de leurs foyers? Bientôt nos auteurs dramatiques atteindraient à une pureté, une délicatesse, une élégance dont ils sont plus loin encore qu'ils ne le soupçonnent. Or, doutez-vous que l'esprit national ne s'en ressentît?

LE SECOND.

On pourrait vous objecter peut-être que les pièces, tant anciennes que modernes, que vos comédiens honnêtes excluraient de leur répertoire, sont précisément celles que nous jouons en société.

LE PREMIER.

Et qu'importe que nos citoyens se rabaissent à la condition des plus vils histrions? en serait-il moins utile, en serait-il moins à souhaiter que nos comédiens s'élevassent à la condition des plus honnêtes citoyens?

LE SECOND.

La métamorphose n'est pas aisée.

LE PREMIER.

Lorsque je donnai *le Père de Famille*, le magistrat de la police m'exhorta à suivre ce genre.

LE SECOND.

Pourquoi ne le fîtes-vous pas?

LE PREMIER.

C'est que n'ayant pas obtenu le succès que je m'en étais promis, et ne me flattant pas de faire beaucoup mieux, je me dégoûtai d'une carrière pour laquelle je ne me crus pas assez de talent.

LE SECOND.

Et pourquoi cette pièce qui remplit aujourd'hui la salle de spectateurs avant quatre heures et demie, et que les Comédiens affichent toutes les fois qu'ils ont besoin d'un millier d'écus, fut-elle si tièdement accueillie dans le commencement?

LE PREMIER.

Quelques-uns disaient que nos mœurs étaient trop factices pour s'accommoder d'un genre aussi simple, trop corrompues pour goûter un genre aussi sage.

LE SECOND.

Cela n'était pas sans vraisemblance.

LE PREMIER.

Mais l'expérience a bien démontré que cela n'était pas vrai, car nous ne sommes pas devenus meilleurs. D'ailleurs le vrai, l'honnête a tant d'ascendant sur nous, que si l'ouvrage d'un poete a ces deux caractères et que l'auteur ait du génie, son succès n'en sera que plus assuré. C'est surtout lorsque tout est faux qu'on aime le vrai, c'est surtout lorsque tout est corrompu, que le spectacle est le plus épuré. Le citoyen qui se présente à

l'entrée de la Comédie y laisse tous ses vices pour ne les reprendre qu'en sortant. Là il est juste, impartial, bon père, bon ami, ami de la vertu; et j'ai vu souvent à côté de moi des méchans profondément indignés contre des actions qu'ils n'auraient pas manqué de commettre s'ils s'étaient trouvés dans les mêmes circonstances où le poète avait placé le personnage qu'ils abhorraient. Si je ne réussis pas d'abord, c'est que le genre était étranger aux spectateurs et aux acteurs, c'est qu'il y avait un préjugé établi et qui subsiste encore contre ce qu'on appelle la comédie larmoyante; c'est que j'avais une nuée d'ennemis à la cour, à la ville, parmi les magistrats, parmi les gens d'église, parmi les hommes de lettres.

LE SECOND.

Et comment aviez-vous encouru tant de haines?

LE PREMIER.

Ma foi, je n'en sais rien, car je n'ai jamais fait de satire ni contre les grands ni contre les petits, et je n'ai croisé personne sur le chemin de la fortune et des honneurs. Il est vrai que j'étais du nombre de ceux qu'on appelle philosophes, qu'on regardait alors comme des citoyens dangereux, et contre lesquels le ministère avait lâché deux ou trois scélérats subalternes, sans vertu, sans lumières, et qui pis est sans talent. Mais laissons cela.

LE SECOND.

Sans compter que ces philosophes avaient rendu la tâche des poètes et des littérateurs en général plus difficile. Il ne s'agissait plus, pour s'illustrer, de savoir tourner un madrigal ou un couplet ordurier.

LE PREMIER.

Cela se peut. Un jeune dissolu, au lieu de se rendre avec assiduité dans l'atelier du peintre, du sculpteur, de l'artiste qui l'a adopté, a perdu les années les plus précieuses de sa vie, et il est resté à vingt ans sans ressources et sans talent. Que voulez-vous qu'il devienne? Soldat ou comédien. Le voilà donc enrôlé dans une troupe de campagne. Il rôde jusqu'à ce qu'il puisse se promettre un début dans la capitale. Une malheureuse créature a croupi dans la fange de la débauche; lasse de l'état le plus abject, celui de basse courtisanne, elle apprend par cœur quelques rôles, elle se rend un matin chez la Clairon, comme l'esclave ancien chez l'édile ou le préteur. Celle-ci la prend par la main, lui fait faire une pirouette, la touche de sa baguette, et lui dit: Va faire rire ou pleurer les badauds.

Ils sont excommuniés. Ce public qui ne peut s'en passer les méprise. Ce sont des esclaves sans cesse sous la verge d'un autre esclave. Croyez-vous que les marques d'un avilissement aussi

continu puissent rester sans effet, et que, sous le fardeau de l'ignominie, une ame soit assez ferme pour se tenir à la hauteur de Corneille?

Ce despotisme que l'on exerce sur eux, ils l'exercent sur les auteurs, et je ne sais quel est le plus vil ou du comédien insolent ou de l'auteur qui le souffre.

LE SECOND.

On veut être joué.

LE PREMIER.

A quelque condition que ce soit. Ils sont tous las de leur métier. Donnez votre argent à la porte, et ils se lasseront de votre présence et de vos applaudissemens. Suffisamment rentés par les petites loges, ils ont été sur le point de décider ou que l'auteur renoncerait à son honoraire, ou que sa pièce ne serait pas acceptée.

LE SECOND.

Mais ce projet n'allait à rien moins qu'à éteindre le genre dramatique.

LE PREMIER.

Qu'est-ce que cela leur fait?

LE SECOND.

Je pense qu'il vous reste peu de chose à dire.

LE PREMIER.

Vous vous trompez. Il faut que je vous prenne par la main et que je vous introduise chez la Clairon, cette incomparable magicienne.

LE SECOND.

Celle-là du moins était fière de son état.

LE PREMIER.

Comme le seront toutes celles qui ont excellé. Le théâtre n'est méprisé que par ceux d'entre les acteurs que les sifflets en ont chassés. Il faut que je vous montre la Clairon dans les transports réels de sa colère. Si par hasard elle y conservait son maintien, ses accens, son action théâtrale avec tout son apprêt, avec toute son emphase, ne porteriez-vous pas vos mains sur vos côtés, et pourriez-vous contenir vos éclats? Que m'apprenez-vous donc alors? Ne prononcez-vous pas nettement que la sensibilité vraie et la sensibilité jouée sont deux choses fort différentes? Vous riez de ce que vous auriez admiré au théâtre! et pourquoi cela, s'il vous plaît? C'est que la colère réelle de la Clairon ressemble à de la colère simulée, et que vous avez le discernement juste du masque de cette passion et de sa personne. Les images des passions au théâtre n'en sont donc pas les vraies images, ce n'en sont donc que des portraits outrés, que de grandes caricatures assujetties à des règles de convention. Or, interrogez-vous, demandez-vous à vous-même quel artiste se renfermera le plus strictement dans ces règles données? Quel est le comédien qui saisira le mieux cette bouffissure prescrite, ou de l'homme

dominé par son propre caractère, ou de l'homme né sans caractère, ou de l'homme qui s'en dépouille pour se revêtir d'un autre plus grand, plus noble, plus violent, plus élevé? On est soi de nature; on est un autre d'imitation; le cœur qu'on se suppose n'est pas le cœur qu'on a. Qu'est-ce donc que le vrai talent? Celui de bien connaître les symptômes extérieurs de l'ame d'emprunt, de s'adresser à la sensation de ceux qui nous entendent, qui nous voient, et de les tromper par l'imitation de ces symptômes, par une imitation qui agrandisse tout dans leurs têtes et qui devienne la règle de leur jugement; car il est impossible d'apprécier autrement ce qui se passe au-dedans de nous. Et que nous importe en effet qu'ils sentent ou qu'ils ne sentent pas, pourvu que nous l'ignorions?

Celui donc qui connaît le mieux et qui rend le plus parfaitement ces signes extérieurs d'après le modèle idéal le mieux conçu est le plus grand comédien.

LE SECOND.

Celui qui laisse le moins à imaginer au grand comédien est le plus grand des poètes.

LE PREMIER.

J'allais le dire. Lorsque, par une longue habitude du théâtre, on garde dans la société l'emphase théâtrale et qu'on y promène Brutus, Cinna,

Mithridate, Cornélie, Mérope, Pompée, savez-vous ce qu'on fait? On accouple à une ame petite ou grande, de la mesure précise que Nature l'a donnée, les signes extérieurs d'une ame exagérée et gigantesque qu'on n'a pas; et de là naît le ridicule.

LE SECOND.

La cruelle satire que vous faites là, innocemment ou malignement, des acteurs et des auteurs!

LE PREMIER.

Comment cela?

LE SECOND.

Il est, je crois, permis à tout le monde d'avoir une ame forte et grande; il est, je crois, permis d'avoir le maintien, le propos et l'action de son ame, et je crois que l'image de la véritable grandeur ne peut jamais être ridicule.

LE PREMIER.

Que s'ensuit-il de là?

LE SECOND.

Ah, traître! vous n'osez le dire, et il faudra que j'encoure l'indignation générale pour vous. C'est que la vraie tragédie est encore à trouver, et qu'avec leurs défauts les anciens en étaient peut-être plus voisins que nous.

LE PREMIER.

Il est vrai que je suis enchanté d'entendre Philoctète dire si simplement et si fortement à Néo-

ptolème, qui lui rend les flèches d'Hercule qu'il lui avait volées à l'instigation d'Ulysse : « Vois quelle « action tu avais commise : s'en t'en apercevoir, tu « condamnais un malheureux à périr de douleur « et de faim. Ton vol est le crime d'un autre, ton « repentir est à toi. Non, jamais tu n'aurais pensé « à commettre une pareille indignité si tu avais « été seul. Conçois donc, mon enfant, combien « il importe à ton âge de ne fréquenter que d'hon- « nêtes gens. Voilà ce que tu avais à gagner dans « la société d'un scélérat. Et pourquoi t'associer « aussi à un homme de ce caractère? Était-ce là « celui que ton père aurait choisi pour son com- « pagnon et pour son ami? Ce digne père qui ne « se laissa jamais approcher que des plus distin- « gués personnages de l'armée, que te dirait-il, « s'il te voyait avec un Ulysse?... » Y a-t-il dans ce discours autre chose que ce que vous adresseriez à mon fils, que ce que je dirais au vôtre?

LE SECOND.

Non.

LE PREMIER.

Cependant cela est beau.

LE SECOND.

Assurément.

LE PREMIER.

Et le ton de ce discours prononcé sur la scène

différerait-il du ton dont on le prononcerait dans la société ?

LE SECOND.

Je ne le crois pas.

LE PREMIER.

Et ce ton dans la société, y serait-il ridicule ?

LE SECOND.

Nullement.

LE PREMIER.

Plus les actions sont fortes et les propos simples, plus j'admire. Je crains bien que nous n'ayons pris cent ans de suite la rodomontade de Madrid pour l'héroïsme de Rome, et brouillé le ton de la muse tragique avec le langage de la muse épique.

LE SECOND.

Notre vers alexandrin est trop nombreux et trop noble pour le dialogue.

LE PREMIER.

Et notre vers de dix syllabes est trop futile et trop léger. Quoi qu'il en soit, je désirerais que vous n'allassiez à la représentation de quelqu'une des pièces romaines de Corneille qu'au sortir de la lecture des lettres de Cicéron à Atticus. Combien je trouve nos auteurs dramatiques ampoulés ! Combien leurs déclamations me sont dégoûtantes, lorsque je me rappelle la simplicité et le nerf du discours de Régulus dissuadant le sénat

et le peuple romain de l'échange des captifs! C'est ainsi qu'il s'exprime dans une ode, poëme qui comporte bien plus de chaleur, de verve et d'exagération qu'un monologue tragique; il dit :

« J'ai vu nos enseignes suspendues dans les « temples de Carthage. J'ai vu le soldat romain « dépouillé de ses armes qui n'avaient pas été « teintes d'une goutte de sang. J'ai vu l'oubli de la « liberté, et des citoyens les bras retournés en « arrière et liés sur leurs dos. J'ai vu les portes des « villes toutes ouvertes, et les moissons couvrir « les champs que nous avions ravagés. Et vous « croyez que, rachetés à prix d'argent, ils re- « viendront plus courageux? Vous ajoutez une « perte à l'ignominie. La vertu, chassée d'une « ame qui s'est avilie, n'y revient plus. N'attendez « rien de celui qui a pu mourir, et qui s'est laissé « garrotter. O Carthage, que tu es grande et fière « de notre honte!... »

Tel fut son discours et telle sa conduite. Il se refuse aux embrassemens de sa femme et de ses enfans, il s'en croit indigne comme un vil esclave. Il tient ses regards farouches attachés sur la terre, et dédaigne les pleurs de ses amis, jusqu'à ce qu'il ait amené les sénateurs à un avis qu'il était seul capable de donner, et qu'il lui fût permis de retourner à son exil.

LE SECOND.

Cela est simple et beau; mais le moment où le héros se montre, c'est le suivant.

LE PREMIER.

Vous avez raison.

LE SECOND.

Il n'ignorait pas le supplice qu'un ennemi féroce lui préparait. Cependant il reprend sa sérénité, il se dégage de ses proches qui cherchaient à différer son retour, avec la même liberté dont il se dégageait auparavant de la foule de ses cliens pour aller se délasser de la fatigue des affaires dans ses champs de Vanafre ou sa campagne de Tarente.

LE PREMIER.

Fort bien. A présent mettez la main sur la conscience, et dites-moi s'il y a dans nos poëtes beaucoup d'endroits du ton propre à une vertu aussi haute, aussi familière, et ce que vous paraîtraient dans cette bouche, ou nos tendres jérémiades, ou la plupart de nos fanfaronnades à la Corneille.

Combien de choses que je n'ose confier qu'à vous! Je serais lapidé dans les rues si l'on me savait coupable de ce blasphème, et il n'y a aucune sorte de martyre dont j'ambitionne le laurier.

S'il arrive un jour qu'un homme de génie ose donner à ses personnages le ton simple de l'héroïsme antique, l'art du comédien sera autrement

difficile, car la déclamation cessera d'être une espèce de chant.

Au reste, lorsque j'ai prononcé que la sensibilité était la caractéristique de la bonté de l'ame et de la médiocrité du génie, j'ai fait un aveu qui n'est pas trop ordinaire, car si Nature a pétri une ame sensible, c'est la mienne.

L'homme sensible est trop abandonné à la merci de son diaphragme pour être un grand roi, un grand politique, un grand magistrat, un homme juste, un profond observateur, et conséquemment un sublime imitateur de la nature, à moins qu'il ne puisse s'oublier et se distraire de lui-même, et qu'à l'aide d'une imagination forte il ne sache se créer, et d'une mémoire tenace tenir son attention fixée sur des fantômes qui lui servent de modèles; mais alors ce n'est plus lui qui agit, c'est l'esprit d'un autre qui le domine.

Je devrais m'arrêter ici; mais vous me pardonnerez plus aisément une réflexion déplacée qu'omise. C'est une expérience qu'apparemment vous aurez faite quelquefois, lorsque appelé par un débutant ou par une débutante, chez elle, en petit comité, pour prononcer sur son talent, vous lui aurez accordé de l'ame, de la sensibilité, des entrailles, vous l'aurez accablée d'éloges et l'aurez laissée, en vous séparant d'elle, avec l'espoir du plus grand succès. Cependant qu'arrive-t-il? Elle

paraît, elle est sifflée, et vous vous avouez à vous-même que les sifflets ont raison. D'où cela vient-il? Est-ce qu'elle a perdu son ame, sa sensibilité, ses entrailles, du matin au soir? Non; mais à son rez-de-chaussée vous étiez terre-à-terre avec elle; vous l'écoutiez sans égard aux conventions, elle était vis-à-vis de vous, il n'y avait entre l'un et l'autre aucun modèle de comparaison; vous étiez satisfait de sa voix, de son geste, de son expression, de son maintien; tout était en proportion avec l'auditoire et l'espace; rien ne demandait de l'exagération. Sur les planches tout a changé: ici il fallait un autre personnage, puisque tout s'était agrandi.

Sur un théâtre particulier, dans un salon où le spectateur est presque de niveau avec l'acteur, le vrai personnage dramatique vous aurait paru énorme, gigantesque, et au sortir de la représentation vous auriez dit à votre ami confidemment: *Elle ne réussira pas, elle est outrée*; et son succès au théâtre vous aurait étonné. Encore une fois, que ce soit un bien ou un mal, le comédien ne dit rien, ne fait rien dans la société précisément comme sur la scène; c'est un autre monde.

Mais un fait décisif qui m'a été raconté par un homme vrai, d'un tour d'esprit original et piquant, l'abbé Galiani, et qui m'a été ensuite confirmé par un autre homme vrai, d'un tour d'esprit aussi original et piquant, M. le marquis de Caraccioli,

ambassadeur de Naples à Paris, c'est qu'à Naples, la patrie de l'un et de l'autre, il y a un poète dramatique dont le soin principal n'est pas de composer sa pièce.

LE SECOND.

La vôtre, *le Père de Famille*, y a singulièrement réussi.

LE PREMIER.

On en a donné quatre représentations de suite devant le roi, contre l'étiquette de la cour qui prescrit autant de pièces différentes que de jours de spectacle, et le peuple en fut transporté. Mais le souci du poète napolitain est de trouver dans la société des personnages d'âge, de figure, de voix, de caractère propres à remplir ses rôles. On n'ose le refuser, parce qu'il s'agit de l'amusement du souverain. Il exerce ses acteurs pendant six mois, ensemble et séparément. Et quand imaginez-vous que la troupe commence à jouer, à s'entendre, à s'acheminer vers le point de perfection qu'il exige ? C'est lorsque les acteurs sont épuisés de la fatigue de ces répétitions multipliées, ce que nous appelons blasés. De cet instant les progrès sont surprenans, chacun s'identifie avec son personnage ; et c'est à la suite de ce pénible exercice que des représentations commencent et se continuent pendant six autres mois de suite, et que le souverain et ses sujets jouissent du plus grand plaisir

qu'on puisse recevoir de l'illusion théâtrale. Et cette illusion, aussi forte, aussi parfaite à la dernière représentation qu'à la première, à votre avis, peut-elle être l'effet de la sensibilité ?

Au reste, la question que j'approfondis a été autrefois entamée entre un médiocre littérateur, Rémond de Sainte-Albine, et un grand comédien, Riccoboni. Le littérateur plaidait la cause de la sensibilité, le comédien plaidait la mienne. C'est une anecdote que j'ignorais et que je viens d'apprendre.

J'ai dit, vous m'avez entendu, et je vous demande à présent ce que vous en pensez.

LE SECOND.

Je pense que ce petit homme arrogant, décidé, sec et dur, en qui il faudrait reconnaître une dose honnête de mépris, s'il en avait seulement le quart de ce que la nature prodigue lui a accordé de suffisance, aurait été un peu plus réservé dans son jugement si vous aviez eu, vous, la complaisance de lui exposer vos raisons, lui, la patience de vous écouter; mais le malheur est qu'il sait tout, et qu'à titre d'homme universel, il se croit dispensé d'écouter.

LE PREMIER.

En revanche, le public le lui rend bien. Connaissez-vous madame Riccoboni ?

LE SECOND.

Qui est-ce qui ne connaît pas l'auteur d'un grand nombre d'ouvrages charmans, plein de génie, d'honnêteté, de délicatesse et de grace?

LE PREMIER.

Croyez-vous que cette femme fût sensible?

LE SECOND.

Ce n'est pas seulement par ses ouvrages, mais par sa conduite qu'elle l'a prouvé. Il y a dans sa vie un incident qui a pensé la conduire au tombeau. Au bout de vingt ans ses pleurs ne sont pas encore taris, et la source de ses larmes n'est pas encore épuisée.

LE PREMIER.

Eh bien, cette femme, une des plus sensibles que la nature ait formées, a été une des plus mauvaises actrices qui aient jamais paru sur la scène. Personne ne parle mieux de l'art, personne ne joue plus mal.

LE SECOND.

J'ajouterai qu'elle en convient, et qu'il ne lui est jamais arrivé d'accuser les sifflets d'injustice.

LE PREMIER.

Et pourquoi, avec la sensibilité exquise, la qualité principale, selon vous, du comédien, la Riccoboni est-elle si mauvaise?

LE SECOND.

C'est qu'apparemment les autres lui manquaient

à un point tel que la première n'en pouvait compenser le défaut.

LE PREMIER.

Mais elle n'est point mal de figure; elle a de l'esprit; elle a le maintien décent; sa voix n'a rien de choquant. Toutes les bonnes qualités qu'on tient de l'éducation, elle les possédait. Elle ne présentait rien de choquant en société. On la voit sans peine, on l'écoute avec le plus grand plaisir.

LE SECOND.

Je n'y entends rien; tout ce que je sais, c'est que jamais le public n'a pu se réconcilier avec elle, et qu'elle a été vingt ans de suite la victime de sa profession.

LE PREMIER.

Et de sa sensibilité, au-dessus de laquelle elle n'a jamais pu s'élever; et c'est parce qu'elle est constamment restée, elle, que le public l'a constamment dédaignée.

LE SECOND.

Et vous, ne connaissez-vous pas Caillot?

LE PREMIER.

Beaucoup.

LE SECOND.

Avez-vous quelquefois causé là-dessus?

LE PREMIER.

Non.

LE SECOND.

A votre place, je serais curieux de savoir son avis.

LE PREMIER.

Je le sais.

LE SECOND.

Quel est-il?

LE PREMIER.

Le vôtre et celui de votre ami.

LE SECOND.

Voilà une terrible autorité contre vous.

LE PREMIER.

J'en conviens.

LE SECOND.

Et comment avez-vous appris le sentiment de Caillot?

LE PREMIER.

Par une femme pleine d'esprit et de finesse, la princesse de Galitzin. Caillot avait joué le Déserteur, il était encore sur le lieu où il venait d'éprouver et elle de partager, à côté de lui, toutes les transes d'un malheureux prêt à perdre sa maîtresse et la vie. Caillot s'approche de sa loge et lui adresse, avec ce visage riant que vous lui connaissez, des propos gais, honnêtes et polis. La princesse étonnée lui dit: « Comment! vous n'êtes pas mort! Moi, qui n'ai été que spectatrice de vos angoisses, je n'en suis pas encore revenue. — Non, Madame,

je ne suis pas mort. Je serais trop à plaindre si je mourais si souvent. — Vous ne sentez donc rien? — Pardonnez-moi.... » Et puis les voilà engagés dans une discussion qui finit entre eux comme celle-ci finira entre nous : je resterai dans mon opinion, et vous dans la vôtre. La princesse ne se rappelait point les raisons de Caillot, mais elle avait observé que ce grand imitateur de la nature, au moment de son agonie, lorsqu'on allait l'entraîner au supplice, s'apercevant que la chaise où il aurait à déposer Louise évanouie était mal placée, la rarrangeait en chantant d'une voix moribonde : *Mais Louise ne vient pas, et mon heure s'approche*.... Mais vous êtes distrait; à quoi pensez-vous?

LE SECOND.

Je pense à vous proposer un accommodement : de réserver à la sensibilité naturelle de l'acteur ces momens rares où sa tête se perd, où il ne voit plus le spectacle, où il a oublié qu'il est sur un théâtre, où il s'est oublié lui-même, où il est dans Argos, dans Mycènes, où il est le personnage même qu'il joue; il pleure.

LE PREMIER.

En mesure?

LE SECOND.

En mesure. Il crie.

LE PREMIER.

Juste?

LE SECOND.

Juste. S'irrite, s'indigne, se désespère, présente à mes yeux l'image réelle, porte à mon oreille et à mon cœur l'accent vrai de la passion qui l'agite, au point qu'il m'entraîne, que je m'ignore moi-même, que ce n'est plus ni Brizard, ni Le Kain, mais Agamemnon que je vois, mais Néron que j'entends,... etc., d'abandonner à l'art tous les autres instans.... Je pense que peut-être alors il en est de la nature comme de l'esclave qui apprend à se mouvoir librement sous la chaîne, l'habitude de la porter lui en dérobe le poids et la contrainte.

LE PREMIER.

Un acteur sensible aura peut-être dans son rôle un ou deux de ces momens d'aliénation qui dissonneront avec le reste d'autant plus fortement qu'ils seront plus beaux. Mais dites-moi, le spectacle alors ne cesse-t-il pas d'être un plaisir, et ne devient-il pas un supplice pour vous?

LE SECOND.

Oh! non.

LE PREMIER.

Et ce pathétique de fiction ne l'emporte-t-il pas sur le spectacle domestique et réel d'une famille éplorée autour de la couche funèbre d'un père chéri ou d'une mère adorée?

LE SECOND.

Oh ! non.

LE PREMIER.

Vous ne vous êtes donc pas, ni le comédien, ni vous, si parfaitement oubliés.....

LE SECOND.

Vous m'avez déjà fort embarrassé, et je ne doute pas que vous ne puissiez m'embarrasser encore; mais je vous ébranlerais, je crois, si vous me permettiez de m'associer un second. Il est quatre heures et demie; on donne *Didon;* allons voir mademoiselle Raucourt; elle vous répondra mieux que moi.

LE PREMIER.

Je le souhaite, mais je ne l'espère pas. Pensez-vous qu'elle fasse ce que, ni la Le Couvreur, ni la Duclos, ni la Deseine, ni la Balincourt, ni la Clairon, ni la Dumesnil, n'ont pu faire? J'ose vous assurer que, si notre jeune débutante est encore loin de la perfection, c'est qu'elle est trop novice pour ne point sentir, et je vous prédis que, si elle continue de sentir, de rester elle, et de préférer l'instinct borné de la nature à l'étude illimitée de l'art, elle ne s'élèvera jamais à la hauteur des actrices que je vous ai nommées. Elle aura de beaux momens, mais elle ne sera pas belle. Il en sera d'elle comme de la Gaussin et de plusieurs autres qui n'ont été toute leur vie maniérées, faibles et

monotones, que parce qu'elles n'ont jamais pu sortir de l'enceinte étroite où leur sensibilité naturelle les renfermait. Votre dessein est-il toujours de m'opposer mademoiselle Raucourt?

LE SECOND.

Assurément.

LE PREMIER.

Chemin faisant, je vous raconterai un fait qui revient assez au sujet de notre entretien. Je connaissais Pigalle; j'avais mes entrées chez lui. J'y vais un matin, je frappe; l'artiste m'ouvre, son ébauchoir à la main; et, m'arrêtant sur le seuil de son atelier: *Avant que de vous laisser passer*, me dit-il, *jurez-moi que vous n'aurez pas de peur d'une belle femme toute nue*..... Je souris....., j'entrai... Il travaillait alors à son monument du maréchal de Saxe, et une très-belle courtisanne lui servait de modèle pour la figure de la France. Mais comment croyez-vous qu'elle me parut entre les figures colossales qui l'environnaient? pauvre, petite, mesquine, une espèce de grenouille; elle en était écrasée; et j'aurais pris, sur la parole de l'artiste, cette grenouille pour une belle femme, si je n'avais pas attendu la fin de la séance; et, si je ne l'avais pas vue terre-à-terre, et le dos tourné à ces figures gigantesques qui la réduisaient à rien. Je vous laisse le soin d'appliquer ce phénomène singulier à la Gaussin, à la Riccoboni

et à toutes celles qui n'ont pu s'agrandir sur la scène.

Si par impossible une actrice avait reçu la sensibilité à un degré comparable à celle que l'art porté à l'extrême peut simuler, le théâtre propose tant de caractères divers à imiter, et un séul rôle principal amène tant de situations opposées, que cette rare pleureuse, incapable de bien jouer deux rôles différens, excellerait à peine dans quelques endroits du même rôle; ce serait la comédienne la plus inégale, la plus bornée et la plus inepte qu'on pût imaginer. S'il lui arrivait de tenter un élan, sa sensibilité prédominante ne tarderait pas à la ramener à la médiocrité. Elle ressemblerait moins à un vigoureux coursier qui galope qu'à une faible haquenée qui prend le mors aux dents. Son instant d'énergie, passager, brusque, sans gradation, sans préparation, sans unité, vous paraîtrait un accès de folie.

La sensibilité étant en effet compagne de la douleur et de la faiblesse, dites-moi si une créature douce, faible et sensible, est bien propre à concevoir et à rendre le sang-froid de Léontine, les transports jaloux d'Hermione, les fureurs de Camille, la tendresse maternelle de Mérope, le délire et les remords de Phèdre, l'orgueil tyrannique d'Agrippine, la violence de Clytemnestre? Abandonnez votre éternelle pleureuse à quelques-

uns de nos rôles élégiaques, et ne l'en tirez pas.

C'est qu'être sensible est une chose, et sentir est une autre. L'une est une affaire d'ame, l'autre une affaire de jugement. C'est qu'on sent avec force et qu'on ne saurait rendre; c'est qu'on rend, seul, en société, au coin d'un foyer, en lisant, en jouant, pour quelques auditeurs, et qu'on ne rend rien qui vaille au théâtre; c'est qu'au théâtre, avec ce qu'on appelle de la sensibilité, de l'ame, des entrailles, on rend bien une ou deux tirades et qu'on manque le reste; c'est qu'embrasser toute l'étendue d'un grand rôle, y ménager les clairs et les obscurs, les doux et les faibles, se montrer égal et dans les endroits tranquilles et dans les endroits agités, être varié dans les détails, harmonieux et un dans l'ensemble, et se former un système soutenu de déclamation qui aille jusqu'à sauver les boutades du poète, c'est l'ouvrage d'une tête froide, d'un profond jugement, d'un goût exquis, d'une étude pénible, d'une longue expérience et d'une ténacité de mémoire peu commune; c'est que la règle *qualis ab incœpto processerit et sibi constet*, très-rigoureuse pour le poète, l'est jusqu'à la minutie pour le comédien; c'est que celui qui sort de la coulisse sans avoir son jeu présent et son rôle noté éprouvera toute sa vie le rôle d'un débutant, ou que si, doué d'intrépidité, de suffisance et de verve, il compte sur

la prestesse de sa tête et l'habitude du métier, cet homme vous en imposera par sa chaleur et son ivresse, et que vous applaudirez à son jeu comme un connaisseur en peinture sourit à une esquisse libertine où tout est indiqué et rien n'est décidé. C'est un de ces prodiges qu'on a vus quelquefois à la Foire ou chez Nicolet. Peut-être ces fous-là font-ils bien de rester ce qu'ils sont, des comédiens ébauchés. Plus de travail ne leur donnerait pas ce qui leur manque et pourrait leur ôter ce qu'ils ont. Prenez-les pour ce qu'ils valent, mais ne les mettez pas à côté d'un tableau fini.

LE SECOND.

Il ne me reste plus qu'une question à vous faire.

LE PREMIER.

Faites.

LE SECOND.

Avez-vous vu jamais une pièce entière parfaitement jouée?

LE PREMIER.

Ma foi, je ne m'en souviens pas... Mais attendez..... Oui, quelquefois une pièce médiocre, par des acteurs médiocres.....

Nos deux interlocuteurs allèrent au spectacle, mais n'y trouvant plus de place ils se rabattirent aux Tuileries. Ils se promenèrent quelque temps en silence. Ils semblaient avoir oublié qu'ils étaient

ensemble, et chacun s'entretenait avec lui-même comme s'il eût été seul, l'un à haute voix, l'autre à voix si basse qu'on ne l'entendait pas, laissant seulement échapper par intervalle des mots isolés, mais distincts, desquels il était facile de conjecturer qu'il ne se tenait pas pour battu.

Les idées de l'homme au paradoxe sont les seules dont je puisse rendre compte, et les voici aussi décousues qu'elles doivent le paraître lorsqu'on supprime d'un soliloque les intermédiaires qui servent de liaison. Il disait :

Qu'on mette à sa place un acteur sensible, et nous verrons comment il s'en tirera. Lui, que fait-il? Il pose son pied sur la balustrade, rattache sa jarretière, et répond au courtisan qu'il méprise, la tête tournée sur une de ses épaules; et c'est ainsi qu'un incident qui aurait déconcerté tout autre que ce froid et sublime comédien, subitement adapté à la circonstance, devient un trait de génie.

[Il parlait, je crois, de Baron dans la tragédie du *Comte d'Essex*. Il ajoutait en souriant :]

Eh oui, il croira que celle-là sent, lorsque renversée sur le sein de sa confidente et presque moribonde, les yeux tournés vers les troisièmes loges, elle y aperçoit un vieux procureur qui fondait en larmes et dont la douleur grimaçait d'une manière tout-à-fait burlesque, et dit : « Regarde donc un peu

là-haut la bonne figure que voilà... » murmurant dans sa gorge ces paroles comme si elles eussent été la suite d'une plainte inarticulée... A d'autres! à d'autres! Si je me rappelle bien ce fait, il est de la Gaussin, dans *Zaïre*.

Et ce troisième dont la fin a été si tragique, je l'ai connu, j'ai connu son père, qui m'invitait aussi quelquefois à dire mon mot dans son cornet.

[Il n'y a pas de doute qu'il ne soit ici question du sage Montmesnil.]

C'était la candeur et l'honnêteté même. Qu'y avait-il de commun entre son caractère naturel et celui de Tartuffe qu'il jouait supérieurement? Rien. Où avait-il pris ce torticolis, ce roulement d'yeux si singulier, ce ton radouci et toutes les autres finesses du rôle de l'hypocrite? Prenez garde à ce que vous allez répondre. Je vous tiens. — Dans une imitation profonde de la nature. — Dans une imitation profonde de la nature? Et vous verrez que les symptômes extérieurs qui désignent le plus fortement la sensibilité de l'ame ne sont pas autant dans la nature que les symptômes extérieurs de l'hypocrisie; qu'on ne saurait les y étudier, et qu'un acteur à grand talent trouvera plus de difficultés à saisir et à imiter les uns que les autres! Et si je soutenais que de toutes les qualités de l'ame la sensibilité est la plus facile à contrefaire, n'y ayant peut-être pas un seul homme

assez cruel, assez inhumain pour que le germe n'en existât pas dans son cœur, pour ne l'avoir jamais éprouvée; ce qu'on ne saurait assurer de toutes les autres passions, telle que l'avarice, la méfiance? Est-ce qu'un excellent instrument?...— Je vous entends; il y aura toujours, entre celui qui contrefait la sensibilité et celui qui sent, la différence de l'imitation à la chose. — Et tant mieux, tant mieux, vous dis-je. Dans le premier cas, le comédien n'aura pas à se séparer de lui-même, il se portera tout à coup et de plein saut à la hauteur du modèle idéal. — Tout à coup et de plein saut! — Vous me chicanez sur une expression. Je veux dire que, n'étant jamais ramené au petit modèle qui est en lui, il sera aussi grand, aussi étonnant, aussi parfait imitateur de la sensibilité que de l'avarice, de l'hypocrisie, de la duplicité, et de tout autre caractère qui ne sera pas le sien, de toute autre passion qu'il n'aura pas. La chose que le personnage naturellement sensible me montrera sera petite; l'imitation de l'autre sera forte, ou s'il arrivait que leurs copies fussent également fortes, ce que je ne vous accorde pas, mais pas du tout, l'un, parfaitement maître de lui-même et jouant tout-à-fait d'étude et de jugement, serait tel que l'expérience journalière le montre, plus un que celui qui jouera moitié de nature, moitié d'étude, moitié d'après un modèle, moitié d'après

lui-même. Avec quelque habileté que ces deux imitations soient fondues ensemble, un spectateur délicat les discernera plus facilement encore qu'un profond artiste ne démêlera dans une statue la ligne qui séparerait ou deux styles différens, ou le devant exécuté d'après un modèle, et le dos d'après un autre. — Qu'un acteur consommé cesse de jouer de tête, qu'il s'oublie; que son cœur s'embarrasse; que la sensibilité le gagne, qu'il s'y livre. — Il nous enivrera. — Peut-être. — Il nous transportera d'admiration. — Cela n'est pas impossible; mais c'est à condition qu'il ne sortira pas de son système de déclamation et que l'unité ne disparaîtra point, sans quoi vous prononcerez qu'il est devenu fou. — Oui, dans cette supposition vous aurez un bon moment, j'en conviens; mais préférez-vous un beau moment à un beau rôle? Si c'est votre choix, ce n'est pas le mien.

Ici l'homme au paradoxe se tut. Il se promenait à grands pas sans regarder où il allait; il eût heurté de droite et de gauche ceux qui venaient à sa rencontre s'ils n'eussent évité le choc. Puis, s'arrêtant tout à coup, et saisissant son antagoniste fortement par le bras, il lui dit d'un ton dogmatique et tranquille : Mon ami, il y a trois modèles, l'homme de la nature, l'homme du poète, l'homme de l'acteur. Celui de la nature est moins

grand que celui du poète, et celui-ci moins grand encore que celui du grand comédien, le plus exagéré de tous. Ce dernier monte sur les épaules du précédent, et se renferme dans un grand mannequin d'osier dont il est l'ame; il meut ce mannequin d'une manière effrayante, même pour le poète qui ne se reconnaît plus, et il nous épouvante, comme vous l'avez fort bien dit, ainsi que les enfans s'épouvantent les uns les autres en tenant leurs petits pourpoints courts élevés au-dessus de leur tête en s'agitant, et en imitant de leur mieux la voix rauque et lugubre d'un fantôme qu'ils contrefont. Mais, par hasard, n'auriez-vous pas vu des jeux d'enfans qu'on a gravés? N'y auriez-vous pas vu un marmot qui s'avance sous un masque hideux de vieillard qui le cache de la tête aux pieds? Sous ce masque, il rit de ses petits camarades que la terreur met en fuite. Ce marmot est le vrai symbole de l'acteur; ses camarades sont les symboles du spectateur. Si le comédien n'est doué que d'une sensibilité médiocre, et que ce soit là tout son mérite, ne le tiendrez-vous pas pour un homme médiocre? Prenez-y garde, c'est encore un piége que je vous tends. — Et s'il est doué d'une extrême sensibilité, qu'en arrivera-t-il? — Ce qu'il en arrivera? C'est qu'il ne jouera pas du tout, ou qu'il jouera ridiculement. Oui, ridiculement, et la preuve, vous la verrez en moi

quand il vous plaira. Que j'aie un récit un peu pathétique à faire, il s'élève je ne sais quel trouble dans mon cœur, dans ma tête; ma langue s'embarrasse; ma voix s'altère; mes idées se décomposent; mon discours se suspend; je balbutie, je m'en aperçois; les larmes coulent de mes joues, et je me tais. — Mais cela vous réussit. —En société; au théâtre, je serais hué. — Pourquoi? — Parce qu'on ne vient pas pour voir des pleurs, mais pour entendre des discours qui en arrachent, parce que cette vérité de nature dissonne avec la vérité de convention. Je m'explique : je veux dire que, ni le système dramatique, ni l'action, ni les discours du poète, ne s'arrangeraient point de ma déclamation étouffée, interrompue, sanglotée. Vous voyez qu'il n'est pas même permis d'imiter la nature, même la belle nature, la vérité de trop près, et qu'il est des limites dans lesquelles il faut se renfermer. — Et ces limites, qui les a posées? — Le bon sens, qui ne veut pas qu'un talent nuise à un autre talent. Il faut quelquefois que l'acteur se sacrifie au poète. — Mais si la composition du poète s'y prêtait? — Eh bien ! vous auriez une autre sorte de tragédie tout-à-fait différente de la vôtre. — Et quel inconvénient à cela ? — Je ne sais pas trop ce que vous y gagneriez ; mais je sais très-bien ce que vous y perdriez.

Ici l'homme paradoxal s'approcha pour la se-

conde ou la troisième fois de son antagoniste, et lui dit :

Le mot est de mauvais goût, mais il est plaisant, mais il est d'une actrice sur le talent de laquelle il n'y a pas deux sentimens. C'est le pendant de la situation et du propos de la Gaussin; elle est aussi renversée entre Pillot-Pollux; elle se meurt, du moins je le crois, et elle lui bégaie tout bas : *Ah! Pillot, que tu pues!*

Ce trait est d'Arnould faisant Télaïre. Et dans ce moment, Arnould est vraiment Télaïre? Non, elle est Arnould, toujours Arnould. Vous ne m'amènerez jamais à louer les degrés intermédiaires d'une qualité qui gâterait tout, si, poussée à l'extrême, le comédien en était dominé. Mais je suppose que le poète eût écrit la scène pour être déclamée au théâtre comme je la réciterais en société; qui est-ce qui jouerait cette scène? Personne, non personne, pas même l'acteur le plus maître de son action; s'il s'en tirait bien une fois, il la manquerait mille. Le succès tient alors à si peu de chose!... Ce dernier raisonnement vous paraît peu solide? Eh bien, soit; mais je n'en conclurai pas moins de piquer un peu nos ampoules, de rabaisser de quelques crans nos échasses, et de laisser les choses à peu près comme elles sont. Pour un poète de génie qui atteindrait à cette prodigieuse vérité de Nature, il s'élèverait une

nuée d'insipides et plats imitateurs. Il n'est pas permis, sous peine d'être insipide, maussade, détestable, de descendre d'une ligne au-dessous de la simplicité de Nature. Ne le pensez-vous pas?

LE SECOND.

Je ne pense rien. Je ne vous ai pas entendu.

LE PREMIER.

Quoi! nous n'avons pas continué de disputer?

LE SECOND.

Non.

LE PREMIER.

Et que diable faisiez-vous donc?

LE SECOND.

Je rêvais.

LE PREMIER.

Et que rêviez-vous?

LE SECOND.

Qu'un acteur anglais appelé, je crois, *Machlin* (j'étais ce jour-là au spectacle), ayant à s'excuser auprès du parterre de la témérité de jouer après Garrick je ne sais quel rôle dans le *Macbeth* de Shakspeare, disait, entre autres choses, que les impressions qui subjuguaient le comédien et le soumettaient au génie et à l'inspiration du poète lui étaient très-nuisibles; je ne sais plus les raisons qu'il en donnait, mais elles étaient très-fines, et elles furent senties et applaudies. Au reste, si vous en êtes curieux, vous les trouverez dans une

Lettre insérée dans le *Saint-James Chronicle*, sous le nom de Quinctilien.

LE PREMIER.

Mais j'ai donc causé long-temps tout seul?

LE SECOND.

Cela se peut; aussi long-temps que j'ai rêvé tout seul. Vous savez qu'anciennement des acteurs faisaient des rôles de femmes?

LE PREMIER.

Je le sais.

LE SECOND.

Aulu-Gelle raconte, dans ses *Nuits Attiques*, qu'un certain Paulus, couvert des habits lugubres d'Electre, au lieu de se présenter sur la scène avec l'urne d'Oreste, parut en embrassant l'urne qui renfermait les cendres de son propre fils qu'il venait de perdre, et qu'alors ce ne fut point une vaine représentation, une petite douleur de spectacle, mais que la salle retentit de cris et de vrais gémissemens.

LE PREMIER.

Et vous croyez que Paulus dans ce moment parla sur la scène comme il aurait parlé dans ses foyers? Non, non. Ce prodigieux effet, dont je ne doute pas, ne tint ni aux vers d'Euripide, ni à la déclamation de l'acteur, mais bien à la vue d'un père désolé qui baignait de ses pleurs l'urne de son propre fils. Ce Paulus n'était peut-être qu'un

médiocre comédien ; non plus que cet Æsopus dont Plutarque rapporte que, « jouant un jour « en plein théâtre le rôle d'Atréus délibérant en « lui-même comment il se pourra venger de son « frère Thyestès, il y eut d'aventure quelqu'un « des serviteurs qui voulut soudain passer en cou-« rant devant lui, et que lui, Æsopus, étant hors « de lui-même pour l'affection véhémente et pour « l'ardeur qu'il avait de représenter au vif la pas-« sion furieuse du roi Atréus, lui donna sur la tête « un tel coup du sceptre qu'il tenait en sa main, « qu'il le tua sur la place.... » C'était un fou que le tribun devait envoyer sur-le-champ au mont Tarpéien.

LE SECOND.

Comme il fit apparemment.

LE PREMIER.

J'en doute. Les Romains faisaient tant de cas de la vie d'un grand comédien, et si peu de la vie d'un esclave !

Mais, dit-on, un orateur en vaut mieux quand il s'échauffe, quand il est en colère. Je le nie. C'est quand il imite la colère. Les comédiens font impression sur le public, non lorsqu'ils sont furieux, mais lorsqu'ils jouent bien la fureur. Dans les tribunaux, dans les assemblées, dans tous les lieux où l'on veut se rendre maître des esprits, on feint tantôt la colère, tantôt la crainte, tantôt la pitié,

pour amener les autres à ces sentimens divers. Ce que la passion elle-même n'a pu faire, la passion bien imitée l'exécute.

Ne dit-on pas dans le monde qu'un homme est un grand comédien ? On n'entend pas par-là qu'il sent, mais au contraire qu'il excelle à simuler, bien qu'il ne sente rien : rôle bien plus difficile que celui de l'acteur, car cet homme a de plus à trouver le discours et deux fonctions à faire, celle du poète et du comédien. Le poète sur la scène peut être plus habile que le comédien dans le monde, mais croit-on que sur la scène l'acteur soit plus profond, soit plus habile à feindre la joie, la tristesse, la sensibilité, l'admiration, la haine, la tendresse, qu'un vieux courtisan ?

Mais il se fait tard. Allons souper.

ENTRETIEN

ENTRE

D'ALEMBERT

ET

DIDEROT.

LE RÊVE DE D'ALEMBERT.

D'ALEMBERT.

J'avoue qu'un Être qui existe quelque part et qui ne correspond à aucun point de l'espace; un Être qui est inétendu et qui occupe de l'étendue; qui est tout entier sous chaque partie de cette étendue; qui diffère essentiellement de la matière et qui lui est uni; qui la suit et qui la meut sans se mouvoir; qui agit sur elle et qui en subit toutes les vicissitudes; un Être dont je n'ai pas la moindre idée; un Être d'une nature aussi contradictoire est difficile à admettre. Mais d'autres obscurités

attendent celui qui le rejette; car enfin cette sensibilité que vous lui substituez, si c'est une qualité générale et essentielle de la matière, il faut que la pierre sente.

DIDEROT.

Pourquoi non?

D'ALEMBERT.

Cela est dur à croire.

DIDEROT.

Oui, pour celui qui la coupe, la taille, la broie, et qui ne l'entend pas crier.

D'ALEMBERT.

Je voudrais bien que vous me dissiez quelle différence vous mettez entre l'homme et la statue, entre le marbre et la chair.

DIDEROT.

Assez peu. On fait du marbre avec de la chair, et de la chair avec du marbre.

D'ALEMBERT.

Mais l'un n'est pas l'autre.

DIDEROT.

Comme ce que vous appelez la force vive n'est pas la force morte.

D'ALEMBERT.

Je ne vous entends pas.

DIDEROT.

Je m'explique. Le transport d'un corps d'un lieu dans un autre n'est pas le mouvement, ce

n'en est que l'effet. Le mouvement est également et dans le corps transféré et dans le corps immobile.

D'ALEMBERT.

Cette façon de voir est nouvelle.

DIDEROT.

Elle n'en est pas moins vraie. Otez l'obstacle qui s'oppose au transport local du corps immobile, et il sera transféré. Supprimez par une raréfaction subite l'air qui environne cet énorme tronc de chêne, et l'eau qu'il contient, entrant tout-à-coup en expansion, le dispersera en cent mille éclats. J'en dis autant de votre propre corps.

D'ALEMBERT.

Soit. Mais quel rapport y a-t-il entre le mouvement et la sensibilité? Serait-ce par hasard que vous reconnaîtriez une sensibilité active et une sensibilité inerte, comme il y a une force vive et une force morte? Une force vive qui se manifeste par la translation, une force morte qui se manifeste par la pression; une sensibilité active qui se caractérise par certaines actions remarquables dans l'animal et peut-être dans la plante; et une sensibilité inerte dont on serait assuré par le passage à l'état de sensibilité active.

DIDEROT.

A merveille. Vous l'avez dit.

D'ALEMBERT.

Ainsi la statue n'a qu'une sensibilité inerte; et l'homme, l'animal, la plante même peut-être, sont doués d'une sensibilité active.

DIDEROT.

Il y a sans doute cette différence entre le bloc de marbre et le tissu de chair; mais vous concevez bien que ce n'est pas la seule.

D'ALEMBERT.

Assurément. Quelque ressemblance qu'il y ait entre la forme extérieure de l'homme et de la statue, il n'y a point de rapport entre leur organisation intérieure. Le ciseau du plus habile statuaire ne fait pas même un épiderme. Mais il y a un procédé fort simple pour faire passer une force morte à l'état de force vive; c'est une expérience qui se répète sous nos yeux cent fois par jour; au lieu que je ne vois pas trop comment on fait passer un corps de l'état de sensibilité inerte à l'état de sensibilité active.

DIDEROT.

C'est que vous ne voulez pas le voir. C'est un phénomène aussi commun.

D'ALEMBERT.

Et ce phénomène aussi commun, quel est-il, s'il vous plaît?

DIDEROT.

Je vais vous le dire, puisque vous voulez en

avoir la honte. Cela se fait toutes les fois que vous mangez.

D'ALEMBERT.

Toutes les fois que je mange!

DIDEROT.

Oui; car en mangeant, que faites-vous? Vous levez les obstacles qui s'opposaient à la sensibilité active de l'aliment. Vous l'assimilez avec vous-même; vous en faites de la chair; vous l'animalisez; vous le rendez sensible; et ce que vous exécutez sur un aliment, je l'exécuterai quand il me plaira sur le marbre.

D'ALEMBERT.

Et comment cela?

DIDEROT.

Comment? je le rendrai comestible.

D'ALEMBERT.

Rendre le marbre comestible, cela ne me paraît pas facile.

DIDEROT.

C'est mon affaire que de vous en indiquer le procédé. Je prends la statue que vous voyez, je la mets dans un mortier, et à grands coups de pilon...

D'ALEMBERT.

Doucement, s'il vous plaît: c'est le chef-d'œuvre de Falconet. Encore si c'était un morceau d'Huez ou d'un autre...

DIDEROT.

Cela ne fait rien à Falconet; la statue est payée, et Falconet fait peu de cas de la considération présente, aucun de la considération à venir.

D'ALEMBERT.

Allons, pulvérisez donc.

DIDEROT.

Lorsque le bloc de marbre est réduit en poudre impalpable, je mêle cette poudre à de l'humus ou terre végétale; je les pétris bien ensemble; j'arrose le mélange, je le laisse putréfier un an, deux ans, un siècle, le temps ne me fait rien. Lorsque le tout s'est transformé en une matière à peu près homogène, en humus, savez-vous ce que je fais?

D'ALEMBERT.

Je suis sûr que vous ne mangez pas de l'humus.

DIDEROT.

Non, mais il y a un moyen d'union, d'appropriation, entre l'humus et moi, un *latus*, comme vous dirait le chimiste.

D'ALEMBERT.

Et ce *latus*, c'est la plante?

DIDEROT.

Fort bien. J'y sème des pois, des fèves, des choux, d'autres plantes légumineuses. Les plantes se nourrissent de la terre, et je me nourris des plantes.

D'ALEMBERT.

Vrai ou faux, j'aime ce passage du marbre à l'humus, de l'humus au règne végétal, et du règne végétal au règne animal, à la chair.

DIDEROT.

Je fais donc de la chair ou de l'ame, comme dit ma fille, une matière activement sensible; et si je ne résous pas le problème que vous m'avez proposé, du moins j'en approche beaucoup; car vous m'avouerez qu'il y a bien plus loin d'un morceau de marbre à un être qui sent, que d'un être qui sent à un être qui pense.

D'ALEMBERT.

J'en conviens. Avec tout cela l'être sensible n'est pas encore l'être pensant.

DIDEROT.

Avant que de faire un pas en avant, permettez-moi de vous faire l'histoire d'un des plus grands géomètres de l'Europe. Qu'était-ce d'abord que cet être merveilleux? Rien.

D'ALEMBERT.

Comment rien! On ne fait rien de rien.

DIDEROT.

Vous prenez les mots trop à la lettre. Je veux dire qu'avant que sa mère, la belle et scélérate chanoinessse Tencin, eût atteint l'âge de puberté, avant que le militaire La Touche fût adolescent, les molécules qui devaient former les premiers

rudimens de mon géomètre étaient éparses dans les jeunes et frêles machines de l'un et de l'autre, se filtrèrent avec la lymphe, circulèrent avec le sang, jusqu'à ce qu'enfin elles se rendissent dans les réservoirs destinés à leur coalition, les testicules de son père et de sa mère. Voilà ce germe rare formé; le voilà, comme c'est l'opinion commune, amené par les trompes de Fallope dans la matrice; le voilà attaché à la matrice par un long pédicule; le voilà, s'accroissant successivement et s'avançant à l'état de fœtus; voilà le moment de sa sortie de l'obscure prison arrivé; le voilà né, exposé sur les degrés de Saint-Jean-le-Rond qui lui donna son nom; tiré des Enfans-Trouvés; attaché à la mamelle de la bonne vitrière, madame Rousseau; allaité, devenu grand de corps et d'esprit, littérateur, mécanicien, géomètre. Comment cela s'est-il fait? En mangeant et par d'autres opérations purement mécaniques. Voici en quatre mots la formule générale : Mangez, digérez, distillez *in vasi licito*, *et fiat homo secundùm artem*. Et celui qui exposerait à l'Académie le progrès de la formation d'un homme ou d'un animal, n'emploierait que des agens matériels dont les effets successifs seraient un être inerte, un être sentant, un être pensant, un être résolvant le problême de la précession des équinoxes, un être sublime, un être merveilleux, un

être vieillissant, dépérissant, mourant, dissous et rendu à la terre végétale.

D'ALEMBERT.

Vous ne croyez donc pas aux germes préexistans?

DIDEROT.

Non.

D'ALEMBERT.

Ah! que vous me faites plaisir!

DIDEROT.

Cela est contre l'expérience et la raison : contre l'expérience qui chercherait inutilement ces germes dans l'œuf et dans la plupart des animaux avant un certain âge; contre la raison qui nous apprend que la divisibilité de la matière a un terme dans la nature, quoiqu'elle n'en ait aucun dans l'entendement, et qui répugne à concevoir un éléphant tout formé dans un atôme et dans cet atôme un autre éléphant tout formé, et ainsi de suite à l'infini.

D'ALEMBERT.

Mais sans ces germes préexistans, la génération première des animaux ne se conçoit pas.

DIDEROT.

Si la question de la priorité de l'œuf sur la poule ou de la poule sur l'œuf vous embarrasse, c'est que vous supposez que les animaux ont été originairement ce qu'ils sont à présent. Quelle

folie! On ne sait non plus ce qu'ils ont été qu'on ne sait ce qu'ils deviendront. Le vermisseau imperceptible qui s'agite dans la fange, s'achemine peut-être à l'état de grand animal; l'animal énorme, qui nous épouvante par sa grandeur, s'achemine peut-être à l'état de vermisseau, est peut-être une production particulière momentanée de cette planète.

D'ALEMBERT.

Comment avez-vous dit cela?

DIDEROT.

Je vous disais... Mais cela va nous écarter de notre première discussion.

D'ALEMBERT.

Qu'est-ce que cela fait? Nous y reviendrons ou nous n'y reviendrons pas.

DIDEROT.

Me permettriez-vous d'anticiper de quelques milliers d'années sur les temps?

D'ALEMBERT.

Pourquoi non? Le temps n'est rien pour la nature.

DIDEROT.

Vous consentez donc que j'éteigne notre soleil?

D'ALEMBERT.

D'autant plus volontiers que ce ne sera pas le premier qui se soit éteint.

DIDEROT.

Le soleil éteint, qu'en arrivera-t-il? Les plantes périront, les animaux périront, et voilà la terre solitaire et muette. Rallumez cet astre, et à l'instant vous rétablissez la cause nécessaire d'une infinité de générations nouvelles entre lesquelles je n'oserais assurer qu'à la suite des siècles nos plantes, nos animaux d'aujourd'hui se reproduiront ou ne se reproduiront pas.

D'ALEMBERT.

Et pourquoi les mêmes élémens épars venant à se réunir, ne rendraient-ils pas les mêmes résultats?

DIDEROT.

C'est que tout se tient dans la nature, et que celui qui suppose un nouveau phénomène ou ramène un instant passé, recrée un nouveau monde.

D'ALEMBERT.

C'est ce qu'un penseur profond ne saurait nier. Mais pour en revenir à l'homme, puisque l'ordre général a voulu qu'il fût; rappelez-vous que c'est au passage de l'être sentant à l'être pensant que vous m'avez laissé.

DIDEROT.

Je m'en souviens.

D'ALEMBERT.

Franchement vous m'obligeriez beaucoup de me tirer de là. Je suis un peu pressé de penser.

DIDEROT.

Quand je n'en viendrais pas à bout, qu'en résulterait-il contre un enchaînement de faits incontestables?

D'ALEMBERT.

Rien, sinon que nous serions arrêtés là tout court.

DIDEROT.

Et pour aller plus loin, nous serait-il permis d'inventer un agent contradictoire dans ses attributs, un mot vide de sens, inintelligible?

D'ALEMBERT.

Non.

DIDEROT.

Pourriez-vous me dire ce que c'est que l'existence d'un être sentant, par rapport à lui-même?

D'ALEMBERT.

C'est la conscience d'avoir été lui, depuis le premier instant de sa réflexion jusqu'au moment présent.

DIDEROT.

Et sur quoi cette conscience est-elle fondée?

D'ALEMBERT.

Sur la mémoire de ses actions.

DIDEROT.

Et sans cette mémoire?

D'ALEMBERT.

Sans cette mémoire il n'aurait point de lui,

puisque, ne sentant son existence que dans le moment de l'impression, il n'aurait aucune histoire de sa vie. Sa vie serait une suite interrompue de sensations que rien ne lierait.

DIDEROT.

Fort bien. Et qu'est-ce que la mémoire? d'où naît-elle?

D'ALEMBERT.

D'une certaine organisation qui s'accroît, s'affaiblit et se perd quelquefois entièrement.

DIDEROT.

Si donc un être qui sent et qui a cette organisation propre à la mémoire, lie les impressions qu'il reçoit, forme par cette liaison une histoire qui est celle de sa vie, et acquiert la conscience de lui, il nie, il affirme, il conclut, il pense.

D'ALEMBERT.

Cela me paraît; il ne me reste plus qu'une difficulté.

DIDEROT.

Vous vous trompez; il vous en reste bien davantage.

D'ALEMBERT.

Mais une principale; c'est qu'il me semble que nous ne pouvons penser qu'à une seule chose à-la-fois, et que pour former, je ne dis pas ces énormes chaînes de raisonnemens qui embrassent dans leur circuit des milliers d'idées, mais une

simple proposition, on dirait qu'il faut avoir au moins deux choses présentes, l'objet qui semble rester sous l'œil de l'entendement, tandis qu'il s'occupe de la qualité qu'il en affirmera ou niera.

DIDEROT.

Je le pense; ce qui m'a fait quelquefois comparer les fibres de nos organes à des cordes vibrantes sensibles. La corde vibrante sensible oscille, résonne long-temps encore après qu'on l'a pincée. C'est cette oscillation, cette espèce de résonnance nécessaire qui tient l'objet présent, tandis que l'entendement s'occupe de la qualité qui lui convient. Mais les cordes vibrantes ont encore une autre propriété, c'est d'en faire frémir d'autres; et c'est ainsi qu'une première idée en rappelle une seconde, ces deux-là une troisième, toutes les trois une quatrième, et ainsi de suite, sans qu'on puisse fixer la limite des idées réveillées, enchaînées, du philosophe qui médite ou qui s'écoute dans le silence et l'obscurité. Cet instrument a des sauts étonnans, et une idée réveillée va faire quelquefois frémir une harmonique qui en est à un intervalle incompréhensible. Si le phénomène s'observe entre des cordes sonores, inertes et séparées, comment n'aurait-il pas lieu entre des points vivans et liés, entre des fibres continues et sensibles?

D'ALEMBERT.

Si cela n'est pas vrai, cela est au moins très-ingénieux. Mais on serait tenté de croire que vous tombez imperceptiblement dans l'inconvénient que vous vouliez éviter.

DIDEROT.

Quel?

D'ALEMBERT.

Vous en voulez à la distinction des deux substances.

DIDEROT.

Je ne m'en cache pas.

D'ALEMBERT.

Et si vous y regardez de près, vous faites de l'entendement du philosophe un être distinct de l'instrument, une espèce de musicien qui prête l'oreille aux cordes vibrantes, et qui prononce sur leur consonnance ou leur dissonance.

DIDEROT.

Il se peut que j'aie donné lieu à cette objection, que peut-être vous ne m'eussiez pas faite si vous eussiez considéré la différence de l'instrument philosophe et de l'instrument clavecin. L'instrument philosophe est sensible; il est en même temps le musicien et l'instrument. Comme sensible, il a la conscience momentanée du son qu'il rend; comme animal, il en a la mémoire. Cette faculté organique, en liant les sons en lui-

même, y produit et conserve la mélodie. Supposez au clavecin de la sensibilité et de la mémoire, et dites-moi s'il ne saura pas, s'il ne se répétera pas de lui-même les airs que vous aurez exécutés sur ses touches. Nous sommes des instrumens doués de sensibilité et de mémoire. Nos sens sont autant de touches qui sont pincées par la nature qui nous environne, et qui se pincent souvent elles-mêmes; et voici, à mon jugement, tout ce qui se passe dans un clavecin organisé comme vous et moi. Il y a une impression qui a sa cause au-dedans ou au-dehors de l'instrument, une sensation qui naît de cette impression, une sensation qui dure; car il est impossible d'imaginer qu'elle se fasse et qu'elle s'éteigne dans un instant indivisible; une autre impression qui lui succède, et qui a pareillement sa cause au-dedans et au-dehors de l'animal; une seconde sensation et des voix qui les désignent par des sons naturels ou conventionnels.

D'ALEMBERT.

J'entends. Ainsi donc, si ce clavecin sensible et animé était encore doué de la faculté de se nourrir et de se reproduire, il vivrait et engendrerait de lui-même, ou avec sa femelle, de petits clavecins vivans et résonnans.

DIDEROT.

Sans doute. A votre avis, qu'est-ce autre chose

qu'un pinson, un rossignol, un musicien, un homme? Et quelle autre différence trouvez-vous entre le serin et la serinette? Voyez-vous cet œuf? c'est avec cela qu'on renverse toutes les écoles de théologie et tous les temples de la terre. Qu'est-ce que cet œuf? une masse insensible avant que le germe y soit introduit; et après que le germe y est introduit, qu'est-ce encore? une masse insensible, car ce germe n'est lui-même qu'un fluide inerte et grossier. Comment cette masse passera-t-elle à une autre organisation, à la sensibilité, à la vie? Par la chaleur. Qui produira la chaleur? le mouvement. Quels seront les effets successifs du mouvement? Au lieu de me répondre, asseyez-vous, et suivons-les de l'œil de moment en moment. D'abord c'est un point qui oscille, un filet qui s'étend et qui se colore; de la chair qui se forme; un bec, des bouts d'ailes, des yeux, des pattes qui paraissent; une matière jaunâtre qui se dévide et produit des intestins; c'est un animal. Cet animal se meut, s'agite, crie; j'entends ses cris à travers la coque; il se couvre de duvet; il voit. La pesanteur de sa tête, qui oscille, porte sans cesse son bec contre la paroi intérieure de sa prison; la voilà brisée; il en sort, il marche, il vole, il s'irrite, il fuit, il approche, il se plaint, il souffre, il aime, il désire, il jouit; il a toutes vos affections; toutes vos actions, il les fait. Préten-

drez-vous, avec Descartes, que c'est une pure machine imitative? Mais les petits enfans se moqueront de vous, et les philosophes vous répliqueront que si c'est là une machine, vous en êtes une autre. Si vous avouez qu'entre l'animal et vous il n'y a de différence que dans l'organisation, vous montrerez du sens et de la raison, vous serez de bonne foi; mais on en conclura contre vous qu'avec une matière inerte, disposée d'une certaine manière, imprégnée d'une autre matière inerte, de la chaleur et du mouvement on obtient de la sensibilité, de la vie, de la mémoire, de la conscience, des passions, de la pensée. Il ne vous reste qu'un de ces deux partis à prendre; c'est d'imaginer dans la masse inerte de l'œuf un élément caché qui en attendait le développement pour manifester sa présence, ou de supposer que cet élément imperceptible s'y est insinué à travers la coque dans un instant déterminé du développement. Mais qu'est-ce que cet élément? Occupait-il de l'espace, ou n'en occupait-il point? Comment est-il venu, ou s'est-il échappé sans se mouvoir? Où était-il? Que faisait-il là ou ailleurs? A-t-il été créé à l'instant du besoin? Existait-il? Attendait-il un domicile? Homogène, il était matériel; hétérogène, on ne conçoit ni son inertie avant le développement, ni son énergie dans l'animal développé. Écoutez-

vous, et vous aurez pitié de vous-même; vous sentirez que, pour ne pas admettre une supposition simple qui explique tout, la sensibilité, propriété générale de la matière, ou produit de l'organisation, vous renoncez au sens commun, et vous précipitez dans un abîme de mystères, de contradictions et d'absurdités.

D'ALEMBERT.

Une supposition ! Cela vous plaît à dire. Mais si c'était une qualité essentiellement incompatible avec la matière ?

DIDEROT.

Et d'où savez-vous que la sensibilité est essentiellement incompatible avec la matière, vous qui ne connaissez l'essence de quoi que ce soit, ni de la matière, ni de la sensibilité ? Entendez-vous mieux la nature du mouvement, son existence dans un corps, et sa communication d'un corps à un autre ?

D'ALEMBERT.

Sans concevoir la nature de la sensibilité, ni celle de la matière, je vois que la sensibilité est une qualité simple, une, indivisible et incompatible avec un sujet ou suppôt divisible.

DIDEROT.

Galimatias métaphysico-théologique. Quoi ? est-ce que vous ne voyez pas que toutes les qualités, toutes les formes sensibles dont la matière

est revêtue, sont essentiellement indivisibles? Il n'y a ni plus ni moins d'impénétrabilité. Il y a la moitié d'un corps rond, mais il n'y a pas la moitié de la rondeur; il y a plus ou moins de mouvement, mais il n'y a ni plus ni moins mouvement; il n'y a ni la moitié, ni le tiers, ni le quart d'une tête, d'une oreille, d'un doigt, pas plus que la moitié, le tiers, le quart d'une pensée. Si dans l'univers il n'y a pas une molécule qui ressemble à une autre, dans une molécule pas un point qui ressemble à un autre point, convenez que l'atôme même est doué d'une qualité, d'une forme indivisible; convenez que la division est incompatible avec les essences des formes, puisqu'elle les détruit. Soyez physicien, et convenez de la production d'un effet lorsque vous le voyez produit, quoique vous ne puissiez expliquer la liaison de la cause à l'effet. Soyez logicien, et ne substituez pas à une cause qui est et qui explique tout, une autre cause qui ne se conçoit pas, dont la liaison avec l'effet se conçoit encore moins, qui engendre une multitude infinie de difficultés, et qui n'en résout aucune.

D'ALEMBERT.

Mais si je me départs de cette cause?

DIDEROT.

Il n'y a plus qu'une substance dans l'univers, dans l'homme, dans l'animal. La serinette est de

bois, l'homme est de chair. Le serin est de chair, le musicien est d'une chair diversement organisée; mais l'un et l'autre ont une même origine, une même formation, les mêmes fonctions et la même fin.

D'ALEMBERT.

Et comment s'établit la convention des sons entre vos deux clavecins?

DIDEROT.

Un animal étant un instrument sensible parfaitement semblable à un autre, doué de la même conformation, monté des mêmes cordes, pincé de la même manière par la joie, par la douleur, par la faim, par la soif, par la colique, par l'admiration, par l'effroi, il est impossible qu'au pôle et sous la ligne il rende des sons différens. Aussi trouvez-vous les interjections à peu près les mêmes dans toutes les langues mortes et vivantes. Il faut tirer du besoin et de la proximité l'origine des sons conventionnels. L'instrument sensible ou l'animal a éprouvé qu'en rendant tel son il s'ensuivait tel effet hors de lui, que d'autres instrumens sensibles pareils à lui ou d'autres animaux semblables s'approchaient, s'éloignaient, demandaient, offraient, blessaient, caressaient, et ces effets se sont liés dans sa mémoire et dans celle des autres à la formation de ces sons; et remarquez qu'il n'y a dans le commerce des hommes que des bruits

et des actions. Et pour donner à mon système toute sa force, remarquez encore qu'il est sujet à la même difficulté insurmontable que Berkley a proposé contre l'existence des corps. Il y a un moment de délire où le clavecin sensible a pensé qu'il était le seul clavecin qu'il y eût au monde, et que toute l'harmonie de l'univers se passait en lui.

D'ALEMBERT.

Il y a bien des choses à dire là-dessus.

DIDEROT.

Cela est vrai.

D'ALEMBERT.

Par exemple, on ne conçoit pas trop, d'après votre système, comment nous formons des syllogismes, ni comment nous tirons des conséquences.

DIDEROT.

C'est que nous n'en tirons point; elles sont toutes tirées par la nature. Nous ne faisons qu'énoncer des phénomènes conjoints, dont la liaison est ou nécessaire ou contingente, phénomènes qui nous sont connus par l'expérience: nécessaires en mathématiques, en physique et autres sciences rigoureuses; contingens en morale, en politique et autres sciences conjecturales.

D'ALEMBERT.

Est-ce que la liaison des phénomènes est

moins nécessaire dans un cas que dans un autre?

DIDEROT.

Non; mais la cause subit trop de vicissitudes particulières qui nous échappent, pour que nous puissions compter infailliblement sur l'effet qui s'ensuivra. La certitude que nous avons qu'un homme violent s'irritera d'une injure, n'est pas la même que celle qu'un corps qui en frappe un plus petit le mettra en mouvement.

D'ALEMBERT.

Et l'analogie?

DIDEROT.

L'analogie, dans les cas les plus composés, n'est qu'une règle de trois qui s'exécute dans l'instrument sensible. Si tel phénomène connu en nature est suivi de tel autre phénomène connu en nature, quel sera le quatrième phénomène conséquent à un troisième, ou donné par la nature, ou imaginé à l'imitation de la nature? Si la lance d'un guerrier ordinaire a dix pieds de long, quelle sera la lance d'Ajax? Si je puis lancer une pierre de quatre livres, Diomède doit remuer un quartier de rocher. Les enjambées des dieux et les bonds de leurs chevaux seront dans le rapport imaginé des dieux à l'homme. C'est une quatrième corde harmonique et proportionnelle à trois autres dont l'animal attend la résonnance qui se fait toujours en lui-même, mais qui ne se

fait pas toujours en nature. Peu importe au poète, il n'en est pas moins vrai. C'est autre chose pour le philosophe; il faut qu'il interroge ensuite la nature qui, lui donnant souvent un phénomène tout-à-fait différent de celui qu'il avait présumé, alors il s'aperçoit que l'analogie l'a séduit.

D'ALEMBERT.

Adieu, mon ami, bon soir et bonne nuit.

DIDEROT.

Vous plaisantez; mais vous rêverez sur votre oreiller à cet entretien, et s'il n'y prend pas de la consistance, tant pis pour vous, car vous serez forcé d'embrasser des hypothèses bien autrement ridicules.

D'ALEMBERT.

Vous vous trompez: sceptique je me serai couché, sceptique je me lèverai.

DIDEROT.

Sceptique! Est-ce qu'on est sceptique?

D'ALEMBERT.

En voici bien d'un autre! N'allez-vous pas me soutenir que je ne suis pas sceptique? Et qui le sait mieux que moi?

DIDEROT.

Attendez un moment.

D'ALEMBERT.

Dépêchez-vous, car je suis pressé de dormir.

DIDEROT.

Je serai court. Croyez-vous qu'il y ait une seule question discutée sur laquelle un homme reste avec une égale et rigoureuse mesure de raison pour et contre ?

D'ALEMBERT.

Non, ce serait l'âne de Buridan.

DIDEROT.

En ce cas, il n'y a donc point de sceptique, puisqu'à l'exception des questions de mathématiques, qui ne comportent pas la moindre incertitude, il y a du pour et du contre dans toutes les autres. La balance n'est donc jamais égale, et il est impossible qu'elle ne penche pas du côté où nous croyons le plus de vraisemblance.

D'ALEMBERT.

Mais je vois le matin la vraisemblance à ma droite, et l'après-midi elle est à ma gauche.

DIDEROT.

C'est-à-dire que vous êtes dogmatique pour, le matin, et dogmatique contre, l'après-midi.

D'ALEMBERT.

Et le soir, quand je me rappelle cette circonstance si rapide de mes jugemens, je ne crois rien, ni du matin, ni de l'après-midi.

DIDEROT.

C'est-à-dire que vous ne vous rappelez plus la prépondérance des deux opinions entre lesquelles

vous avez oscillé; que cette prépondérance vous paraît trop légère pour asseoir un sentiment fixe, et que vous prenez le parti de ne plus vous occuper de sujets aussi problématiques, d'en abandonner la discussion aux autres, et de n'en pas disputer davantage.

D'ALEMBERT.

Cela se peut.

DIDEROT.

Mais si quelqu'un vous tirait à l'écart, et vous questionnant d'amitié, vous demandait en conscience des deux partis, quel est celui où vous trouverez le moins de difficultés, de bonne foi, seriez-vous embarrassé de répondre, et réaliseriez-vous l'âne de Buridan?

D'ALEMBERT.

Je crois que non.

DIDEROT.

Tenez, mon ami, si vous y pensez bien, vous trouverez qu'en tout notre véritable sentiment n'est pas celui dans lequel nous n'avons jamais vacillé, mais celui auquel nous sommes le plus habituellement revenus.

D'ALEMBERT.

Je crois que vous avez raison.

DIDEROT.

Et moi aussi. Bon soir, mon ami, et *memento quia pulvis es, et in pulverem reverteris.*

D'ALEMBERT.

Cela est triste.

DIDEROT.

Et nécessaire. Accordez à l'homme, je ne dis pas l'immortalité, mais seulement le double de sa durée, et vous verrez ce qui en arrivera.

D'ALEMBERT.

Et que voulez-vous qu'il en arrive? Mais qu'est-ce que cela me fait? Qu'il en arrive ce qui pourra. Je veux dormir, bonsoir.

RÊVE DE D'ALEMBERT.

INTERLOCUTEURS.

D'ALEMBERT, MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE,
LE MÉDECIN BORDEU.

BORDEU.

Eh bien! qu'est-ce qu'il y a de nouveau? Est-ce qu'il est malade?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Je le crains; il a eu la nuit la plus agitée.

BORDEU.

Est-il éveillé?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Pas encore.

BORDEU.

(Après s'être approché du lit de D'Alembert et lui avoir tâté le pouls et la peau.)

Ce ne sera rien.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Vous croyez?

BORDEU.

J'en réponds. Le pouls est bon... un peu faible... la peau moite... la respiration facile.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

N'y a-t-il rien à lui faire?

BORDEU.

Rien.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Tant mieux, car il déteste les remèdes.

BORDEU.

Et moi aussi. Qu'a-t-il mangé à souper?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Il n'a rien voulu prendre. Je ne sais où il avait passé la soirée, mais il est revenu soucieux.

BORDEU.

C'est un petit mouvement fébrile qui n'aura point de suite.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

En rentrant, il a pris sa robe de chambre, son bonnet de nuit, et s'est jeté dans son fauteuil, où il s'est assoupi.

BORDEU.

Le sommeil est bon partout; mais il eût été mieux dans son lit.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Il s'est fâché contre Antoine, qui le lui disait; il a fallu le tirailler une demi-heure pour le faire coucher.

BORDEU.

C'est ce qui m'arrive tous les jours, quoique je me porte bien.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Quand il a été couché, au lieu de reposer comme à son ordinaire, car il dort comme un enfant, il s'est mis à se tourner, à se retourner, à tirer ses bras, à écarter ses couvertures, et à parler haut.

BORDEU.

Et qu'est-ce qu'il disait? de la géométrie?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Non; cela avait tout l'air du délire. C'était, en commençant, un galimatias de cordes vibrantes et de fibres sensibles. Cela m'a paru si fou que, résolue de ne le pas quitter de la nuit et ne sachant que faire, j'ai approché une petite table du pied de son lit, et je me suis mise à écrire tout ce que j'ai pu attraper de sa rêvasserie.

BORDEU.

Bon tour de tête qui est bien de vous. Et peut-on voir cela?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Sans difficulté; mais je veux mourir, si vous y comprenez quelque chose.

BORDEU.

Peut-être.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Docteur, êtes-vous prêt?

BORDEU.

Oui.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Écoutez. « Un point vivant... Non, je me trompe. Rien d'abord, puis un point vivant... A ce point vivant il s'en applique un autre, encore un autre; et par ces applications successives il résulte un être un, car je suis bien un, je n'en saurais douter... (En disant cela, il se tâtait partout.) Mais comment cette unité s'est-elle faite ?... (Eh ! mon ami, lui ai-je dit, qu'est-ce que cela vous fait? dormez... Il s'est tu. Après un moment de silence, il a repris comme s'il s'adressait à quelqu'un.) Tenez, philosophe, je vois bien un agrégat, un tissu de petits êtres sensibles, mais un animal !... un tout ! un système un, lui, ayant la conscience de son unité ! Je ne le vois pas, non, je ne le vois pas... » Docteur, y entendez-vous quelque chose?

BORDEU.

A merveille.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Vous êtes bien heureux.... « Ma difficulté vient peut-être d'une fausse idée. »

BORDEU.

Est-ce vous qui parlez ?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Non, c'est le rêveur.

Je continue.... Il a ajouté, en s'apostrophant lui-même : « Mon ami D'Alembert, prenez-y garde, vous ne supposez que de la contiguité où il y a

continuité.... Oui, il est assez malin pour me dire cela.... Et la formation de cette continuité? Elle ne l'embarrassera guère.... Comme une goutte de mercure se fond dans une autre goutte de mercure, une molécule sensible et vivante se fond dans une molécule sensible et vivante.... D'abord il y avait deux gouttes, après le contact il n'y en a plus qu'une.... Avant l'assimilation il y avait deux molécules, après l'assimilation il n'y en a plus qu'une... La sensibilité devient commune à la masse commune.... En effet, pourquoi non?.... Je distinguerai par la pensée sur la longueur de la fibre animale tant de parties qu'il me plaira, mais la fibre sera continue, une... oui, une... Le contact de deux molécules homogènes, parfaitement homogènes, forme la continuité,... et c'est le cas de l'union, de la cohésion, de la combinaison, de l'identité la plus complète qu'on puisse imaginer.... Oui, philosophe, si ces molécules sont élémentaires et simples; mais si ce sont des agrégats, si ce sont des composés?... La combinaison ne s'en fera pas moins, et en conséquence l'identité, la continuité... Et puis l'action et la réaction habituelles.... Il est certain que le contact de deux molécules vivantes est tout autre chose que la contiguité de deux masses inertes.... Passons, passons; on pourrait peut-être vous chicaner; mais je ne m'en soucie pas; je n'épilogue jamais...

Cependant reprenons. Un fil d'or très-pur, je m'en souviens, c'est une comparaison qu'il m'a faite; un réseau homogène, entre les molécules duquel d'autres s'interposent et forment peut-être un autre réseau homogène, un tissu de matière sensible, un contact qui assimile, de la sensibilité active ici, inerte là, qui se communique comme le mouvement, sans compter, comme il l'a très-bien dit, qu'il doit y avoir de la différence entre le contact de deux molécules sensibles et le contact de deux molécules qui ne le seraient pas; et cette différence, quelle peut-elle être?... une action, une réaction habituelles.... et cette action et réaction avec un caractère particulier.... Tout concourt donc à produire une sorte d'unité qui n'existe que dans l'animal.... Ma foi, si ce n'est pas de la vérité, cela y ressemble fort.... » Vous riez, docteur; est-ce que vous trouvez du sens à cela?

BORDEU.

Beaucoup.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Il n'est donc pas fou?

BORDEU.

Nullement.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Après ce préambule, il s'est mis à crier: « Mademoiselle de l'Espinasse! mademoiselle de l'Espinasse! — Que voulez-vous? — Avez-vous vu quel-

quefois un essaim d'abeilles s'échapper de leur ruche?.... Le monde, ou la masse générale de la matière, est la ruche.... Les avez-vous vues s'en aller former à l'extrémité de la branche d'un arbre une longue grappe de petits animaux ailés, tous accrochés les uns aux autres par les pattes?... Cette grappe est un être, un individu, un animal quelconque.... Mais ces grappes devraient se ressembler toutes... Oui, s'il n'admettait qu'une seule matière homogène.... Les avez-vous vues? — Oui, je les ai vues. — Vous les avez vues? — Oui, mon ami, je vous dis que oui. — Si l'une de ces abeilles s'avise de pincer d'une façon quelconque l'abeille à laquelle elle s'est accrochée, que croyez-vous qu'il en arrive? Dites donc. — Je n'en sais rien. — Dites toujours.... Vous l'ignorez donc, mais le philosophe ne l'ignore pas, lui. Si vous le voyez jamais, et vous le verrez ou vous ne le verrez pas, car il me l'a promis, il vous dira que celle-ci pincera la suivante; qu'il s'excitera dans toute la grappe autant de sensations qu'il y a de petits animaux; que le tout s'agitera, se remuera, changera de situation et de forme; qu'il s'élèvera du bruit, de petits cris, et que celui qui n'aurait jamais vu une pareille grappe s'arranger, serait tenté de la prendre pour un animal à cinq ou six cents têtes et à mille ou douze cents ailes... » Eh bien, docteur?

BORDEU.

Eh bien, savez-vous que ce rêve est fort beau, et que vous avez bien fait de l'écrire.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Rêvez-vous aussi ?

BORDEU.

Si peu, que je m'engagerais presque à vous dire la suite.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Je vous en défie.

BORDEU.

Vous m'en défiez ?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Oui.

BORDEU.

Et si je rencontre ?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Si vous rencontrez, je vous promets.... je vous promets de vous tenir pour le plus grand fou qu'il y ait au monde.

BORDEU.

Regardez sur votre papier et écoutez-moi : L'homme qui prendrait cette grappe pour un animal se tromperait; mais, mademoiselle, je présume qu'il a continué de vous adresser la parole. Voulez-vous qu'il juge plus sainement ? Voulez-vous transformer la grappe d'abeilles en un seul et unique animal ? amolissez les pattes par les-

quelles elles se tiennent ; de contiguës qu'elles étaient, rendez-les continues. Entre ce nouvel état de la grappe et le précédent, il y a certainement une différence marquée ; et quelle peut être cette différence, sinon qu'à présent c'est un tout, un animal un, et qu'auparavant ce n'était qu'un assemblage d'animaux ?.... Tous nos organes....

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Tous nos organes !

BORDEU.

Pour celui qui a exercé la médecine et fait quelques observations....

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Après !

BORDEU.

Après ? Ne sont que des animaux distincts que la loi de continuité tient dans une sympathie, une unité, une identité générales.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

J'en suis confondue ; c'est cela, et presque mot pour mot. Je puis donc assurer à présent à toute la terre qu'il n'y a aucune différence entre un médecin qui veille et un philosophe qui rêve.

BORDEU.

On s'en doutait. Est-ce là tout ?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Oh que non, vous n'y êtes pas. Après votre radotage ou le sien, il m'a dit : « Mademoiselle ?—

Mon ami.— Approchez-vous.... encore... encore... J'aurais une chose à vous proposer.—Qu'est-ce?— Tenez cette grappe, la voilà, vous la croyez bien là, là; faisons une expérience.—Quelle?—Prenez vos ciseaux; coupent-ils bien? — A ravir. — Approchez doucement, tout doucement, et séparez-moi ces abeilles, mais prenez garde de les diviser par la moitié du corps, coupez juste à l'endroit où elles se sont assimilées par les pattes. Ne craignez rien, vous les blesserez un peu, mais vous ne les tuerez pas... Fort bien, vous êtes adroite comme une fée.... Voyez-vous comme elles s'envolent chacune de son côté? Elles s'envolent une à une, deux à deux, trois à trois. Combien il y en a! Si vous m'avez bien compris: vous m'avez bien compris?.... Fort bien..... Supposez maintenant.... supposez.... » Ma foi, docteur, j'entendais si peu ce que j'écrivais; il parlait si bas, cet endroit de mon papier est si barbouillé que je ne le saurais lire.

BORDEU.

J'y suppléerai, si vous voulez.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Si vous pouvez.

BORDEU.

Rien de plus facile. Supposez ces abeilles si petites, si petites que leur organisation échappât toujours au tranchant grossier de votre ciseau;

vous pousserez la division si loin qu'il vous plaira sans en faire mourir aucune, et ce tout, formé d'abeilles imperceptibles, sera un véritable polype que vous ne détruirez qu'en l'écrasant. La différence de la grappe d'abeilles continues, et de la grappe d'abeilles contiguës, est précisément celle des animaux ordinaires, tels que nous, les poissons, et des vers, des serpens et des animaux polypeux; encore toute cette théorie souffre-t-elle quelques modifications.... (Ici mademoiselle de L'Espinasse se lève brusquement et va tirer le cordon de la sonnette). Doucement, doucement, mademoiselle, vous l'éveillerez, et il a besoin de repos.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Je n'y pensais pas, tant j'en suis étourdie. (Au domestique qui entre.) Qui de vous a été chez le docteur?

LE DOMESTIQUE.

C'est moi, mademoiselle.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Y a-t-il long-temps?

LE DOMESTIQUE.

Il n'y a pas une heure que j'en suis revenu.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

N'y avez-vous rien porté?

LE DOMESTIQUE.

Rien.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Point de papier ?

LE DOMESTIQUE.

Aucun.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Voilà qui est bien, allez... Je n'en reviens pas. Tenez, docteur, j'ai soupçonné quelqu'un d'eux de vous avoir communiqué mon griffonnage.

BORDEU.

Je vous assure qu'il n'en est rien.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

A présent que je connais votre talent, vous me serez d'un grand secours dans la société. Sa rêvasserie n'en est pas demeurée là.

BORDEU.

Tant mieux.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Vous n'y voyez donc rien de fâcheux ?

BORDEU.

Pas la moindre chose.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Il a continué.... « Eh bien, philosophe, vous concevez donc des polypes de toute espèce, même des polypes humains ?.... Mais la nature ne nous en offre point. »

BORDEU.

Il n'avait pas connaissance de ces deux filles

qui se tenaient par la tête, les épaules, le dos, les fesses et les cuisses, qui ont vécu ainsi accolées jusqu'à l'âge de vingt-deux ans, et qui sont mortes à quelques minutes l'une de l'autre. Ensuite il a dit ?....

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Des folies qui ne s'entendent qu'aux Petites-Maisons. Il a dit : « Cela est passé ou cela viendra. Et puis qui sait l'état des choses dans les autres planètes ? »

BORDEU.

Peut-être ne faut-il pas aller si loin.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

« Dans Jupiter ou dans Saturne, des polypes humains ! Les mâles se résolvant en mâles, les femelles en femelles, cela est plaisant.... (Là, il s'est mis à faire des éclats de rire à m'effrayer.) L'homme se résolvant en une infinité d'hommes atomiques, qu'on renferme entre des feuilles de papier, comme des œufs d'insectes qui filent leurs coques, qui restent un certain temps en chrysalides, qui percent leurs coques et qui s'échappent en papillons, une société d'hommes formée, une province entière peuplée des débris d'un seul, cela est tout-à-fait agréable à imaginer.... (Et puis les éclats de rire ont repris.) Si l'homme se résout quelque part en une infinité d'hommes animalcules, on y doit avoir moins de répugnance à

mourir ; on y répare si facilement la perte d'un homme, qu'elle y doit causer peu de regrets. »

BORDEU.

Cette extravagante supposition est presque l'histoire réelle de toutes les espèces d'animaux subsistans et à venir. Si l'homme ne se résout pas en une infinité d'hommes, il se résout, du moins, en une infinité d'animalcules dont il est impossible de prévoir les métamorphoses et l'organisation future et dernière. Qui sait si ce n'est pas la pépinière d'une seconde génération d'êtres séparée de celle-ci par un intervalle incompréhensible de siècles et de développemens successifs ?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Que marmottez-vous là tout bas, docteur ?

BORDEU.

Rien, rien, je rêvais de mon côté. Mademoiselle, continuez de lire.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

« Tout bien considéré, pourtant, j'aime mieux notre façon de repeupler, a-t-il ajouté.... Philosophe, vous qui savez ce qui se passe là ou ailleurs, dites-moi, la dissolution de différentes parties n'y donnent-elles pas des hommes de différens caractères ? La cervelle, le cœur, la poitrine, les pieds, les mains, les testicules.... Oh ! comme cela simplifie la morale !.... Un homme né, une femme provenue.... (Docteur, vous me per-

mettrez de passer ceci).... Une chambre chaude, tapissée de petits cornets, et sur chacun de ces cornets une étiquette : guerriers, magistrats, philosophes, poètes, cornet de courtisan, cornet de catins, cornet de rois. »

BORDEU.

Cela est bien gai et bien fou. Voilà ce qui s'appelle rêver, et une vision qui me ramène à quelques phénomènes assez singuliers.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Ensuite il s'est mis à marmotter je ne sais quoi de graines, de lambeaux de chair mis en macération dans de l'eau, de différentes races d'animaux successifs qu'il voyait naître et passer. Il avait imité avec sa main droite le tube d'un microscope, et avec sa gauche, je crois, l'orifice d'un vase. Il regardait dans le vase par ce tube, et il disait : Voltaire en plaisantera tant qu'il voudra, mais l'Anguillard a raison ; j'en crois mes yeux ; je les vois : combien il y en a ! comme ils vont ! comme ils viennent ! comme ils frétillent !... Le vase où il apercevait tant de générations momentanées, il le comparait à l'univers ; il voyait dans une goutte d'eau l'histoire du monde. Cette idée lui paraissait grande ; il la trouvait tout-à-fait conforme à la bonne philosophie qui étudie les grands corps dans les petits. Il disait : Dans la goutte d'eau de Needham, tout s'exécute et se

passe en un clin-d'œil. Dans le monde, le même phénomène dure un peu davantage; mais qu'est-ce que notre durée en comparaison de l'éternité des temps? moins que la goutte que j'ai prise avec la pointe d'une aiguille, en comparaison de l'espace illimité qui m'environne. Suite indéfinie d'animalcules dans l'atome qui fermente, même suite indéfinie d'animalcules dans l'autre atome qu'on appelle la Terre. Qui sait les races d'animaux qui nous ont précédés? qui sait les races d'animaux qui succéderont aux nôtres? Tout change, tout passe, il n'y a que le tout qui reste. Le monde commence et finit sans cesse; il est à chaque instant à son commencement et à sa fin; il n'en a jamais eu d'autre, et n'en aura jamais d'autre.

Dans cet immense océan de matière, pas une molécule qui ressemble à une molécule, pas une molécule qui ressemble à elle-même un instant: *Rerum novus nascitur ordo*, voilà son inscription éternelle...» Puis il ajoutait en soupirant: « O vanité de nos pensées! ô pauvreté de la gloire et de nos travaux! ô misère! ô petitesse de nos vues! Il n'y a rien de solide que de boire, manger, vivre, aimer et dormir.... Mademoiselle de l'Espinasse, où êtes-vous?» — Me voilà. — Alors son visage s'est coloré. J'ai voulu lui tâter le pouls, mais je ne sais où il avait caché sa main. Il paraissait éprouver une convulsion. Sa bouche s'était en-

tr'ouverte, son haleine était pressée ; il a poussé un profond soupir, et puis un soupir plus faible et plus profond encore; il a retourné sa tête sur son oreiller et s'est endormi. Je le regardais avec attention, et j'étais toute émue sans savoir pourquoi, le cœur me battait, et ce n'était pas de peur. Au bout de quelques momens, j'ai vu un léger sourire errer sur ses lèvres; il disait tout bas : « Dans une planète où les hommes se multiplieraient à la manière des poissons, où le frai d'un homme pressé sur le frai d'une femme,... J'y aurais moins de regret.... Il ne faut rien perdre de ce qui peut avoir son utilité. Mademoiselle, si cela pouvait se recueillir, être enfermé dans un flacon et envoyé de grand matin à Needham.... » Docteur, et vous n'appelez pas cela de la déraison?

BORDEU.

Auprès de vous, assurément.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Auprès de moi, loin de moi, c'est tout un, et vous ne savez ce que vous dites. J'avais espéré que le reste de la nuit serait tranquille.

BORDEU.

Cela produit ordinairement cet effet.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Point du tout; sur les deux heures du matin, il en est revenu à sa goutte d'eau, qu'il appelait un mi....cro....

BORDEU.

Un microcosme.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

C'est son mot. Il admirait la sagacité des anciens philosophes. Il disait ou faisait dire à son philosophe, je ne sais lequel des deux : « Si lorsque Épicure assurait que la terre contenait les germes de tout, et que l'espèce animale était le produit de la fermentation, il avait proposé de montrer une image en petit de ce qui s'était fait en grand à l'origine des temps, que lui aurait-on répondu ?.... Et vous l'avez sous vos yeux cette image, et elle ne vous apprend rien.... Qui sait si la fermentation et ses produits sont épuisés ? Qui sait à quel instant de la succession de ces générations animales nous en sommes ? Qui sait si ce bipède déformé, qui n'a que quatre pieds de hauteur, qu'on appelle encore dans le voisinage du pôle un homme, et qui ne tarderait pas à perdre ce nom en se déformant un peu davantage, n'est pas l'image d'une espèce qui passe ? Qui sait s'il n'en est pas ainsi de toutes les espèces d'animaux ? Qui sait si tout ne tend pas à se réduire à un grand sédiment inerte et immobile ? Qui sait quelle sera la durée de cette inertie ? Qui sait quelle race nouvelle peut résulter de rechef d'un amas aussi grand de points sensibles et vivans ? Pourquoi pas un seul animal ? Qu'était l'éléphant dans son

origine? Peut-être l'animal énorme tel qu'il nous paraît, peut-être un atome, car tous les deux sont également possibles; ils ne supposent que le mouvement et les propriétés diverses de la matière.... L'éléphant, cette masse énorme, organisée, le produit subit de la fermentation! Pourquoi non? Le rapport de ce grand quadrupède à sa matrice première est moindre que celui du vermisseau à la molécule de farine qui l'a produit; mais le vermisseau n'est qu'un vermisseau..... C'est-à-dire que la petitesse qui vous dérobe son organisation lui ôte son merveilleux.... Le prodige, c'est la vie, c'est la sensibilité; et ce prodige n'en est plus un.... Lorsque j'ai vu la matière inerte passer à l'état sensible, rien ne doit plus m'étonner.... Quelle comparaison d'un petit nombre d'élémens mis en fermentation dans le creux de ma main, et de ce réservoir immense d'élémens divers épars dans les entrailles de la terre, à sa surface, au sein des mers, dans le vague des airs!.... Cependant, puisque les mêmes causes subsistent, pourquoi les effets ont-ils cessé? Pourquoi ne voyons-nous plus le taureau percer la terre de sa corne, appuyer ses pieds contre le sol, et faire effort pour en dégager son corps pesant?.... Laissez passer la race présente des animaux subsistans: laissez agir le grand sédiment inerte quelques millions de siècles. Peut-

être faut-il, pour renouveler les espèces, dix fois plus de temps qu'il n'en est accordé à leur durée. Attendez, et ne vous hâtez pas de prononcer sur le grand travail de nature. Vous avez deux grands phénomènes, le passage de l'état d'inertie à l'état de sensibilité, et les générations spontanées; qu'ils vous suffisent: tirez-en de justes conséquences, et dans un ordre de choses où il n'y a ni grand ni petit, ni durable, ni passager absolus, garantissez-vous du sophisme de l'éphémère... » Docteur, qu'est-ce que c'est que le sophisme de l'éphémère?

BORDEU.

C'est celui d'un être passager qui croit à l'immortalité des choses.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

La rose de Fontenelle qui disait que de mémoire de rose on n'avait vu mourir un jardinier.

BORDEU.

Précisément; cela est léger et profond.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Pourquoi vos philosophes ne s'expriment-ils pas avec la grace de celui-ci? nous les entendrions.

BORDEU.

Franchement, je ne sais si ce ton frivole convient aux sujets graves.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Qu'appelez-vous un sujet grave?

BORDEU.

Mais la sensibilité générale, la formation de l'être sentant, son unité, l'origine des animaux, leur durée, et toutes les questions auxquelles cela tient.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Moi, j'appelle cela des folies auxquelles je permets de rêver quand on dort, mais dont un homme de bon sens qui veille ne s'occupera jamais.

BORDEU.

Et pourquoi cela, s'il vous plaît?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

C'est que les unes sont si claires qu'il est inutile d'en chercher la raison, d'autres si obscures qu'on n'y voit goutte, et toutes de la plus parfaite inutilité.

BORDEU.

Croyez-vous, mademoiselle, qu'il soit indifférent de nier ou d'admettre une intelligence suprême?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Non.

BORDEU.

Croyez-vous qu'on puisse prendre parti sur l'intelligence suprême, sans savoir à quoi s'en tenir sur l'éternité de la matière et ses propriétés, la distinction des deux substances, la nature de l'homme et la production des animaux?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Non.

BORDEU.

Ces questions ne sont donc pas aussi oiseuses que vous les disiez.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Mais que me fait à moi leur importance, si je ne saurais les éclaircir?

BORDEU.

Et comment le saurez-vous, si vous ne les examinez point? Mais pourrais-je vous demander celles que vous trouvez si claires que l'examen vous en paraît superflu?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Celles de mon unité, de mon moi, par exemple. Pardi, il me semble qu'il ne faut pas tant verbiager pour savoir que je suis moi, que j'ai toujours été moi, et que je ne serai jamais une autre.

BORDEU.

Sans doute le fait est clair, mais la raison du fait ne l'est aucunement, surtout dans l'hypothèse de ceux qui n'admettent qu'une substance et qui expliquent la formation de l'homme ou de l'animal en général par l'opposition successive de plusieurs molécules sensibles. Chaque molécule sensible avait son moi avant l'application; mais comment l'a-t-elle perdu, et comment de toutes

ces pertes en est-il résulté la conscience d'un tout?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Il me semble que le contact seul suffit. Voici une expérience que j'ai faite cent fois... mais attendez... Il faut que j'aille voir ce qui se passe entre ces rideaux... il dort... Lorsque je pose ma main sur ma cuisse, je sens bien d'abord que ma main n'est pas ma cuisse, mais quelque temps après, lorsque la chaleur est égale dans l'une et l'autre, je ne les distingue plus; les limites des deux parties se confondent et n'en font plus qu'une.

BORDEU.

Oui, jusqu'à ce qu'on vous pique l'une ou l'autre; alors la distinction renaît. Il y a donc en vous quelque chose qui n'ignore pas si c'est votre main ou votre cuisse qu'on a piquée, et ce quelque chose-là, ce n'est pas votre pied, ce n'est pas même votre main piquée, c'est elle qui souffre, mais c'est autre chose qui le sait et qui ne souffre pas.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Mais je crois que c'est ma tête.

BORDEU.

Toute votre tête?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Non, tenez, docteur, je vais m'expliquer par

une comparaison, les comparaisons sont presque toute la raison des femmes et des poètes. Imaginez une araignée...

D'ALEMBERT.

Qui est-ce qui est là?... Est-ce vous, mademoiselle de l'Espinasse?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Paix, paix... (Mademoiselle de l'Espinasse et le docteur gardent le silence pendant quelque temps, ensuite mademoiselle de l'Espinasse dit à voix basse:) Je le crois rendormi.

BORDEU.

Non, il me semble que j'entends quelque chose.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Vous avez raison; est-ce qu'il reprendrait son rêve?

BORDEU.

Écoutons.

D'ALEMBERT.

Pourquoi suis-je tel? c'est qu'il a fallu que je fusse tel... Ici, oui, mais ailleurs? au pôle? mais sous la ligne? mais dans Saturne?... Si une distance de quelques mille lieues change mon espèce, que ne fera point l'intervalle de quelques milliers de diamètres terrestres?... Et si tout est un flux général, comme le spectacle de l'univers me le montre partout, que ne produiront point ici et ailleurs la durée et les vicissitudes de quelques

millions de siècles ? Qui sait ce qu'est l'être pensant et sentant en Saturne?... Mais y a t-il en Saturne du sentiment et de la pensée?... pourquoi non ?... L'être sentant et pensant en Saturne aurait-il plus de sens que je n'en ai?... Si cela est, ah! qu'il est malheureux le Saturnien!... Plus de sens, plus de besoins.

BORDEU.

Il a raison; les organes produisent les besoins, et réciproquement les besoins produisent les organes.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Docteur, délirez-vous aussi?

BORDEU.

Pourquoi non? J'ai vu deux moignons devenir à la longue deux bras.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Vous mentez.

BORDEU.

Il est vrai; mais au défaut de deux bras qui manquaient, j'ai vu deux omoplates s'allonger, se mouvoir en pince, et devenir deux moignons.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Quelle folie!

BORDEU.

C'est un fait. Supposez une longue suite de générations manchotes, supposez des efforts continus, et vous verrez les deux côtés de cette pin-

cette s'étendre, s'étendre de plus en plus, se croiser sur le dos, revenir par devant, peut-être se digiter à leurs extrémités, et refaire des bras et des mains. La conformation originelle s'altère ou se perfectionne par la nécessité et les fonctions habituelles. Nous marchons si peu, nous travaillons si peu et nous pensons tant, que je ne désespère pas que l'homme ne finisse par n'être qu'une tête.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Une tête! une tête! c'est bien peu de chose; j'espère que la galanterie effrénée... Vous me faites venir des idées bien ridicules.

BORDEU.

Paix.

D'ALEMBERT.

Je suis donc tel, parce qu'il a fallu que je fusse tel. Changez le tout, vous me changez nécessairement; mais le tout change sans cesse... L'homme n'est qu'un effet commun; le monstre qu'un effet rare; tous les deux également naturels, également nécessaires, également dans l'ordre universel et général... Et qu'est-ce qu'il y a d'étonnant à cela?... Tous les êtres circulent les uns dans les autres, par conséquent toutes les espèces... tout est en un flux perpétuel... Tout animal est plus ou moins homme; tout minéral est plus ou moins plante; toute plante est plus ou moins animal. Il n'y a rien de précis en nature... Le ruban du père Cas-

tel... Oui, père Castel, c'est votre ruban et ce n'est que cela. Toute chose est plus ou moins une chose quelconque, plus ou moins terre, plus ou moins eau, plus ou moins air, plus ou moins feu; plus ou moins d'un règne ou d'un autre... donc rien n'est de l'essence d'un être particulier... Non, sans doute, puisqu'il n'y a aucune qualité dont aucun être ne soit participant... et que c'est le rapport plus ou moins grand de cette qualité qui nous la fait attribuer à un être exclusivement à un autre... Et vous parlez d'individus, pauvres philosophes! laissez là vos individus; répondez-moi. Y a-t-il un atome en nature rigoureusement semblable à un autre atome?... Non... Ne convenez-vous pas que tout tient en nature et qu'il est impossible qu'il y ait un vide dans la chaîne? Que voulez-vous donc dire avec vos individus? Il n'y en a point, non, il n'y en a point... Il n'y a qu'un seul grand individu, c'est le tout. Dans ce tout, comme dans une machine, dans un animal quelconque, il y a une partie que vous appellerez telle ou telle; mais quand vous donnerez le nom d'individu à cette partie du tout, c'est par un concept aussi faux que si, dans un oiseau, vous donniez le nom d'individu à l'aile, à une plume de l'aile... Et vous parlez d'essences, pauvres philosophes! laissez là vos essences. Voyez la masse générale, ou si, pour l'embrasser, vous avez l'ima-

gination trop étroite, voyez votre première origine et votre fin dernière... O Architas! vous qui avez mesuré le globe, qu'êtes-vous? un peu de cendre... Qu'est-ce qu'un être?... La somme d'un certain nombre de tendances... Est-ce que je puis être autre chose qu'une tendance?... non, je vais à un terme... Et les espèces?... Les espèces ne sont que des tendances à un terme commun qui leur est propre... Et la vie?... La vie, une suite d'actions et de réactions... Vivant, j'agis et je réagis en masse... mort, j'agis et je réagis en molécules... Je ne meurs donc point?... Non, sans doute, je ne meurs point en ce sens, ni moi, ni quoi que ce soit... Naître, vivre et passer, c'est changer de formes... Et qu'importe une forme ou une autre? Chaque forme a le bonheur et le malheur qui lui est propre. Depuis l'éléphant jusqu'au puceron... depuis le puceron jusqu'à la molécule sensible et vivante, l'origine de tout, pas un point dans la nature entière qui ne souffre ou qui ne jouisse.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Il ne dit plus rien.

BORDEU.

Non; il a fait une assez belle excursion. Voilà de la philosophie bien haute; systématique dans ce moment, je crois que plus les connaissances de l'homme feront des progrès, plus elle se vérifiera.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Et nous, où en étions-nous?

BORDEU.

Ma foi, je ne m'en souviens plus; il m'a rappelé tant de phénomènes, tandis que je l'écoutais!

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Attendez, attendez,... j'en étais à mon araignée.

BORDEU.

Oui, oui.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Docteur, approchez-vous. Imaginez une araignée au centre de sa toile. Ébranlez un fil, et vous verrez l'animal alerte accourir. Eh bien! si les fils que l'insecte tire de ses intestins, et y rappelle quand il lui plaît, faisaient partie sensible de lui-même?...

BORDEU.

Je vous entends. Vous imaginez en vous, quelque part, dans un recoin de votre tête, celui, par exemple, qu'on appelle les meninges, un ou plusieurs points où se rapportent toutes les sensations excitées sur la longueur des fils.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

C'est cela.

BORDEU.

Votre idée est on ne saurait plus juste; mais ne

voyez-vous pas que c'est à peu près la même qu'une certaine grappe d'abeilles?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Ah! cela est vrai; j'ai fait de la prose sans m'en douter.

BORDEU.

Et de la très-bonne prose, comme vous allez voir. Celui qui ne connaît l'homme que sous la forme qu'il nous présente en naissant, n'en a pas la moindre idée. Sa tête, ses pieds, ses mains, tous ses membres, tous ses viscères, tous ses organes, son nez, ses yeux, ses oreilles, son cœur, ses poumons, ses intestins, ses muscles, ses os, ses nerfs, ses membranes, ne sont, à proprement parler, que les développemens grossiers d'un réseau qui se forme, s'accroît, s'étend, jette une multitude de fils imperceptibles.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Voilà ma toile; et le point originaire de tous ces fils c'est mon araignée.

BORDEU.

A merveille.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Où sont les fils? où est placée l'araignée?

BORDEU.

Les fils sont partout; il n'y a pas un point à la surface de votre corps auquel ils n'aboutissent; et l'araignée est nichée dans une partie de votre

tête que je vous ai nommée, les meninges, à laquelle on ne saurait presque toucher sans frapper de torpeur toute la machine.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Mais si un atome fait osciller un des fils de la toile de l'araignée, alors elle prend l'alarme, elle s'inquiète, elle fuit ou elle accourt. Au centre elle est instruite de tout ce qui se passe en quelque endroit que ce soit de l'appartement immense qu'elle a tapissé. Pourquoi est-ce que je ne sais pas ce qui se passe dans le mien, ou le monde, puisque je suis un peloton de points sensibles, que tout presse sur moi et que je presse sur tout?

BORDEU.

C'est que les impressions s'affaiblissent en raison de la distance d'où elles partent.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Si l'on frappe du coup le plus léger à l'extrémité d'une longue poutre, j'entends ce coup, si j'ai mon oreille placée à l'autre extrémité. Cette poutre toucherait d'un bout sur la terre et de l'autre bout dans Sirius, que le même effet serait produit. Pourquoi tout étant lié, contigu, c'est-à-dire la poutre existante et réelle, n'entends-je pas ce qui)se passe dans l'espace immense qui m'environne, surtout si j'y prête l'oreille?

BORDEU.

Et qui est-ce qui vous a dit que vous ne l'en-

tendiez pas plus ou moins? Mais il y a si loin, l'impression est si faible, si croisée sur la route; vous êtes entourée et assourdie de bruits si violens et si divers; c'est qu'entre Saturne et vous il n'y a que des corps contigus, au lieu qu'il y faudrait de la continuité.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

C'est bien dommage.

BORDEU.

Il est vrai, car vous seriez Dieu. Par votre identité avec tous les êtres de la nature, vous sauriez tout ce qui se fait; par votre mémoire, vous sauriez tout ce qui s'y est fait.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Et ce qui s'y fera.

BORDEU.

Vous formeriez sur l'avenir des conjectures vraisemblables, mais sujettes à erreur. C'est précisément comme si vous cherchiez à deviner ce qui va se passer au-dedans de vous, à l'extrémité de votre pied ou de votre main.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Et qui est-ce qui vous a dit que ce monde n'avait pas aussi ses meninges, ou qu'il ne réside pas dans quelque recoin de l'espace une grosse ou petite araignée dont les fils s'étendent à tout?

BORDEU.

Personne, moins encore si elle n'a pas été ou si elle ne sera pas.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Comment cette espèce de Dieu-là....

BORDEU.

La seule qui se conçoive....

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Pourrait avoir été, ou venir et passer?

BORDEU.

Sans doute; mais puisqu'il serait matière dans l'univers, portion de l'univers, sujet à vicissitudes, il vieillirait, il mourrait.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Mais voici bien une autre extravagance qui me vient.

BORDEU.

Je vous dispense de la dire, je la sais.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Voyons, quelle est-elle?

BORDEU.

Vous voyez l'intelligence unie à des portions de matière très-énergiques, et la possibilité de toutes sortes de prodiges imaginables. D'autres l'ont pensé comme vous.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Vous m'avez devinée, et je ne vous en estime

pas davantage. Il faut que vous ayez un merveilleux penchant à la folie.

BORDEU.

D'accord. Mais que cette idée a-t-elle d'effrayant ? Ce serait une épidémie de bons et de mauvais génies ; les lois les plus constantes de la nature seraient interrompues par des agens naturels ; notre physique générale en deviendrait plus difficile, mais il n'y aurait point de miracles.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

En vérité, il faut être bien circonspect sur ce qu'on assure et sur ce qu'on nie.

BORDEU.

Allez, celui qui vous raconterait un phénomène de ce genre aurait l'air d'un grand menteur. Mais laissons là tous ces êtres imaginaires, sans en excepter votre araignée à réseaux infinis : revenons au vôtre et à sa formation.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

J'y consens.

D'ALEMBERT.

Mademoiselle, vous êtes avec quelqu'un : qui est-ce qui cause là avec vous ?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

C'est le docteur.

D'ALEMBERT.

Bonjour, docteur : que faites-vous ici si matin ?

BORDEU.

Vous le saurez : dormez.

D'ALEMBERT.

Ma foi, j'en ai besoin. Je ne crois pas avoir passé une autre nuit aussi agitée que celle-ci. Vous ne vous en irez pas que je ne sois levé.

BORDEU.

Non. Je gage, mademoiselle, que vous avez cru qu'ayant été à l'âge de douze ans une femme la moitié plus petite, à l'âge de quatre ans encore une femme la moitié plus petite, fœtus une petite femme, dans les testicules de votre mère une femme très-petite, vous avez pensé que vous aviez toujours été une femme sous la forme que vous avez, en sorte que les seuls accroissemens successifs que vous avez pris ont fait toute la différence de vous à votre origine, et de vous telle que vous voilà.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

J'en conviens.

BORDEU.

Rien cependant n'est plus faux que cette idée. D'abord vous n'étiez rien. Vous fûtes, en commençant, un point imperceptible, formé de molécules plus petites, éparses dans le sang, la lymphe de votre père ou de votre mère; ce point devint un fil délié, puis un faisceau de fils. Jusque-là, pas le moindre vestige de cette forme agréable

que vous avez : vos yeux, ces beaux yeux, ne ressemblaient non plus à des yeux que l'extrémité d'une griffe d'anémone ne ressemble à une anémone. Chacun des brins du faisceau de fils se transforma, par la seule nutrition et par sa conformation, en un organe particulier : abstraction faite des organes dans lesquels les brins du faisceau se métamorphosent, et auxquels ils donnent naissance. Le faisceau est un système purement sensible; s'il persistait sous cette forme, il serait susceptible de toutes les impressions relatives à la sensibilité pure, comme le froid, le chaud, le doux, le rude. Ces impressions successives, variées entre elles, et variées chacune dans leur intensité, y produiraient peut-être la mémoire, la conscience du soi, une raison très-bornée. Mais cette sensibilité pure et simple, ce toucher, se diversifie par les organes émanés de chacun des brins; un brin formant une oreille, donne naissance à une espèce de toucher que nous appelons bruit ou son; un autre formant le palais, donne naissance à une seconde espèce de toucher que nous appelons saveur; un troisième formant le nez et le tapissant, donne naissance à une troisième espèce de toucher que nous appelons odeur; un quatrième formant un œil, donne naissance à une quatrième espèce de toucher que nous appelons couleur.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Mais, si je vous ai bien compris, ceux qui nient la possibilité d'un sixième sens, une véritable hermaphrodite, sont des étourdis. Qui est-ce qui leur a dit que nature ne pourrait former un faisceau avec un brin singulier qui donnerait naissance à un organe qui nous est inconnu ?

BORDEU.

Ou avec les deux brins qui caractérisent les deux sexes ? Vous avez raison ; il y a plaisir à causer avec vous : vous ne saisissez pas seulement ce qu'on vous dit, vous en tirez encore des conséquences d'une justesse qui m'étonne.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Docteur, vous m'encouragez.

BORDEU.

Non, ma foi, je vous dis ce que je pense.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Je vois bien l'emploi de quelques-uns des brins du faisceau ; mais les autres, que deviennent-ils?

BORDEU.

Et vous croyez qu'une autre que vous aurait songé à cette question ?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Certainement.

BORDEU.

Vous n'êtes pas vaine. Le reste des brins va former autant d'autres espèces de toucher, qu'il

y a de diversité entre les organes et les parties du corps.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Et comment les appelle-t-on? Je n'en ai jamais entendu parler.

BORDEU.

Ils n'ont pas de nom.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Et pourquoi?

BORDEU.

C'est qu'il n'y a pas autant de différence entre les sensations excitées par leur moyen qu'il y en a entre les sensations excitées par le moyen des autres organes.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Très-sérieusement vous pensez que le pied, la main, les cuisses, le ventre, l'estomac, la poitrine, le poumon, le cœur ont leurs sensations particulières?

BORDEU.

Je le pense. Si j'osais, je vous demanderais si parmi ces sensations qu'on ne nomme pas...

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Je vous entends. Non. Celle-là est toute seule de son espèce, et c'est dommage. Mais quelle raison avez-vous de cette multiplicité de sensations plus douloureuses qu'agréables dont il vous plaît de nous gratifier?

BORDEU.

La raison? c'est que nous les discernons en grande partie. Si cette infinie diversité de toucher n'existait pas, on saurait qu'on éprouve du plaisir ou de la douleur, mais on ne saurait où les rapporter. Il faudrait le secours de la vue. Ce ne serait plus une affaire de sensation, ce serait une affaire d'expérience et d'observation.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Quand je dirais que j'ai mal au doigt, si l'on me demandait pourquoi j'assure que c'est au doigt que j'ai mal, il faudrait que je répondisse non pas que je le sens, mais que je sens du mal et que je vois que mon doigt est malade.

BORDEU.

C'est cela. Venez que je vous embrasse.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Très-volontiers.

D'ALEMBERT.

Docteur, vous embrassez mademoiselle, c'est fort bien fait à vous.

BORDEU.

J'y ai beaucoup réfléchi, et il m'a semblé que la direction et le lieu de la secousse ne suffiraient pas pour déterminer le jugement si subit de l'origine du faisceau.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Je n'en sais rien.

BORDEU.

Votre doute me plaît. Il est si commun de prendre des qualités naturelles pour des habitudes acquises et presque aussi vieilles que nous.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Et réciproquement.

BORDEU.

Quoi qu'il en soit, vous voyez que dans une question où il s'agit de la formation première de l'animal, c'est s'y prendre trop tard que d'attacher son regard et ses réflexions sur l'animal formé; qu'il faut remonter à ses premiers rudimens, et qu'il est à propos de vous dépouiller de votre organisation actuelle, et de revenir à un instant où vous n'étiez qu'une substance molle, filamenteuse, informe, vermiculaire, plus analogue au bulbe et à la racine d'une plante qu'à un animal.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Si c'était l'usage d'aller toute nue dans les rues, je ne serais ni la première ni la dernière à m'y conformer. Ainsi faites de moi tout ce qu'il vous plaira, pourvu que je m'instruise. Vous m'avez dit que chaque brin du faisceau formait un organe particulier; et quelle preuve que cela est ainsi?

BORDEU.

Faites par la pensée ce que nature fait quel-

quefois; mutilez le faisceau d'un de ses brins; par exemple, du brin qui formera les yeux; que croyez-vous qu'il en arrive?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Que l'animal n'aura point d'yeux peut-être.

BORDEU.

Ou n'en aura qu'un placé au milieu du front.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Ce sera un Cyclope.

BORDEU.

Un Cyclope.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Le Cyclope pourrait donc bien ne pas être un être fabuleux.

BORDEU.

Si peu, que je vous en ferai voir un quand vous voudrez.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Et qui sait la cause de cette diversité?

BORDEU.

Celui qui a disséqué ce monstre et qui ne lui a trouvé qu'un filet optique. Faites par la pensée ce que nature fait quelquefois. Supprimez un autre brin du faisceau, le brin qui doit former le nez, l'animal sera sans nez. Supprimez le brin qui doit former l'oreille, l'animal sera sans oreilles, ou n'en aura qu'une, et l'anatomiste ne trouvera dans la dissection ni les filets olfactifs, ni les filets auditifs,

ou ne trouvera qu'un de ceux-ci. Continuez la suppression des brins, et l'animal sera sans tête, sans pieds, sans mains; sa durée sera courte, mais il aura vécu.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Et il y a des exemples de cela?

BORDEU.

Assurément. Ce n'est pas tout. Doublez quelques-uns des brins du faisceau, et l'animal aura deux têtes, quatre yeux, quatre oreilles, trois testicules, trois pieds, quatre bras, six doigts à chaque main. Dérangez les brins du faisceau, et les organes seront déplacés: la tête occupera le milieu de la poitrine, les poumons seront à gauche, le cœur à droite. Collez ensemble deux brins, et les organes se confondront; les bras s'attacheront au corps; les cuisses, les jambes et les pieds se réuniront, et vous aurez toutes les sortes de monstres imaginables.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Mais il me semble qu'une machine aussi composée qu'un animal, une machine qui naît d'un point, d'un fluide agité, peut-être de deux fluides brouillés au hasard, car on ne sait guère alors ce qu'on fait; une machine qui s'avance à sa perfection par une infinité de développemens successifs; une machine dont la conformation régulière ou irrégulière dépend d'un paquet de fils minces,

déliés et flexibles, d'une espèce d'écheveau où le moindre brin ne peut-être cassé, rompu, déplacé, manquant, sans conséquence fâcheuse pour le tout, devrait se nouer, s'embarrasser encore plus souvent dans le lieu de sa formation que mes soies sur ma tournette.

BORDEU.

Aussi en souffre-t-elle beaucoup plus qu'on ne pense. On ne dissèque pas assez, et les idées sur sa formation sont bien éloignées de la vérité.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

A-t-on des exemples remarquables de ces difformités originelles, autres que les bossus et les boîteux, dont on pourrait attribuer l'état maléficié à quelque vice héréditaire?

BORDEU.

Il y en a sans nombre, et tout nouvellement il vient de mourir à la Charité de Paris, à l'âge de vingt-cinq ans, des suites d'une fluxion de poitrine, un charpentier né à Troyes, appelé Jean-Baptiste Macé, qui avait les viscères intérieurs de la poitrine et de l'abdomen dans une situation renversée, le cœur à droite précisément comme vous l'avez à gauche; le foie à gauche; l'estomac, la rate, le pancréas à l'hypocondre droit; la veine-porte au foie du côté gauche ce qu'elle est au foie du côté droit; même transposition au long canal des intestins; les reins, adossés l'un à l'autre sur les ver-

tèbres des lombes, imitaient la figure d'un fer à cheval. Et qu'on vienne après cela nous parler de causes finales!

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Cela est singulier.

BORDEU.

Si Jean-Baptiste Macé a été marié et qu'il ait eu des enfans...

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Eh bien, docteur, ces enfans...

BORDEU.

Suivront la conformation générale; mais quelqu'un des enfans de leurs enfans, au bout d'une centaine d'années, car ces irrégularités ont des sauts, reviendra à la conformation bizarre de son aïeul.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Et d'où viennent ces sauts?

BORDEU.

Qui le sait? Pour faire un enfant on est deux, comme vous savez. Peut-être qu'un des agens répare le vice de l'autre, et que le réseau défectueux ne renaît que dans le moment où le descendant de la race monstrueuse prédomine et donne la loi à la formation du réseau. Le faisceau de fils constitue la différence originelle et première de toutes les espèces d'animaux. Les variétés du faisceau

d'une espèce font toutes les variétés monstrueuses de cette espèce.

(Après un long silence, mademoiselle de l'Espinasse sortit de sa rêverie et tira le docteur de la sienne par la question suivante :)

Il me vient une idée bien folle.

BORDEU.

Quelle?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

L'homme n'est peut-être que le monstre de la femme, ou la femme le monstre de l'homme.

BORDEU.

Cette idée vous serait venue bien plus vite encore, si vous eussiez su que la femme a toutes les parties de l'homme, et que la seule différence qu'il y ait est celle d'une bourse pendante en dehors, ou d'une bourse retournée en dedans; qu'un fœtus femelle ressemble, à s'y tromper, à un fœtus mâle; que la partie qui occasione l'erreur s'affaisse dans le fœtus femelle à mesure que la bourse intérieure s'étend; qu'elle ne s'oblitère jamais au point de perdre sa première forme; qu'elle garde cette forme en petit; qu'elle est susceptible des mêmes mouvemens, qu'elle est aussi le mobile de la volupté; qu'elle a son gland, son prépuce, et qu'on remarque à son extrémité un point qui paraîtrait avoir été l'orifice d'un canal urinaire qui s'est fermé; qu'il y a dans l'homme, depuis l'anus jusqu'au scrotum, intervalle qu'on appelle le pé-

rinée, et du scrotum jusqu'à l'extrémité de la verge, une couture qui semble être la reprise d'une valve faufilée; que les femmes qui ont le clitoris excessif ont de la barbe; que les eunuques n'en ont point, que leurs cuisses se fortifient, que leurs hanches s'évasent, que leurs genoux s'arrondissent, et qu'en perdant l'organisation caractéristique d'un sexe, ils semblent s'en retourner à la conformation caractéristique de l'autre. Ceux d'entre les Arabes que l'équitation habituelle a châtrés perdent la barbe, prennent une voix grêle, s'habillent en femmes, se rangent parmi elles sur les chariots, s'accroupissent pour pisser, et en affectent les mœurs et les usages... Mais nous voilà bien loin de notre objet. Revenons à notre faisceau de filamens animés et vivans.

D'ALEMBERT.

Je crois que vous dites des ordures à mademoiselle de l'Espinasse.

BORDEU.

Quand on parle science, il faut se servir des mots techniques.

D'ALEMBERT.

Vous avez raison; alors ils perdent le cortége d'idées accessoires qui les rendraient malhonnêtes. Continuez, docteur. Vous disiez donc à mademoiselle que la matrice n'est autre chose qu'un scrotum retourné de dehors en dedans,

mouvement dans lequel les testicules ont été jetés hors de la bourse qui les renfermait, et dispersés de droite et de gauche dans la cavité du corps; que le clitoris est un membre viril en petit; que ce membre viril de femme va toujours en diminuant, à mesure que la matrice ou le scrotum retourné s'étend, et que....

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Oui, oui, taisez-vous, et ne vous mêlez pas de nos affaires.

BORDEU.

Vous voyez, mademoiselle, que dans la question de nos sensations en général, qui ne sont toutes qu'un toucher diversifié, il faut laisser là les formes successives que le réseau prend, et s'en tenir au réseau seul.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Chaque fil du réseau sensible peut être blessé ou chatouillé sur toute sa longueur. Le plaisir ou la douleur est là ou là, dans un endroit ou dans un autre de quelqu'une des longues pattes de mon araignée, car j'en reviens toujours à mon araignée; que c'est l'araignée qui est à l'origine commune de toutes les pattes, et qui rapporte à tel ou tel endroit la douleur ou le plaisir sans l'éprouver.

BORDEU.

Que c'est le rapport constant, invariable de

toutes les impressions à cette origine commune qui constitue l'unité de l'animal.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Que c'est la mémoire de toutes ces impressions successives qui fait pour chaque animal l'histoire de sa vie et de son soi.

BORDEU.

Et que c'est la mémoire et la comparaison qui s'ensuivent nécessairement de toutes ces impressions qui font la pensée et le raisonnement.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Et cette comparaison se fait où ?

BORDEU.

A l'origine du réseau.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Et ce réseau ?

BORDEU.

N'a à son origine aucun sens qui lui soit propre : ne voit point, n'entend point, ne souffre point. Il est produit, nourri ; il émane d'une substance molle, insensible, inerte, qui lui sert d'oreiller, et sur laquelle il siége, écoute, juge et prononce.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Il ne souffre point.

BORDEU.

Non : l'impression la plus légère suspend son audience, et l'animal tombe dans l'état de mort.

Faites cesser l'impression, il revient à ses fonctions, et l'animal renaît.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Et d'où savez-vous cela ? Est-ce qu'on a jamais fait renaître et mourir un homme à discrétion?

BORDEU.

Oui.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Et comment cela ?

BORDEU.

Je vais vous le dire; c'est un fait curieux. La Peyronie, que vous pouvez avoir connu, fut appelé auprès d'un malade qui avait reçu un coup violent à la tête. Ce malade y sentait de la pulsation. Le chirurgien ne doutait pas que l'abcès au cerveau ne fût formé, et qu'il n'y avait pas un moment à perdre. Il rase le malade et le trépane. La pointe de l'instrument tombe précisément au centre de l'abcès. Le pus était fait; il vide le pus; il nettoie l'abcès avec une seringue. Lorsqu'il pousse l'injection dans l'abcès, le malade ferme les yeux; ses membres restent sans action, sans mouvement, sans le moindre signe de vie; lorsqu'il repompe l'injection et qu'il soulage l'origine du faisceau du poids et de la pression du fluide injecté, le malade rouvre les yeux, se meut, parle, sent, renaît et vit.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Cela est singulier; et ce malade guérit-il?

BORDEU.

Il guérit; et, quand il fut guéri, il réfléchit, il pensa, il raisonna, il eut le même esprit, le même bon sens, la même pénétration, avec une bonne portion de moins de sa cervelle.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Ce juge-là est un être bien extraordinaire.

BORDEU.

Il se trompe quelquefois lui-même; il est sujet à des préventions d'habitude: on sent du mal à un membre qu'on n'a plus. On le trompe quand on veut: croisez deux de vos doigts l'un sur l'autre, touchez une petite boule, et il prononcera qu'il y en a deux.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

C'est qu'il est comme tous les juges du monde, et qu'il a besoin d'expérience, sans quoi il prendra la sensation de la glace pour celle du feu.

BORDEU.

Il fait bien autre chose: il donne un volume presque infini à l'individu, ou il se concentre presque dans un point.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Je ne vous entends pas.

BORDEU.

Qu'est-ce qui circonscrit votre étendue réelle, la vraie sphère de votre sensibilité?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Ma vue et mon toucher.

BORDEU.

De jour; mais la nuit, dans les ténèbres, lorsque vous rêvez surtout à quelque chose d'abstrait; le jour, même lorsque votre esprit est occupé?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Rien. J'existe comme en un point; je cesse presque d'être matière, je ne sens que ma pensée; il n'y a plus ni lieu, ni mouvement, ni corps, ni distance, ni espace pour moi : l'univers est anéanti pour moi, et je suis nulle pour lui.

BORDEU.

Voilà le dernier terme de la concentration de votre existence ; mais sa dilatation idéale peut être sans bornes. Lorsque la vraie limite de votre sensibilité est franchie, soit en vous rapprochant, en vous condensant en vous-même, soit en vous étendant au dehors, on ne sait plus ce que cela peut devenir.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Docteur, vous avez raison. Il m'a semblé plusieurs fois en rêve....

BORDEU.

Et aux malades dans une attaque de goutte....

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Que je devenais immense.

BORDEU.

Que leur pied touchait au ciel de leur lit.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Que mes bras et mes jambes s'allongeaient à l'infini, que le reste de mon corps prenait un volume proportionné; que l'Encelade de la fable n'était qu'un pygmée; que l'Amphitrite d'Ovide, dont les longs bras allaient former une ceinture immense à la terre, n'était qu'une naine en comparaison de moi, et que j'escaladais le ciel, et que j'enlaçais les deux hémisphères.

BORDEU.

Fort bien. Et moi j'ai connu une femme en qui le phénomène s'exécutait en sens contraire.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Quoi! elle se rapetissait par degrés, et rentrait en elle-même?

BORDEU.

Au point de se sentir aussi menue qu'une aiguille: elle voyait, elle entendait, elle raisonnait, elle jugeait; elle avait un effroi mortel de se perdre; elle frémissait à l'approche des moindres objets; elle n'osait bouger de sa place.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Voilà un singulier rêve, bien fâcheux, bien incommode.

BORDEU.

Elle ne rêvait point; c'était un des accidens de la cessation de l'écoulement périodique.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Et demeurait-elle long-temps sous cette menue, imperceptible forme de petite femme?

BORDEU.

Une heure, deux heures, après lesquelles elle revenait successivement à son volume naturel.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Et la raison de ces sensations bizarres?

BORDEU.

Dans leur état naturel et tranquille, les brins du faisceau ont une certaine tension, un ton, une énergie habituelle qui circonscrit l'étendue réelle ou imaginaire du corps. Je dis réelle ou imaginaire, car cette tension, ce ton, cette énergie étant variables, notre corps n'est pas toujours d'un même volume.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Ainsi, c'est au physique comme au moral que nous sommes sujets à nous croire plus grands que nous ne le sommes?

BORDEU.

Le froid nous rapetisse, la chaleur nous étend, et tel individu peut se croire toute sa vie plus petit ou plus grand qu'il ne l'est réellement. S'il arrive à la masse du faisceau d'entrer en un éré-

tisme violent, aux brins de se mettre en érection, à la multitude infinie de leurs extrémités de s'élancer au-delà de leur limite accoutumée, alors la tête, les pieds, les autres membres, tous les points de la surface du corps seront portés à une distance immense, et l'individu se sentira gigantesque. Ce sera le phénomène contraire si l'insensibilité, l'apathie, l'inertie gagne de l'extrémité des brins, et s'achemine peu à peu vers l'origine du faisceau.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Je conçois que cette expansion ne saurait se mesurer, et je conçois encore que cette insensibilité, cette apathie, cette inertie de l'extrémité des brins, cet engourdissement, après avoir fait un certain progrès, peut se fixer, s'arrêter....

BORDEU.

Comme il est arrivé à la Condamine : alors l'individu sent comme des ballons sous ses pieds.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Il existe au-delà du terme de sa sensibilité, et s'il était enveloppé de cette apathie en tout sens, il nous offrirait un petit homme vivant sous un homme mort.

BORDEU.

Concluez de là que l'animal qui dans son origine n'était qu'un point, ne sait encore s'il est réellement quelque chose de plus. Mais revenons.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Où ?

BORDEU.

Où ? au trépan de la Peyronie.... Voilà bien, je crois, ce que vous me demandiez, l'exemple d'un homme qui vécut et mourut alternativement.... Mais il y a mieux.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Et qu'est-ce que ce peut être ?

BORDEU.

La fable de Castor et de Pollux réalisée; deux enfans dont la vie de l'un était aussitôt suivie de la mort de l'autre, et la vie de celui-ci aussitôt suivie de la mort du premier.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Oh ! le bon conte. Et cela dura-t-il longtemps ?

BORDEU.

La durée de cette existence fut de deux jours qu'ils se partagèrent également et à différentes reprises, en sorte que chacun eut pour sa part un jour de vie et un jour de mort.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Je crains, docteur, que vous n'abusiez un peu de ma crédulité. Prenez-y garde, si vous me trompez une fois, je ne vous croirai plus.

BORDEU.

Lisez-vous quelquefois la *Gazette de France* ?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Jamais, quoique ce soit le chef-d'œuvre de deux hommes d'esprit.

BORDEU.

Faites-vous prêter la feuille du 4 de ce mois de septembre, et vous verrez qu'à Rabastens, diocèse d'Alby, deux filles naquirent dos à dos, unies par leurs dernières vertèbres lombaires, leurs fesses et la région hypogastrique. L'on ne pouvait tenir l'une debout que l'autre n'eût la tête en bas. Couchées, elles se regardaient; leurs cuisses étaient fléchies entre leurs troncs, et leurs jambes élevées; sur le milieu de la ligne circulaire commune qui les attachait par leurs hypogastres on discernait leur sexe, et entre la cuisse droite de l'une qui correspondait à la cuisse gauche de sa sœur, dans une cavité il y avait un petit anus par lequel s'écoulait le méconium.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Voilà une espèce assez bizarre.

BORDEU.

Elles prirent du lait qu'on leur donna dans une cuiller. Elles vécurent douze heures comme je vous l'ai dit, l'une tombant en défaillance lorsque l'autre en sortait, l'autre morte tandis que l'autre vivait. La première défaillance de l'une et la première vie de l'autre fut de quatre heures; les défaillances et les retours alternatifs à la vie qui

succédèrent furent moins longs; elles expirèrent dans le même instant. On remarqua que leurs nombrils avaient aussi un mouvement alternatif de sortie et de rentrée; il rentrait à celle qui défaillait, et sortait à celle qui revenait à la vie.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Et que dites-vous de ces alternatives de vie et de mort?

BORDEU.

Peut-être rien qui vaille; mais comme on voit tout à travers la lunette de son système, et que je ne veux pas faire exception à la règle, je dis que c'est le phénomène du trépané de la Peyronie doublé en deux êtres conjoints; que les réseaux de ces deux enfans s'étaient si bien mêlés qu'ils agissaient et réagissaient l'un sur l'autre; lorsque l'origine du réseau de l'une prévalait, il entraînait le réseau de l'autre qui défaillait à l'instant; c'était le contraire, si c'était le réseau de celle-ci qui dominât le système commun. Dans le trépané de la Peyronie, la pression se faisait de haut en bas pour le poids d'un fluide; dans les deux jumelles de Rabastens, elle se faisait de bas en haut par la traction d'un certain nombre des fils du réseau : conjecture appuyée par la rentrée et la sortie alternative des nombrils, sortie dans celle qui revenait à la vie, rentrée dans celle qui mourait.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Et voilà deux ames liées.

BORDEU.

Un animal avec le principe de deux sens et de deux consciences.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

N'ayant cependant dans le même moment que la jouissance d'une seule; mais qui sait ce qui serait arrivé si cet animal eût vécu?

BORDEU.

Quelle sorte de correspondance l'expérience de tous les momens de la vie, la plus forte des habitudes qu'on puisse imaginer, aurait établie entre ces deux cerveaux?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Des sens doubles, une mémoire double, une imagination double, une double application, la moitié d'un être qui observe, lit, médite, tandis que son autre moitié repose : cette moitié-ci reprenant les mêmes fonctions, quand sa compagne est lasse; la vie doublée d'un être doublé.

BORDEU.

Cela est possible; et la nature amenant avec le temps tout ce qui est possible, elle formera quelque étrange composé.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Que nous serions pauvres en comparaison d'un pareil être!

BORDEU.

Et pourquoi? Il y a déjà tant d'incertitudes, de contradictions, de folies dans un entendement simple, que je ne sais plus ce que cela deviendrait avec un entendement double..... Mais il est dix heures et demie, et j'entends du faubourg jusqu'ici un malade qui m'appelle.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Y aurait-il bien du danger pour lui à ce que vous ne le vissiez pas?

BORDEU.

Moins peut-être qu'à le voir. Si la nature ne fait pas la besogne sans moi, nous aurons bien de la peine à la faire ensemble, et à coup sûr je ne la ferai pas sans elle.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Restez donc.

D'ALEMBERT.

Docteur, encore un mot, et je vous envoie à votre patient. A travers toutes les vicissitudes que je subis dans le cours de ma durée, n'ayant peut-être pas à présent une des molécules que j'apportai en naissant, comment suis-je resté moi pour les autres et pour moi?

BORDEU.

Vous nous l'avez dit en rêvant.

D'ALEMBERT.

Est-ce que j'ai rêvé?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Toute la nuit, et cela ressemblait tellement à du délire, que j'ai envoyé chercher le docteur ce matin.

D'ALEMBERT.

Et cela pour des pattes d'araignée qui s'agitaient d'elles-mêmes, qui tenaient alerte l'araignée et qui faisaient parler l'animal. Et l'animal, que disait-il?

BORDEU.

Que c'était par la mémoire qu'il était lui pour les autres et pour lui; et j'ajouterais par la lenteur des vicissitudes. Si vous eussiez passé en un clin d'œil de la jeunesse à la décrépitude, vous auriez été jeté dans ce monde comme au premier moment de votre naissance; vous n'auriez plus été vous ni pour les autres ni pour vous, pour les autres qui n'auraient point été eux pour vous. Tous les rapports auraient été anéantis, toute l'histoire de votre vie pour moi, toute l'histoire de la mienne pour vous, brouillée. Comment auriez-vous pu savoir que cet homme, courbé sur un bâton, dont les yeux s'étaient éteints, qui se traînait avec peine, plus différent encore de lui-même au-dedans qu'à l'extérieur, était le même qui la veille marchait si légèrement, remuait des fardeaux assez lourds, pouvait se livrer aux méditations les plus profondes, aux exercices les plus

doux et les plus violens? Vous n'eussiez pas entendu vos propres ouvrages, vous ne vous fussiez pas reconnu vous-même, vous n'eussiez reconnu personne, personne ne vous eût reconnu; toute la scène du monde aurait changé. Songez qu'il y eut moins de différence encore entre vous naissant et vous jeune, qu'il n'y en aurait entre vous jeune et vous devenu subitement décrépit. Songez que, quoique votre naissance ait été liée à votre jeunesse par une suite de sensations ininterrompues, les trois premières années de votre naissance n'ont jamais été l'histoire de votre vie. Qu'aurait donc été pour vous le temps de votre jeunesse que rien n'eût lié au moment de votre décrépitude? D'Alembert décrépit n'eût pas eu le moindre souvenir de d'Alembert jeune.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Dans la grappe d'abeilles, il n'y en aurait pas une qui eût le temps de prendre l'esprit du corps.

D'ALEMBERT.

Qu'est-ce que vous dites là?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Je dis que l'esprit monastique se conserve parce que le monastère se refait peu à peu, et quand il entre un moine nouveau, il en trouve une centaine de vieux qui l'entraînent à penser et à sentir comme eux. Une abeille s'en va, il en

succède dans la grappe une autre qui se met bientôt au courant.

D'ALEMBERT.

Allez, vous extravaguez avec vos moines, vos abeilles, votre grappe et votre couvent.

BORDEU.

Pas tant que vous croiriez bien. S'il n'y a qu'une conscience dans l'animal, il y a une infinité de volontés ; chaque organe a la sienne.

D'ALEMBERT.

Comment avez-vous dit?

BORDEU.

J'ai dit que l'estomac veut des alimens, que le palais n'en veut point, et que la différence du palais et de l'estomac avec l'animal entier, c'est que l'animal sait qu'il veut, et que l'estomac et le palais veulent sans le savoir ; c'est que l'estomac ou le palais sont l'un à l'autre à peu près comme l'homme et la brute. Les abeilles perdent leurs consciences et retiennent leurs appétits ou volontés. La fibre est un animal simple, l'homme est un animal composé ; mais gardons ce texte pour une autre fois. Il faut un événement bien moindre qu'une décrépitude pour ôter à l'homme la conscience du soi. Un moribond reçoit les sacremens avec une piété profonde ; il s'accuse de ses fautes ; il demande pardon à sa femme ; il embrasse ses enfans ; il appelle ses amis ; il parle à

son médecin ; il commande à ses domestiques ; il dicte ses dernières volontés ; il met ordre à ses affaires, et tout cela avec le jugement le plus sain, la présence d'esprit la plus entière ; il guérit, il est convalescent, et il n'a pas la moindre idée de ce qu'il a dit ou fait dans sa maladie. Cet intervalle, quelquefois très-long, a disparu de sa vie. Il y a même des exemples de personnes qui ont repris la conversation ou l'action que l'attaque subite du mal avait interrompue.

D'ALEMBERT.

Je me souviens que, dans un exercice public, un pédant de collège, tout gonflé de son savoir, fut mis ce qu'ils appellent au sac, par un capucin qu'il avait méprisé. Lui, mis au sac ! Et par qui ? par un capucin ! Et sur quelle question ? Sur le futur contingent ! sur la science moyenne qu'il a méditée toute sa vie ! Et en quelle circonstance ? devant une assemblée nombreuse ! devant ses élèves ! Le voilà perdu d'honneur. Sa tête travaille si bien sur ces idées qu'il en tombe dans une léthargie qui lui enlève toutes les connaissances qu'il avait acquises.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Mais c'était un bonheur.

D'ALEMBERT.

Ma foi, vous avez raison. Le bon sens lui était resté ; mais il avait tout oublié. On lui rapprit à

parler et à lire, et il mourut lorsqu'il commençait à épeler très-passablement. Cet homme n'était point un inepte; on lui accordait même quelque éloquence.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Puisque le docteur a entendu votre conte, il faut qu'il entende aussi le mien. Un jeune homme de dix-huit à vingt ans, dont je ne me rappelle pas le nom....

BORDEU.

C'est un M. de Schullemberg de Winterthour; il n'avait que quinze à seize ans.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Ce jeune homme fit une chûte dans laquelle il reçut une commotion violente à la tête.

BORDEU.

Qu'appelez-vous une commotion violente? Il tomba du haut d'une grange; il eut la tête fracassée, et resta six semaines sans connaissance.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Quoi qu'il en soit, savez-vous quelle fut la suite de cet accident? la même qu'à votre pédant: il oublia tout ce qu'il savait; il fut restitué à son bas âge; il eut une seconde enfance, et qui dura. Il était craintif et pusillanime; il s'amusait à des joujoux. S'il avait mal fait et qu'on le grondât, il allait se cacher dans un coin; il demandait à faire son petit tour et son grand tour. On lui apprit à

lire et à écrire ; mais j'oubliais de vous dire qu'il fallut lui rapprendre à marcher. Il redevint homme et habile homme, et il a laissé un ouvrage d'histoire naturelle.

BORDEU.

Ce sont des gravures, les planches de M. Zulyer sur les insectes, d'après le système de Linnæus. Je connaissais ce fait ; il est arrivé dans le canton de Zurich en Suisse, et il y a nombre d'exemples pareils. Dérangez l'origine du faisceau, vous changez l'animal ; il semble qu'il soit là tout entier, tantôt dominant les ramifications, tantôt dominé par elles.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Et l'animal est sous le despotisme ou sous l'anarchie.

BORDEU.

Sous le despotisme, c'est fort bien dit. L'origine du faisceau commande, et tout le reste obéit. L'animal est maître de soi, *mentis compos*.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Sous l'anarchie, où tous les filets du réseau sont soulevés contre leur chef, et où il n'y a plus d'autorité suprême.

BORDEU.

A merveille. Dans les grands accès de passion, dans les délires, dans les périls imminens, si le maître porte toutes les forces de ses sujets vers

un point, l'animal le plus faible montre une force incroyable.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Dans les vapeurs, sorte d'anarchie qui nous est si particulière.

BORDEU.

C'est l'image d'une administration faible, où chacun tire à soi l'autorité du maître. Je ne connais qu'un moyen de guérir; il est difficile, mais sûr; c'est que l'origine du réseau sensible, cette partie qui constitue le soi, puisse être affectée d'un motif violent de recouvrer son autorité.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Et qu'en arrive-t-il?

BORDEU.

Il en arrive qu'il la recouvre en effet, ou que l'animal périt. Si j'en avais le temps, je vous dirais là-dessus deux faits singuliers.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Mais, docteur, l'heure de votre visite est passée, et votre malade ne vous attend plus.

BORDEU.

Il ne faut venir ici que quand on n'a rien à faire, car on ne saurait s'en tirer.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Voilà une bouffée d'humeur tout-à-fait honnête; mais vos histoires?

BORDEU.

Pour aujourd'hui vous vous contenterez de celle-ci : Une femme tomba, à la suite d'une couche, dans l'état vaporeux le plus effrayant ; c'étaient des pleurs et des ris involontaires, des étouffemens, des convulsions, des gonflemens de gorge, du silence morne, des cris aigus, tout ce qu'il y a de pis : cela dura plusieurs années. Elle aimait passionnément, et elle crut s'apercevoir que son amant, fatigué de sa maladie, commençait à se détacher ; alors elle résolut de guérir ou de périr. Il s'établit en elle une guerre civile dans laquelle c'était tantôt le maître qui l'emportait, tantôt c'étaient les sujets. S'il arrivait que l'action des filets du réseau fût égale à la réaction de leur origine, elle tombait comme morte ; on la portait sur son lit où elle restait des heures entières sans mouvement et presque sans vie ; d'autres fois elle en était quitte pour des lassitudes, une défaillance générale, une extinction qui semblait devoir être finale. Elle persista six mois dans cet état de lutte. La révolte commençait toujours par les filets ; elle la sentait arriver. Au premier symptôme elle se levait, elle courait, elle se livrait aux exercices les plus violens ; elle montait, elle descendait ses escaliers ; elle sciait du bois, elle bêchait la terre. L'organe de sa volonté, l'origine du faisceau se roidissait ; elle se disait à elle-

même : vaincre ou mourir. Après un nombre infini de victoires et de défaites, le chef resta le maître, et les sujets devinrent si soumis que, quoique cette femme ait éprouvé toutes sortes de peines domestiques, et qu'elle ait essuyé différentes maladies, il n'a plus été question de vapeurs.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Cela est brave, mais je crois que j'en aurais bien fait autant.

BORDEU.

C'est que vous aimeriez bien si vous aimiez, et que vous êtes ferme.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

J'entends. On est ferme, si, d'éducation, d'habitude ou d'organisation, l'origine du faisceau domine les filets; faible, au contraire, si elle en est dominée.

BORDEU.

Il y a bien d'autres conséquences à tirer de là.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Mais votre autre histoire, et vous les tirerez après.

BORDEU.

Une jeune femme avait donné dans quelques écarts. Elle prit un jour le parti de fermer sa porte au plaisir. La voilà seule, la voilà mélancolique et vaporeuse. Elle me fit appeler. Je lui

conseillai de prendre l'habit de paysanne, de bêcher la terre toute la journée, de coucher sur la paille et de vivre de pain dur. Ce régime ne lui plut pas. Voyagez donc, lui dis-je. Elle fit le tour de l'Europe, et retrouva la santé sur les grands chemins.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Ce n'est pas là ce que vous aviez à dire; n'importe, venons à vos conséquences.

BORDEU.

Cela ne finirait point.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Tant mieux. Dites toujours.

BORDEU.

Je n'en ai point le courage.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Et pourquoi?

BORDEU.

C'est que du train dont nous y allons on effleure tout, et l'on n'approfondit rien.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Qu'importe? nous ne composons pas, nous causons.

BORDEU.

Par exemple, si l'origine du faisceau rappelle toutes les forces à lui, si le système entier se meut pour ainsi dire à rebours, comme je crois qu'il arrive dans l'homme qui médite profondément,

dans le fanatique qui voit les cieux ouverts, dans le sauvage qui chante au milieu des flammes, dans l'extase, dans l'aliénation volontaire ou involontaire...

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Eh bien?

BORDEU.

Eh bien, l'animal se rend impassible, il n'existe qu'en un point. Je n'ai pas vu ce prêtre de Calame, dont parle saint Augustin, qui s'aliénait au point de ne plus sentir des charbons ardens; je n'ai pas vu dans le cadre ces sauvages qui sourient à leurs ennemis, qui les insultent et qui leur suggèrent des tourmens plus exquis que ceux qu'on leur fait souffrir; je n'ai pas vu dans le cirque ces gladiateurs qui se rappelaient en expirant la grace et les leçons de la gymnastique; mais je crois tous ces faits, parce que j'ai vu, mais vu de mes propres yeux, un effort aussi extraordinaire qu'aucun de ceux-là.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Docteur, racontez-le moi. Je suis comme les enfans, j'aime les faits merveilleux, et quand ils font honneur à l'espèce humaine, il m'arrive rarement d'en disputer la vérité.

BORDEU.

Il y avait dans une petite ville de Champagne,

Langres, un bon curé, appelé le ou de Moni, bien pénétré, bien imbu de la vérité de la religion. Il fut attaqué de la pierre, il fallut le tailler. Le jour est pris, le chirurgien, ses aides et moi nous nous rendons chez lui; il nous reçoit d'un air serein, il se déshabille, il se couche, on veut le lier; il s'y refuse; « placez-moi seulement, dit-il, comme il convient »; on le place. Alors il demande un grand crucifix qui était au pied de son lit; on le lui donne, il le serre entre ses bras, il y colle sa bouche. On opère, il reste immobile, il ne lui échappe ni larmes ni soupirs, et il était délivré de la pierre, qu'il l'ignorait.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Cela est beau; et puis doutez après cela que celui à qui l'on brisait les os de la poitrine avec des cailloux ne vît les cieux ouverts.

BORDEU.

Savez-vous ce que c'est que le mal d'oreille?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Non.

BORDEU.

Tant mieux pour vous. C'est le plus cruel de tous les maux.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Plus que le mal de dents que je connais malheureusement?

BORDEU.

Sans comparaison. Un philosophe de vos amis en était tourmenté depuis quinze jours, lorsqu'un matin il dit à sa femme : Je ne me sens pas assez de courage pour toute la journée... Il pensa que son unique ressource était de tromper artificiellement la douleur. Peu à peu il s'enfonça si bien dans une question de métaphysique ou de géométrie, qu'il oublia son oreille. On lui servit à manger, il mangea sans s'en apercevoir; il gagna l'heure de son coucher sans avoir souffert. L'horrible douleur ne le reprit que lorsque la contention d'esprit cessa, mais ce fut avec une fureur inouïe, soit qu'en effet la fatigue eût irrité le mal, soit que la faiblesse le rendît plus insupportable.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Au sortir de cet état, on doit en effet être épuisé de lassitude; c'est ce qui arrive quelquefois à cet homme qui est là.

BORDEU.

Cela est dangereux, qu'il y prenne garde.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Je ne cesse de le lui dire, mais il n'en tient compte.

BORDEU.

Il n'en est plus le maître, c'est sa vie; il faut qu'il en périsse.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Cette sentence me fait peur.

BORDEU.

Que prouvent cet épuisement, cette lassitude? Que les brins du faisceau ne sont pas restés oisifs, et qu'il y avait dans tout le système une tension violente vers un centre commun.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Si cette tension ou tendance violente dure, si elle devient habituelle?

BORDEU.

C'est un tic de l'origine du faisceau; l'animal est fou, et fou presque sans ressource.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Et pourquoi?

BORDEU.

C'est qu'il n'en est pas du tic de l'origine comme du tic d'un des brins. La tête peut bien commander aux pieds, mais non pas le pied à la tête; l'origine à un des brins, non pas le brin à l'origine.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Et la différence, s'il vous plaît? En effet, pourquoi ne pensé-je pas partout? C'est une question qui aurait dû me venir plus tôt.

BORDEU.

C'est que la conscience n'est qu'en un endroit.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Voilà qui est bientôt dit.

BORDEU.

C'est qu'elle ne peut être que dans un endroit, au centre commun de toutes les sensations, là où est la mémoire, là où se font les comparaisons. Chaque brin n'est susceptible que d'un certain nombre déterminé d'impressions, de sensations successives, isolées, sans mémoire. L'origine est susceptible de toutes, elle en est le registre, elle en garde la mémoire ou une sensation continue, et l'animal est entraîné dès sa formation première à s'y rapporter soi, à s'y fixer tout entier, à y exister.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Et si mon doigt pouvait avoir de la mémoire?...

BORDEU.

Votre doigt penserait.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Et qu'est-ce donc que la mémoire?

BORDEU.

La propriété du centre, le sens spécifique de l'origine du réseau, comme la vue est la propriété de l'œil; et il n'est pas plus étonnant que la mémoire ne soit pas dans l'œil, qu'il ne l'est que la vue ne soit pas dans l'oreille.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Docteur, vous éludez plutôt mes questions que vous n'y satisfaites.

BORDEU.

Je n'élude rien, je vous dis ce que je sais, et j'en saurais davantage, si l'organisation de l'origine du réseau m'était aussi connue que celle de ses brins, si j'avais eu la même facilité de l'observer. Mais si je suis faible sur les phénomènes particuliers, en revanche, je triomphe sur les phénomènes généraux.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Et ces phénomènes généraux sont?

BORDEU.

La raison, le jugement, l'imagination, la folie, l'imbécillité, la férocité, l'instinct.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

J'entends. Toutes ces qualités ne sont que des conséquences du rapport originel ou contracté par l'habitude de l'origine du faisceau à ses ramifications.

BORDEU.

A merveille. Le principe ou le tronc est-il trop vigoureux relativement aux branches? De là les poëtes, les artistes, les gens à imagination, les hommes pusillanimes, les enthousiastes, les fous. Trop faible? De là ce que nous appelons les brutes, les bêtes féroces. Le système entier lâche,

mou, sans énergie? De là les imbéciles. Le système entier énergique, bien d'accord, bien ordonné? De là les bons penseurs, les philosophes, les sages.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Et selon la branche tyrannique qui prédomine, l'instinct qui se diversifie dans les animaux, le génie qui se diversifie dans les hommes; le chien a l'odorat, le poisson l'ouïe, l'aigle la vue; d'Alembert est géomètre, Vaucanson machiniste, Grétry musicien, Voltaire poète; effets variés d'un brin du faisceau plus vigoureux en eux qu'aucun autre et que le brin semblable dans les êtres de leur espèce.

BORDEU.

Et les habitudes qui subjuguent; le vieillard qui aime les femmes, et Voltaire qui fait encore des tragédies.

(En cet endroit le docteur se mit à rêver et mademoiselle de l'Espinasse lui dit:)

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Docteur, vous rêvez.

BORDEU.

Il est vrai.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

A quoi rêvez-vous?

BORDEU.

A propos de Voltaire.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Eh bien?

BORDEU.

Je rêve à la manière dont se font les grands hommes.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Et comment se font-ils?

BORDEU.

Comment la sensibilité...

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

La sensibilité?

BORDEU.

Ou l'extrême mobilité de certains filets du réseau est la qualité dominante des êtres médiocres.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Ah! docteur, quel blasphème.

BORDEU.

Je m'y attendais. Mais qu'est-ce qu'un être sensible? Un être abandonné à la discrétion du diaphragme. Un mot touchant a-t-il frappé l'oreille, un phénomène singulier a-t-il frappé l'œil, et voilà tout-à-coup le tumulte intérieur qui s'élève, tous les brins du faisceau qui s'agitent, le frisson qui se répand, l'horreur qui saisit, les larmes qui coulent, les soupirs qui suffoquent, la voix qui s'interrompt, l'origine du faisceau qui ne sait ce qu'il devient; plus de sang-froid, plus de raison,

plus de jugement, plus d'instinct, plus de ressource.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Je me reconnais.

BORDEU.

Le grand homme, s'il a malheureusement reçu cette disposition naturelle, s'occupera sans relâche à l'affaiblir, à la dominer, à se rendre maître de ses mouvemens et à conserver à l'origine du faisceau tout son empire. Alors il se possédera au milieu des plus grands dangers, il jugera froidement, mais sainement. Rien de ce qui peut servir à ses vues, concourir à son but, ne lui échappera; on l'étonnera difficilement; il aura quarante-cinq ans; il sera grand roi, grand ministre, grand politique, grand artiste, surtout grand comédien, grand philosophe, grand poète, grand musicien, grand médecin; il règnera sur lui-même et sur tout ce qui l'environne. Il ne craindra pas la mort, peur, comme a dit sublimement le stoïcien, qui est une anse que saisit le robuste pour mener le faible partout où il veut; il aura cassé l'anse et se sera en même temps affranchi de toutes les tyrannies du monde. Les êtres sensibles ou les fous sont en scène, il est au parterre; c'est lui qui est le sage.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Dieu me garde de la société de ce sage-là.

BORDEU.

C'est pour n'avoir pas travaillé à lui ressembler que vous aurez alternativement des peines et des plaisirs violens, que vous passerez votre vie à rire et à pleurer, et que vous ne serez jamais qu'un enfant.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Je m'y résous.

BORDEU.

Et vous espérez en être plus heureuse?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Je n'en sais rien.

BORDEU.

Mademoiselle, cette qualité si prisée, qui ne conduit à rien de grand, ne s'exerce presque jamais fortement sans douleur, ou faiblement sans ennui; ou l'on bâille, ou l'on est ivre. Vous vous prêtez sans mesure à la sensation d'une musique délicieuse; vous vous laissez entraîner au charme d'une scène pathétique; votre diaphragme se serre, le plaisir est passé, et il ne vous reste qu'un étouffement qui dure toute la soirée.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Mais si je ne puis jouir de la musique sublime ni de la scène touchante qu'à cette condition?

BORDEU.

Erreur. Je sais jouir aussi, je sais admirer, et je ne souffre jamais, si ce n'est de la colique. J'ai

du plaisir pur; ma censure en est beaucoup plus sèvère, mon éloge plus flatteur et plus réfléchi. Est-ce qu'il y a une mauvaise tragédie pour des ames aussi mobiles que la vôtre ? Combien de fois n'avez-vous pas rougi, à la lecture, des transports que vous aviez éprouvés au spectacle, et réciproquement ?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Cela m'est arrivé.

BORDEU.

Ce n'est donc pas à l'être sensible comme vous, c'est à l'être tranquille et froid comme moi qu'il appartient de dire : Cela est vrai, cela est bon, cela est beau... Fortifions l'origine du réseau, c'est tout ce que nous avons de mieux à faire. Savez-vous qu'il y va de la vie ?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

De la vie ! docteur, cela est grave.

BORDEU.

Oui, de la vie. Il n'est personne qui n'en ait eu quelquefois le dégoût. Un seul événement suffit pour rendre cette sensation involontaire et habituelle ; alors, en dépit des distractions, de la variété des amusemens, des conseils des amis, de ses propres efforts, les brins portent opiniâtrément des secousses funestes à l'origine du faisceau ; le malheureux a beau se débattre, le spectacle de l'univers se noircit pour lui ; il marche

avec un cortège d'idées lugubres qui ne le quittent point, et il finit par se délivrer de lui-même.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Docteur, vous me faites peur.

D'ALEMBERT, levé, en robe de chambre et en bonnet de nuit.

Et du sommeil, docteur, qu'en dites-vous? c'est une bonne chose.

BORDEU.

Le sommeil, cet état où, soit lassitude, soit habitude, tout le réseau se relâche et reste immobile, où, comme dans la maladie, chaque filet du réseau s'agite, se meut, transmet à l'origine commune une foule de sensations souvent disparates, décousues, troublées; d'autres fois si liées, si suivies, si bien ordonnées que l'homme éveillé n'aurait ni plus de raison, ni plus d'éloquence, ni plus d'imagination; quelquefois si violentes, si vives, que l'homme éveillé reste incertain sur la réalité de la chose....

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Eh bien, le sommeil?

BORDEU.

Est un état de l'animal où il n'y a plus d'ensemble: tout concert, toute subordination cesse. Le maître est abandonné à la discrétion de ses vassaux et à l'énergie effrénée de sa propre activité. Le fil optique s'est-il agité? l'origine du

réseau voit ; il entend si c'est le fil auditif qui le sollicite. L'action et la réaction sont les seules choses qui subsistent entre eux ; c'est une conséquence de la propriété centrale, de la loi de continuité et de l'habitude. Si l'action commence par le brin voluptueux que la nature a destiné au plaisir de l'amour et à la propagation de l'espèce, l'image réveillée de l'objet aimé sera l'effet de la réaction à l'origine du faisceau. Si cette image, au contraire, se réveille d'abord à l'origine du faisceau, la tension du brin voluptueux, l'effervescence et l'effusion du fluide séminal seront les suites de la réaction.

D'ALEMBERT.

Ainsi il y a le rêve en montant et le rêve en descendant. J'en ai eu un de ceux-là cette nuit : pour le chemin qu'il a pris, je l'ignore.

BORDEU.

Dans la veille le réseau obéit aux impressions de l'objet extérieur. Dans le sommeil, c'est de l'exercice de sa propre sensibilité qu'émane tout ce qui se passe en lui. Il n'y a point de distraction dans le rêve ; de là sa vivacité : c'est presque toujours la suite d'un éréthisme, un accès passager de maladie. L'origine du réseau y est alternativement active et passive d'une infinité de manières : de là son désordre. Les concepts y sont quelquefois aussi liés, aussi distincts que dans l'animal

exposé au spectacle de la nature. Ce n'est que le tableau de ce spectacle réexcité : de là sa vérité, de là l'impossibilité de le discerner de l'état de veille : nulle probabilité d'un de ces états plutôt que de l'autre ; nul moyen de reconnaître l'erreur que l'expérience.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Et l'expérience se peut-elle toujours ?

BORDEU.

Non.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Si le rêve m'offre le spectacle d'un ami que j'ai perdu, et me l'offre aussi vrai que si cet ami existait ; s'il me parle et que je l'entende ; si je le touche et qu'il fasse l'impression de la solidité sur mes mains ; si, à mon réveil, j'ai l'ame pleine de tendresse et de douleur, et mes yeux inondés de larmes ; si mes bras sont encore portés vers l'endroit où il m'est apparu, qui me répondra que je ne l'ai pas vu, entendu, touché réellement ?

BORDEU.

Son absence. Mais, s'il est impossible de discerner la veille du sommeil, qui est-ce qui en apprécie la durée ? Tranquille, c'est un intervalle étouffé entre le moment du coucher et celui du lever : trouble, il dure quelquefois des années. Dans le premier cas, du moins, la conscience du soi cesse entièrement. Un rêve qu'on n'a jamais

fait, et qu'on ne fera jamais, me le diriez-vous bien?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Oui, c'est qu'on est un autre.

D'ALEMBERT.

Et dans le second cas, on n'a pas seulement la conscience du soi, mais on a encore celle de sa volonté et de sa liberté. Qu'est-ce que cette liberté, qu'est-ce que cette volonté de l'homme qui rêve?

BORDEU.

Qu'est-ce? c'est la même que celle de l'homme qui veille: la dernière impulsion du désir et de l'aversion, le dernier résultat de tout ce qu'on a été depuis sa naissance jusqu'au moment où l'on est; et je défie l'esprit le plus délié d'y apercevoir la moindre différence.

D'ALEMBERT.

Vous croyez?

BORDEU.

Et c'est vous qui me faites cette question! vous qui, livré à des spéculations profondes, avez passé les deux tiers de votre vie à rêver les yeux ouverts, et à agir sans vouloir; oui, sans vouloir, bien moins que dans votre rêve. Dans votre rêve, vous commandiez, vous ordonniez, on vous obéissait; vous étiez mécontent ou satisfait, vous éprouviez de la contradiction, vous trouviez des

obstacles, vous vous irritiez, vous aimiez, vous haïssiez, vous blâmiez, vous alliez, vous veniez. Dans le cours de vos méditations, à peine vos yeux s'ouvraient le matin que, ressaisi de l'idée qui vous avait occupé la veille, vous vous vêtissiez, vous vous asseyiez à votre table, vous méditiez, vous traciez des figures, vous suiviez des calculs, vous dîniez, vous repreniez vos combinaisons, quelquefois vous quittiez la table pour les vérifier; vous parliez à d'autres, vous donniez des ordres à votre domestique, vous soupiez, vous vous couchiez, vous vous endormiez sans avoir fait le moindre acte de volonté. Vous n'avez été qu'un point; vous avez agi, mais vous n'avez pas voulu. Est-ce qu'on veut de soi? La volonté naît toujours de quelque motif intérieur ou extérieur, de quelque impression présente, de quelque réminiseence du passé, de quelque passion, de quelque projet dans l'avenir. Après cela je ne vous dirai de la liberté qu'un mot, c'est que la dernière de nos actions est l'effet nécessaire d'une cause une, nous, très-compliquée, mais une.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Nécessaire?

BORDEU.

Sans doute. Tâchez de concevoir la production d'une autre action, en supposant que l'être agissant soit le même.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Il a raison. Puisque j'agis ainsi, celui qui peut agir autrement n'est plus moi; et assurer qu'au moment où je fais ou dis une chose, j'en puis dire ou faire une autre, c'est assurer que je suis moi et que je suis un autre. Mais, docteur, et le vice et la vertu? La vertu, ce mot si saint dans toutes les langues, cette idée si sacrée chez toutes les nations!

BORDEU.

Il faut le transformer en celui de bienfaisance, et son opposé en celui de malfaisance. On est heureusement ou malheureusement né; on est irrésistiblement entraîné par le torrent général qui conduit l'un à la gloire, l'autre à l'ignominie.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Et l'estime de soi, et la honte, et le remords?

BORDEU.

Puérilité fondée sur l'ignorance et la vanité d'un être qui s'impute à lui-même le mérite ou le démérite d'un instant nécessaire.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Et les récompenses, et les châtimens?

BORDEU.

Des moyens de corriger l'être modifiable qu'on appelle méchant, et d'encourager celui qu'on appelle bon.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Et toute cette doctrine n'a-t-elle rien de dangereux ?

BORDEU.

Est-elle vraie, ou est-elle fausse ?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Je la crois vraie.

BORDEU.

C'est-à-dire que vous pensez que le mensonge a ses avantages, et la vérité ses inconvéniens.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Je le pense.

BORDEU.

Et moi aussi : mais les avantages du mensonge sont d'un moment, et ceux de la vérité sont éternels ; mais les suites fâcheuses de la vérité, quand elle en a, passent vîte, et celles du mensonge ne finissent qu'avec lui. Examinez les effets du mensonge dans la tête de l'homme, et ses effets dans sa conduite ; dans sa tête, ou le mensonge s'est lié tellement qu'elle ment avec la vérité, et la tête est fausse ; ou il est bien et conséquemment lié avec le mensonge, et la tête est erronée. Or, quelle conduite pouvez-vous attendre d'une tête ou inconséquente dans ses raisonnemens, ou conséquente dans ses erreurs ?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Le dernier de ces vices, moins méprisable, est peut-être plus à redouter que le premier.

D'ALEMBERT.

Fort bien : voilà donc tout ramené à de la sensibilité, de la mémoire, des mouvemens organiques; cela me convient assez. Mais l'imagination? mais les abstractions?

BORDEU.

L'imagination....

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Un moment, docteur; récapitulons. D'après vos principes, il me semble que, par une suite d'opérations purement mécaniques, je réduirais le premier génie de la terre à une masse de chair inorganisée, à laquelle on ne laisserait que la sensibilité du moment, et que l'on ramènerait cette masse informe de l'état de stupidité le plus profond qu'on puisse imaginer à la condition de l'homme de génie. L'un de ces deux phénomènes consisterait à mutiler l'écheveau primitif d'un certain nombre de ses brins, et à bien brouiller le reste; et le phénomène inverse à restituer à l'écheveau les brins qu'on en aurait détachés, et à abandonner le tout à un heureux développement. Exemple : J'ôte à Newton les deux brins auditifs, et plus de sensations de sons; les brins olfactifs, et plus de sensations d'odeurs ; les brins

optiques, et plus de sensations de couleurs; les brins palatins, et plus de sensations de saveurs : je supprime ou brouille les autres, et adieu l'organisation du cerveau, la mémoire, le jugement, les désirs, les aversions, les passions, la volonté, la conscience du soi, et voilà une masse informe qui n'a retenu que la vie et la sensibilité.

BORDEU.

Deux qualités presque identiques; la vie est de l'agrégat, la sensibilité est de l'élément.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Je reprends cette masse et je lui restitue les brins olfactifs, elle flaire; les brins auditifs, et elle entend; les brins optiques, et elle voit; les brins palatins, et elle goûte. En démêlant le reste de l'écheveau, je permets aux autres brins de se développer, et je vois renaître la mémoire, les comparaisons, le jugement, la raison, les désirs, les aversions, les passions, l'aptitude naturelle, le talent, et je retrouve mon homme de génie, et cela sans l'entremise d'aucun agent hétérogène et inintelligible.

BORDEU.

A merveille : tenez-vous-en là, le reste n'est que du galimatias.... Mais les abstractions ? mais l'imagination ? L'imagination, c'est la mémoire des formes et des couleurs. Le spectacle d'une scène, d'un objet, monte nécessairement l'instru-

ment sensible d'une certaine manière; il se remonte ou de lui-même, ou il est remonté par quelque cause étrangère. Alors il frémit au dedans ou il résonne au dehors; il se recorde en silence les impressions qu'il a reçues, ou il les fait éclater par des sons convenus.

D'ALEMBERT.

Mais son récit exagère, omet des circonstances, en ajoute, défigure le fait ou l'embellit, et les instrumens sensibles adjacens conçoivent des impressions qui sont bien celles de l'instrument qui résonne, mais non celle de la chose qui s'est passée.

BORDEU.

Il est vrai, le récit est historique ou poétique.

D'ALEMBERT.

Mais comment s'introduit cette poésie ou ce mensonge dans le récit?

BORDEU.

Par les idées qui se réveillent les unes les autres, et elles se réveillent parce qu'elles ont toujours été liées. Si vous avez pris la liberté de comparer l'animal à un clavecin, vous me permettrez bien de comparer le récit du poëte au chant.

D'ALEMBERT.

Cela est juste.

BORDEU.

Il y a dans tout chant une gamme. Cette gamme a ses intervalles; chacune de ses cordes a ses harmoniques, et ces harmoniques ont les leurs. C'est ainsi qu'il s'introduit des modulations de passage dans la mélodie, et que le chant s'enrichit et s'étend. Le fait est un motif donné que chaque musicien sent à sa guise.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Et pourquoi embrouiller la question par ce style figuré? Je dirais que, chacun ayant ses yeux, chacun voit et raconte diversement. Je dirais que chaque idée en réveille d'autres, et que, selon son tour de tête ou son caractère, on s'en tient aux idées qui représentent le fait rigoureusement, ou l'on y introduit les idées réveillées; je dirais qu'outre ces idées il y a du choix; je dirais.... que ce seul sujet traité à fond fournirait un livre.

D'ALEMBERT.

Vous avez raison; ce qui ne m'empêchera pas de demander au docteur s'il est bien persuadé qu'une forme qui ne ressemblerait à rien, ne s'engendrerait jamais dans l'imagination, et ne se produirait point dans le récit.

BORDEU.

Je le crois. Tout le délire de cette faculté se réduit au talent de ces charlatans qui, de plusieurs

animaux dépecés, en composent un bizarre qu'on n'a jamais vu en nature.

D'ALEMBERT.

Et les abstractions ?

BORDEU.

Il n'y en a point ; il n'y a que des réticences habituelles, des ellipses qui rendent les propositions plus générales et le langage plus rapide et plus commode. Ce sont les signes du langage qui ont donné naissance aux sciences abstraites. Une qualité commune à plusieurs actions a engendré les mots vice et vertu ; une qualité commune à plusieurs êtres a engendré les mots laideur et beauté. On a dit un homme, un cheval, deux animaux ; ensuite on a dit un, deux, trois, et toute la science des nombres a pris naissance. On n'a nulle idée d'un mot abstrait. On a remarqué dans tous les corps trois dimensions, la longueur, la largeur, la profondeur ; on s'est occupé de chacune de ces dimensions, et de là toutes les sciences mathématiques. Toute abstraction n'est qu'un signe vide d'idée. On a exclu l'idée en séparant le signe de l'objet physique, et ce n'est qu'en rattachant le signe à l'objet physique que la science redevient une science d'idées ; de là le besoin si fréquent dans la conversation, dans les ouvrages, d'en venir à des exemples. Lorsqu'après une longue combinaison de signes

vous demandez un exemple, vous n'exigez autre chose de celui qui parle, sinon de donner du corps, de la forme, de la réalité, de l'idée au bruit successif de ses accens, en y appliquant des sensations éprouvées.

D'ALEMBERT.

Cela est-il bien clair pour vous, mademoiselle?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Pas infiniment, mais le docteur va s'expliquer.

BORDEU.

Cela vous plaît à dire. Ce n'est pas qu'il n'y ait peut-être quelque chose à rectifier et beaucoup à ajouter à ce que j'ai dit; mais il est onze heures et demie, et j'ai à midi une consultation au Marais.

D'ALEMBERT.

Le langage plus rapide et plus commode! Docteur, est-ce qu'on s'entend? est-ce qu'on est entendu?

BORDEU.

Presque toutes les conversations sont des comptes faits.... Je ne sais plus où est ma canne.... On n'y a aucune idée présente à l'esprit.... Et mon chapeau.... Et par la raison seule qu'aucun homme ne ressemble parfaitement à un autre, nous n'entendons jamais précisément, nous ne sommes jamais précisément entendus; il y a du plus ou du moins en tout: notre discours est toujours en

deçà ou au-delà de la sensation. On aperçoit bien de la diversité dans les jugemens, il y en a mille fois davantage qu'on n'aperçoit pas, et qu'heureusement on ne saurait apercevoir.... Adieu, adieu.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Encore un mot, de grace.

BORDEU.

Dites donc vite.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Vous souvenez-vous de ces sauts dont vous m'avez parlé ?

BORDEU.

Oui.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Croyez-vous que les sots et les gens d'esprit aient de ces sauts-là dans les races ?

BORDEU.

Pourquoi non ?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Tant mieux pour nos arrière-neveux ; peut-être reviendra-t-il un Henri IV.

BORDEU.

Peut-être est-il tout revenu.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Docteur, vous devriez venir dîner avec nous.

BORDEU.

Je ferai ce que je pourrai, je ne promets pas ; vous me prendrez si je viens.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Nous vous attendrons jusqu'à deux heures.

BORDEU.

J'y consens.

SUITE DE L'ENTRETIEN.

INTERLOCUTEURS.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE, BORDEU.

(Sur les deux heures le docteur revint. D'Alembert était allé dîner dehors, et le docteur se trouva en tête-à-tête avec mademoiselle de L'Espinasse. On servit. Ils parlèrent de choses assez indifférentes jusqu'au dessert; mais lorsque les domestiques furent éloignés, mademoiselle de L'Espinasse dit au docteur :)

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Allons, docteur, buvez un verre de malaga, et vous me répondrez ensuite à une question qui m'a passé cent fois par la tête, et que je n'oserais faire qu'à vous.

BORDEU.

Il est excellent ce malaga.... Et votre question ?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Que pensez-vous du mélange des espèces ?

BORDEU.

Ma foi, la question est bonne aussi. Je pense que les hommes ont mis beaucoup d'importance à l'acte de la génération, et qu'ils ont eu raison ;

mais je suis mécontent de leurs lois tant civiles que religieuses.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Et qu'y trouvez-vous à redire ?

BORDEU.

Qu'on les a faites sans équité, sans but et sans aucun égard à la nature des choses et à l'utilité publique.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Tâchez de vous expliquer.

BORDEU.

C'est mon dessein.... Mais attendez.... (Il regarde à sa montre.) J'ai encore une bonne heure à vous donner; j'irai vite, et cela nous suffira. Nous sommes seuls, vous n'êtes pas une bégueule, vous n'imaginerez pas que je veuille manquer au respect que je vous dois; et quel que soit le jugement que vous portiez de mes idées, j'espère de mon côté que vous n'en conclurez rien contre l'honnêteté de mes mœurs.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Très-assurément : mais votre début me chiffonne.

BORDEU.

En ce cas changeons de propos.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Non, non: allez votre train. Un de vos amis qui nous cherchait des époux à moi et à mes

deux sœurs, donnait un sylphe à la cadette, un grand ange d'annonciation à l'aînée, et à moi un disciple de Diogène; il nous connaissait bien toutes trois. Cependant, docteur, de la gaze, un peu de gaze.

BORDEU.

Cela s'en va sans dire, autant que le sujet et mon état en comportent.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Cela ne vous mettra pas en frais.... Mais voilà votre café.... prenez votre café.

BORDEU, après avoir pris son café.

Votre question est de physique, de morale et de poétique.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

De poétique!

BORDEU.

Sans doute; l'art de créer des êtres qui ne sont pas, à l'imitation de ceux qui sont, est de la vraie poésie. Cette fois-ci, au lieu d'Hippocrate, vous me permettrez donc de citer Horace. Ce poète, ou faiseur, dit quelque part: *Omne tulit punctum, qui miscuit utile dulci;* le mérite suprême est d'avoir réuni l'agréable à l'utile. La perfection consiste à concilier ces deux points. L'action agréable et utile doit occuper la première place dans l'ordre esthétique; nous ne pouvons refuser la seconde à l'utile; la troisième sera pour

l'agréable ; et nous reléguerons au rang infime celle qui ne rend ni plaisir ni profit.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Jusques-là je puis être de votre avis sans rougir. Où cela nous mènera-t-il ?

BORDEU.

Vous l'allez voir : mademoiselle, pourriez-vous m'apprendre quel profit ou quel plaisir la chasteté et la continence rigoureuse rendent soit à l'individu qui les pratique, soit à la société ?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Ma foi, aucun.

BORDEU.

Donc, en dépit des magnifiques éloges que le fanatisme leur a prodigués, en dépit des lois civiles qui les protègent, nous les rayerons du catalogue des vertus, et nous conviendrons qu'il n'y a rien de si puéril, de si ridicule, de si absurde, de si nuisible, de si méprisable, rien de pire, à l'exception du mal positif, que ces deux rares qualités.....

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

On peut accorder cela.

BORDEU.

Prenez-y garde, je vous en préviens, tout à l'heure vous reculerez.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Nous ne reculons jamais.

BORDEU.

Et les actions solitaires?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Eh bien?

BORDEU.

Eh bien, elles rendent du moins du plaisir à l'individu, et notre principe est faux, ou....

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Quoi, docteur!....

BORDEU.

Oui, mademoiselle, oui, et par la raison qu'elles sont aussi indifférentes, et qu'elles ne sont pas aussi stériles. C'est un besoin, et quand on n'y serait pas sollicité par le besoin, c'est toujours une chose douce. Je veux qu'on se porte bien, je le veux absolument, entendez-vous? Je blâme tout excès, mais dans un état de société tel que le nôtre, il y a cent considérations raisonnables pour une, sans compter le tempérament et les suites funestes d'une continence rigoureuse, surtout pour les jeunes personnes; le peu de fortune, la crainte parmi les hommes d'un repentir cuisant, chez les femmes celle du déshonneur, qui réduisent une malheureuse créature qui périt de langueur et d'ennui, un pauvre diable qui ne sait à qui s'adresser, à s'expédier à la façon du cynique. Caton, qui disait à un jeune homme sur le point d'entrer chez une courtisane : courage,

mon fils..., lui tiendrait-il le même propos aujourd'hui ? S'il le surprenait, au contraire, seul, en flagrant délit, n'ajouterait-il pas : cela est mieux que de corrompre la femme d'autrui, ou que d'exposer son honneur et sa santé?... Et quoi ! parce que les circonstances me privent du plus grand bonheur qu'on puisse imaginer, celui de confondre mes sens avec les sens, mon ivresse avec l'ivresse, mon ame avec l'ame d'une compagne que mon cœur se choisirait, et de me reproduire en elle et avec elle, parce que je ne puis consacrer mon action par le sceau de l'utilité, je m'interdirai un instant nécessaire et délicieux ! On se fait saigner dans la pléthore ; et qu'importe la nature de l'humeur surabondante, et sa couleur, et la manière de s'en délivrer ? Elle est tout aussi superflue dans une de ces indispositions que dans l'autre ; et si, repompée de ses réservoirs, distribuée dans toute la machine, elle s'évacue par une autre voie plus longue, plus pénible et dangereuse, en sera-t-elle moins perdue ? La nature ne souffre rien d'inutile ; et comment serais-je coupable de l'aider, lorsqu'elle appelle mon secours par les symptômes les moins équivoques ? Ne la provoquons jamais, mais prêtons-lui la main dans l'occasion ; je ne vois au refus et à l'oisiveté que de la sottise et du plaisir manqué. Vivez sobre, me dira-t-on, excédez-vous

de fatigue. Je vous entends : que je me prive d'un plaisir ; que je me donne de la peine pour éloigner un autre plaisir. Bien imaginé !

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Voilà une doctrine qui n'est pas bonne à prêcher aux enfans.

BORDEU.

Ni aux autres. Cependant me permettrez-vous une supposition ? Vous avez une fille sage, trop sage, innocente, trop innocente ; elle est dans l'âge où le tempérament se développe. Sa tête s'embarrasse , la nature ne la secourt point : vous m'appelez. Je m'aperçois tout à coup que tous les symptômes qui vous effraient naissent de la surabondance et de la rétention du fluide séminal ; je vous avertis qu'elle est menacée d'une folie qu'il est facile de prévenir, et qui quelquefois est impossible à guérir ; je vous en indique le remède. Que ferez-vous ?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

A vous parler vrai, je crois.... mais ce cas n'arrive point....

BORDEU.

Détrompez-vous ; il n'est pas rare ; et il serait fréquent, si la licence de nos mœurs n'y obviait... Quoi qu'il en soit, ce serait fouler aux pieds toute décence , attirer sur soi les soupçons les plus

odieux, et commettre un crime de lèse-société que de divulguer ces principes. Vous rêvez.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Oui, je balançais à vous demander s'il vous était jamais arrivé d'avoir une pareille confidence à faire à des mères.

BORDEU.

Assurément.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Et quel parti ces mères ont-elles pris?

BORDEU.

Toutes, sans exception, le bon parti, le parti sensé... Je n'ôterais pas mon chapeau dans la rue à l'homme suspecté de pratiquer ma doctrine; il me suffirait qu'on l'appelât un infame. Mais nous causons sans témoins et sans conséquence; et je vous dirai de ma philosophie ce que Diogène tout nu disait au jeune et pudique Athénien contre lequel il se préparait à lutter: « Mon fils, ne crains rien, je ne suis pas si méchant que celui-là. »

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Docteur, je vous vois arriver, et je gage...

BORDEU.

Je ne gage pas, vous gagneriez. Oui, mademoiselle, c'est mon avis.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Comment! soit qu'on se renferme dans l'enceinte de son espèce, soit qu'on en sorte?

BORDEU.

Il est vrai.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSF.

Vous êtes monstrueux.

BORDEU.

Ce n'est pas moi, c'est ou la nature ou la société. Écoutez, mademoiselle, je ne m'en laisse point imposer par des mots, et je m'explique d'autant plus librement que je suis net et que la pureté de mes mœurs ne laisse prise d'aucun côté. Je vous demanderai donc, de deux actions également restreintes à la volupté, qui ne peuvent rendre que du plaisir sans utilité, mais dont l'une n'en rend qu'à celui qui la fait et l'autre le partage avec un être semblable mâle ou femelle, car le sexe ici, ni même l'emploi du sexe n'y fait rien, en faveur de laquelle le sens commun prononcera-t-il?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Ces questions-là sont trop sublimes pour moi.

BORDEU.

Ah! après avoir été un homme pendant quatre minutes, voilà que vous reprenez votre cornette et vos cotillons, et que vous redevenez femme. A la bonne heure; eh bien! il faut vous traiter comme telle.... Voilà qui est fait, on ne dit plus mot de madame du Barry.... Vous voyez, tout s'arrange; on croyait que la cour allait être bou-

leversée. Le maître a fait en homme sensé ; *Omne tulit punctum ;* il a gardé la femme qui lui fait plaisir, et le ministre qui lui est utile.... Mais vous ne m'écoutez pas.... Où en êtes-vous ?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

J'en suis à ces combinaisons qui me semblent toutes contre nature.

BORDEU.

Tout ce qui ne peut être ni contre nature ni hors de nature, je n'en excepte pas même la chasteté et la continence volontaires qui seraient les premiers des crimes contre nature, si l'on pouvait pécher contre nature, et les premiers des crimes contre les lois sociales d'un pays où l'on pèserait les actions dans une autre balance que celle du fanatisme et du préjugé.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Je reviens sur vos maudits syllogismes, et je n'y vois point de milieu, il faut ou tout nier ou tout accorder... Mais tenez, docteur, le plus honnête et le plus court est de sauter par-dessus le bourbier et d'en revenir à ma première question : Que pensez-vous du mélange des espèces ?

BORDEU.

Il n'y a point à sauter pour cela ; nous y étions. Votre question est-elle de physique ou de morale ?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

De physique, de physique.

BORDEU.

Tant mieux; la question de morale marchait la première, et vous la décidez. Ainsi donc...

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

D'accord... sans doute c'est un préliminaire, mais je voudrais... que vous séparassiez la cause de l'effet. Laissons la vilaine cause de côté.

BORDEU.

C'est m'ordonner de commencer par la fin; mais puisque vous le voulez, je vous dirai que, grace à notre pusillanimité, à nos répugnances, à nos lois, à nos préjugés, il y a très-peu d'expériences faites; qu'on ignore quelles seraient les copulations tout-à-fait infructueuses; les cas où l'utile se réunirait à l'agréable; quelles sortes d'espèces on se pourrait promettre de tentatives variées et suivies; si les Faunes sont réels ou fabuleux; si l'on ne multiplierait pas en cent façons diverses les races de mulets, et si celles que nous connaissons sont vraiment stériles. Mais un fait singulier, qu'une infinité de gens instruits vous attesteront comme vrai, et qui est faux, c'est qu'ils ont vu dans la basse-cour de l'archiduc un infame lapin qui servait de coq à une vingtaine de poules infames qui s'en accommodaient; ils ajouteront qu'on leur a montré des

poulets couverts de poils et provenus de cette bestialité. Croyez qu'on s'est moqué d'eux.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Mais qu'entendez-vous par des tentatives suivies?

BORDEU.

J'entends que la circulation des êtres est graduelle, que les assimilations des êtres veulent être préparées, et que, pour réussir dans ces sortes d'expériences, il faudrait s'y prendre de loin et travailler d'abord à rapprocher les animaux par un régime analogue.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

On réduira difficilement un homme à brouter.

BORDEU.

Mais non à prendre souvent du lait de chèvre, et l'on amènera facilement la chèvre à se nourrir de pain. J'ai choisi la chèvre par des considérations qui me sont particulières.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Et ces considérations?

BORDEU.

Vous êtes bien hardie! C'est que..... c'est que nous en tirerions une race vigoureuse, intelligente, infatigable et véloce dont nous ferions d'excellens domestiques.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Fort bien, docteur. Il me semble déjà que je

vois derrière la voiture de vos duchesses cinq à six grands insolens chèvre-pieds, et cela me réjouit.

BORDEU.

C'est que nous ne dégraderions plus nos frères en les assujétissant à des fonctions indignes d'eux et de nous.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Encore mieux.

BORDEU.

C'est que nous ne réduirions plus l'homme dans nos colonies à la condition de la bête de somme.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Vite, vite, docteur, mettez-vous à la besogne, et faites-nous des chèvre-pieds.

BORDEU.

Et vous le permettrez sans scrupule ?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Mais, arrètez, il m'en vient un; vos chèvre-pieds seraient d'effrénés dissolus.

BORDEU.

Je ne vous les garantis pas bien moraux.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Il n'y aura plus de sûreté pour les femmes honnêtes; ils multiplieront sans fin, à la longue il faudra les assommer ou leur obéir. Je n'en veux plus, je n'en veux plus. Tenez-vous en repos.

BORDEU, en s'en allant.

Et la question de leur baptême?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Ferait un beau charivari en Sorbonne.

BORDEU.

Avez-vous vu au Jardin du Roi, sous une cage de verre, un orang-outang qui a l'air d'un saint Jean qui prêche au désert?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Oui, je l'ai vu.

BORDEU.

Le cardinal de Polignac lui disait un jour: « Parle, et je te baptise. »

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Adieu donc, docteur; ne nous délaissez pas des siècles, comme vous faites, et pensez quelquefois que je vous aime à la folie. Si l'on savait tout ce que vous m'avez conté d'horreurs?

BORDEU.

Je suis bien sûr que vous vous en tairez.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Ne vous y fiez pas, je n'écoute que pour le plaisir de redire. Mais encore un mot, et je n'y reviens de ma vie.

BORDEU.

Qu'est-ce?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Ces goûts abominables, d'où viennent-ils?

BORDEU.

Partout d'une pauvreté d'organisation dans les jeunes gens, et de la corruption de la tête dans les vieillards; de l'attrait de la beauté dans Athènes, de la disette des femmes dans Rome, de la crainte de la vérole à Paris. Adieu, adieu.

LA PROMENADE

DU SCEPTIQUE,

OU

LES ALLÉES.

1747.

AVERTISSEMENT.

On lit dans les Mémoires de madame de Vandeul, au sujet de *la Promenade du sceptique* : (Voir le tome I, page 54.)

« Il avait un petit ouvrage tout prêt à publier, intitulé *la Promenade du sceptique;* un exempt, nommé d'Hémery, vient lui faire une visite et fouiller partout; il trouve le manuscrit, le met dans sa poche en disant : *Voilà qui est bien, c'est cela que je cherche...* Mon père a fait depuis plusieurs démarches pour le rattraper, mais elles ont été infructueuses. Ce petit ouvrage avait passé de la bibliothèque de M. Berrier dans celle de M. de Lamoignon, ensuite chez M. Baujon; il est *là*, ou perdu. »

Naigeon, comme madame de Vandeul, croyait cet ouvrage perdu; mais celui-ci en avait aperçu quelque part une très-belle copie; c'est cette copie que nous sommes parvenus à découvrir et qui nous a servi à faire cette édition.

DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

Les prétendus connaisseurs en fait de style chercheront vainement à me déchiffrer. Je n'ai point de rang parmi les écrivains connus. Le hasard m'a mis la plume à la main; et trop de dégoûts accompagnent la condition d'auteur, pour que dans la suite je me fasse une habitude d'écrire. Voici à quelle occasion je m'en suis avisé pour cette fois.

Appelé par mon rang et par ma naissance à la profession des armes, je l'ai suivie, malgré le goût naturel qui m'entraînait à l'étude de la philosophie et des belles-lettres. J'ai fait la campagne de 1745, et je m'en glorifie; j'ai été dangereusement blessé à la journée de Fontenoi; mais j'ai vu la guerre, j'ai vu mon roi augmenter l'ardeur de son général par sa présence, le général transmettre à l'officier son esprit, l'officier soutenir l'intrépidité du soldat, le Hollandais contenu,

l'Autrichien repoussé, l'Anglais dispersé, et ma nation victorieuse.

A mon retour de Fontenoi, j'allai passer le reste de l'automne au fond d'une province, dans une campagne assez solitaire. J'étais bien résolu de n'y voir personne, ne fût-ce que pour observer plus rigoureusement le régime qui convenait à ma convalescence; mais mes semblables ne sont faits ni pour vivre inconnus, ni pour être négligés : c'est la malédiction de notre état. Sitôt qu'on me sut à C..., la compagnie me vint de toute part. Ce fut une persécution, et je ne pus jamais être seul.

Il n'y eut que vous, mon cher Cléobule, mon digne et respectable ami, qui ne parûtes point. Je reçus, je crois, toute la terre, excepté le seul homme qu'il me fallait. Je n'ai garde de vous en faire un reproche : était-il naturel que vous abandonnassiez les amusemens de votre chère solitude, pour venir sécher d'ennui parmi la foule d'oisifs dont j'étais obsédé?

Cléobule a vu le monde et s'en est dégoûté; il s'est réfugié de bonne heure dans une petite terre qui lui reste des débris d'une fortune assez considérable; c'est là qu'il est sage et qu'il vit heureux. « Je touche à la cinquantaine, me disait-il
« un jour; les passions ne me demandent plus
« rien, et je suis riche avec la centième partie

« d'un revenu qui me suffisait à peine à l'âge de « vingt-cinq ans. »

Si quelque jour un heureux hasard vous conduit dans le désert de Cléobule, vous y verrez un homme d'un abord sérieux, mais poli; il ne se répandra point en longs complimens, mais comptez sur la sincérité de ceux qu'il vous fera. Sa conversation est enjouée sans être frivole; il parle volontiers de la vertu; mais du ton dont il en parle, on sent qu'il est bien avec elle. Son caractère est celui même de la divinité, car il fait le bien, il dit la vérité, il aime les bons et il se suffit à lui-même.

On arrive dans sa retraite par une avenue de vieux arbres qui n'ont jamais éprouvé les soins ni le ciseau du jardinier. Sa maison est construite avec plus de goût que de magnificence. Les appartemens en sont moins spacieux que commodes; son ameublement est simple, mais propre. Il a des livres en petit nombre. Un vestibule, orné des bustes de Socrate, de Platon, d'Atticus, de Cicéron, conduit dans un enclos qui n'est ni bois, ni prairie, ni jardin; c'est un assemblage de tout cela. Il a préféré un désordre toujours nouveau à la symétrie qu'on sait en un moment; il a voulu que la nature se montrât partout dans son parc; et, en effet, l'art ne s'y aperçoit que quand il est un jeu de la nature. Si quelque chose

semble y avoir été pratiqué par la main des hommes ; c'est une sorte d'étoile où concourent quelques allées qui resserrent entre elles un parterre moins étendu qu'irrégulier.

C'est là, que j'ai joui cent fois de l'entretien délicieux de Cléobule et du petit nombre d'amis qu'il y rassemble ; car il en a, et ne craint pas de les perdre. Voici par quel secret il sait les conserver ; il n'a jamais exigé d'aucun qu'il conformât ses sentimens aux siens, et il ne les gêne non plus sur leurs goûts que sur leurs opinions : c'est là que j'ai vu le pyrrhonien embrasser le sceptique, le sceptique se réjouir des succès de l'athée, l'athée ouvrir sa bourse au déiste, le déiste faire des offres de service au spinosiste ; en un mot toutes les sectes de philosophes rapprochées et unies par les liens de l'amitié. C'est là que résident la concorde, l'amour de la vérité, la vérité, la franchise et la paix ; et c'est là que jamais ni scrupuleux, ni superstitieux, ni dévot, ni docteur, ni prêtre, ni moine n'a mis le pied.

Ravi de la naïveté des discours de Cléobule, et d'un certain ordre que j'y voyais régner, je me plus à l'étudier, et je remarquai bientôt que les matières qu'il entamait étaient presque toujours analogues aux objets qu'il avait sous les yeux.

Dans une espèce de labyrinthe, formé d'une

haute charmille coupée de sapins élevés et touffus, il ne manquait jamais de m'entretenir des erreurs de l'esprit humain, de l'incertitude de nos connaissances, de la frivolité des systèmes de la physique et de la vanité des spéculations sublimes de la métaphysique.

Assis au bord d'une fontaine, s'il arrivait qu'une feuille détachée d'un arbre voisin, et portée par le zéphir sur la surface de l'eau, en agitât le cristal et en troublât la limpidité, il me parlait de l'inconstance de nos affections, de la fragilité de nos vertus, de la force des passions, des agitations de notre ame, de l'importance et de la difficulté de s'envisager sans prévention, et de se bien connaître.

Transportés sur le sommet d'une colline qui dominait les champs et les campagnes d'alentour, il m'inspirait le mépris pour tout ce qui élève l'homme sans le rendre meilleur; il me montrait mille fois plus d'espace au-dessus de ma tête que je n'en avais sous mes pieds, et il m'humiliait par le rapport évanouissant du point que j'occupais à l'étendue prodigieuse qui s'offrait à ma vue.

Redescendus dans le fond d'une vallée, il considérait les misères attachées à la condition des hommes, et m'exhortait à les attendre sans inquiétude et à les supporter sans faiblesse.

Une fleur lui rappelait ici une pensée légère ou

un sentiment délicat. Là c'était au pied d'un vieux chêne, ou dans le fond d'une grotte, qu'il retrouvait un raisonnement nerveux et solide, une idée forte, quelque réflexion profonde.

Je compris que Cléobule s'était fait une sorte de philosophie locale; que toute sa campagne était animée et parlante pour lui; que chaque objet lui fournissait des pensées d'un genre particulier, et que les ouvrages de la nature étaient à ses yeux un livre allégorique où il lisait mille vérités qui échappaient au reste des hommes.

Pour m'assurer davantage de ma découverte, je le conduisis un jour à l'étoile dont j'ai parlé. Je me souvenais qu'en cet endroit il m'avait touché quelque chose des routes diverses par lesquelles les hommes s'avancent vers leur dernier terme, et j'essayai s'il ne reviendrait pas dans ce lieu à la même matière. Que je fus satisfait de mon expérience! Combien de vérités importantes et neuves n'entendis-je pas! En moins de deux heures que nous passâmes à nous promener de l'allée des épines dans celle des marronniers, et de l'allée des marronniers dans son parterre, il épuisa l'extravagance des religions, l'incertitude des systèmes de la philosophie et la vanité des plaisirs du monde. Je me séparai de lui, pénétré de la justesse de ses notions, de la netteté de son jugement et de l'étendue de ses connaissances; et,

de retour chez moi, je n'eus rien de plus pressé que de rédiger son discours, ce qui me fut d'autant plus facile que, pour se mettre à ma portée, Cléobule avait affecté d'emprunter des termes et des comparaisons de mon art.

Je ne doute point qu'en passant par ma plume, les choses n'aient beaucoup perdu de l'énergie et de la vivacité qu'elles avaient dans sa bouche; mais j'aurai du moins conservé les principaux traits de son discours. C'est ce discours que je donne aujourd'hui sous le titre de *la Promenade du Sceptique*, ou de *l'Entretien sur la Religion, la Philosophie et le Monde.*

J'en avais déjà communiqué quelques copies; elles se sont multipliées, et j'ai vu l'ouvrage si monstrueusement défiguré dans quelques-unes, que craignant que Cléobule, instruit de mon indiscrétion, ne m'en sût mauvais gré, j'allai le prévenir, solliciter ma grace, et même obtenir la permission de publier ses pensées. Je tremblai en lui annonçant le sujet de ma visite; je me rappelai l'inscription qu'il a fait placer à l'entrée de son vestibule; c'est un *beatus qui moriens fefellit* en marbre noir, et je désespérai du succès de ma négociation; mais il me rassura, me prit par la main, me conduisit sous ses marronniers, et m'adressa le discours suivant:

« Je ne vous blâme point de travailler à éclairer « les hommes; c'est le service le plus important « qu'on puisse se proposer de leur rendre, mais « c'est aussi celui qu'on ne leur rendra jamais. « Présenter la vérité à de certaines gens, c'est, « disait ingénieusement un de nos amis, un jour « que je m'entretenais avec lui sous ces ombrages, « introduire un rayon de lumière dans un nid de « hiboux; il ne sert qu'à blesser leurs yeux et à « exciter leurs cris. Si les hommes n'étaient igno- « rans que pour n'avoir rien appris, peut-être les « instruirait-on; mais leur aveuglement est systé- « matique. Ariste, vous n'avez pas seulement « affaire à des gens qui ne savent rien, mais à des « gens qui ne veulent rien savoir. On peut dé- « tromper celui dont l'erreur est involontaire; « mais par quel endroit attaquer celui qui est en « garde contre le sens commun? Ne vous attendez « donc pas que votre ouvrage serve beaucoup aux « autres; mais craignez qu'il ne vous nuise infi- « niment à vous-même. La religion et le gouver- « nement sont des sujets sacrés auxquels il n'est « pas permis de toucher. Ceux qui tiennent le « timon de l'Église et de l'État seraient fort em- « barrassés s'ils avaient à nous rendre une bonne « raison du silence qu'ils nous imposent; mais le « plus sûr est d'obéir et de se taire, à moins qu'on

« n'ait trouvé dans les airs quelque point fixe « hors de la portée de leurs traits, d'où l'on puisse « leur annoncer la vérité. »

Je conçois, lui répondis-je, toute la sagesse de vos conseils; mais sans m'engager à les suivre, oserais-je vous demander pourquoi la religion et le gouvernement sont des sujets d'écrire qui nous sont interdits? Si la vérité et la justice ne peuvent que gagner à mon examen, il est ridicule de me défendre d'examiner. En m'expliquant librement sur la religion, lui donnerai-je une atteinte plus forte que celle qu'elle reçoit de la défense qu'on me fait de m'expliquer? Si le célèbre Cochin, après avoir établi les moyens de sa cause, s'était avisé de conclure à ce que la réplique fût interdite à sa partie, quelle étrange idée n'eût-il pas donné de son droit? Que l'esprit d'intolérance anime les Mahométans; qu'ils maintiennent leur religion par le fer et par le feu, ils sont conséquens; mais que des gens qui se disent imitateurs d'un maître qui apporta dans le monde une loi d'amour, de bienveillance et de paix, la protègent à main armée, c'est ce qui n'est pas supportable. Ont-ils donc oublié l'aigreur avec laquelle il réprimanda ces disciples impétueux qui le sollicitaient d'appeler le feu du ciel sur des villes qu'ils n'avaient point eu le talent de persuader? En un mot, les raisonnemens de l'esprit fort sont-ils

solides, on a tort de les combattre; sont-ils mauvais, on a tort de les redouter.

« On pourrait vous répondre, reprit Cléobule,
« qu'il y a des préjugés dans lesquels il est im-
« portant d'entretenir le peuple. »

Et quels, lui répartis-je vivement? Quand un homme admet une fois l'existence d'un Dieu, la réalité du bien et du mal moral, l'immortalité de l'ame, les récompenses et les châtimens à venir, qu'a-t-il besoin de préjugés? Lorsqu'il sera profondément initié dans les mystères de la transsubstantiation, de la consubstantiation, de la Trinité, de l'union hypostatique, de la prédestination, de l'incarnation, et le reste, en sera-t-il meilleur citoyen? Quand il saurait cent fois mieux que le sorboniste le plus habile, si les trois personnes divines sont trois substances distinctes et différentes; si le Fils et le Saint-Esprit sont tous puissans, ou s'ils sont subordonnés à Dieu le Père; si l'union des trois personnes consiste dans la connaissance intime et mutuelle qu'elles ont de leurs pensées et de leurs desseins; s'il n'y a point de personnes en Dieu; si le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont trois attributs de la Divinité, sa bonté, sa sagesse et sa puissance; si ce sont trois actes de sa volonté, la création, la rédemption et la grace; si ce sont deux actes ou deux attributs du Père, la connaissance de lui-même,

par laquelle le Fils est engendré, et son amour pour le Fils, d'où procède le Saint-Esprit; si ce sont trois relations d'une même substance, considérée comme incréée, engendrée et produite; ou, si ce ne sont que trois dénominations, en serait-il plus honnête homme? Non, mon cher Cléobule, il concevrait toute la vertu secrète de la personnalité, de la consubstantialité, de l'homoousios et de l'hypostase, qu'il pourrait n'être qu'un fripon. Le Christ a dit: aimez Dieu de tout votre cœur, et votre prochain comme vous-même: voilà la loi et les prophètes. Il avait trop de jugement et d'équité pour attacher la vertu et le salut des hommes à des mots vides de sens. Cléobule, ce ne sont point les grandes vérités qui ont inondé la terre de sang. Les hommes ne se sont guères entretués que pour des choses qu'ils n'entendaient point. Parcourez l'histoire ecclésiastique, et vous serez convaincu que si la religion chrétienne eût conservé son ancienne simplicité; que si l'on n'eût exigé des hommes que la connaissance de Dieu et l'amour du prochain; que si l'on n'eût point embarrassé le christianisme d'une infinité de superstitions qui l'ont rendu dans les siècles à venir indigne d'un Dieu aux yeux des gens sensés; en un mot, que si l'on n'eût prêché aux hommes qu'un culte dont ils eussent trouvé les premiers fondemens dans leur

ame, ils ne l'auraient jamais rejeté, et ne se seraient point querellés après l'avoir admis. L'intérêt a engendré les prêtres, les prêtres ont engendré les préjugés, les préjugés ont engendré les guerres, et les guerres dureront tant qu'il y aura des préjugés, les préjugés tant qu'il y aura des prêtres, et les prêtres tant qu'il y aura de l'intérêt à l'être.

« Aussi, continua Cléobule, il me semble que « je suis au temps de Paul, dans Éphèse, et que « j'entends de toute part les prêtres répéter les « clameurs qui s'élevèrent jadis contre lui. » « Si « cet homme a raison, s'écrieront ces marchands « de reliques, c'est fait de notre trafic, nous « n'avons qu'à fermer nos ateliers et mourir de « faim. Ariste, si vous m'en croyez, vous pré- « viendrez cet éclat, vous renfermerez votre ma- « nuscrit, et ne le communiquerez qu'à nos amis. « Si vous êtes flatté du mérite de savoir écrire et « penser, c'est un éloge qu'ils seront forcés de « vous accorder. Mais si, jaloux d'une réputation « plus étendue, l'estime et la louange sincère « d'une petite société de philosophes ne vous « suffisent pas, donnez un ouvrage que vous « puissiez avouer. Occupez-vous d'un autre sujet, « vous en trouverez mille pour un qui prêteront, « et même davantage, à la légèreté de votre « plume. »

Quant à moi, Cléobule, lui répondis-je, j'ai beau considérer les objets qui m'environnent, je n'en aperçois que deux qui méritent mon attention, et ce sont précisément les seuls dont vous me défendez de parler. Imposez-moi silence sur la religion et le gouvernement, et je n'aurai plus rien à dire. En effet, que m'importe que l'académicien..... ait fait un insipide roman; que le père..... ait prononcé en chaire un discours académique; que le chevalier de..... nous inonde de misérables brochures; que la duchesse..... mendie les faveurs de ses pages; que le fils du duc...... soit à son père ou à un autre; que D......... compose ou fasse composer ses ouvrages? tous ces ridicules sont sans conséquence. Ces sottises ne touchent ni à votre bonheur ni au mien. La mauvaise histoire de...... serait par impossible quatre fois plus mauvaise encore, que l'État n'en serait ni mieux ni plus mal réglé. Ah! mon cher Cléobule, cherchez-nous, s'il vous plaît, des sujets plus intéressans, ou souffrez que nous nous reposions.

« Je consens, reprit Cléobule, que vous vous « reposiez tant qu'il vous plaira. N'écrivez jamais « s'il faut que vous vous perdiez par un écrit; mais « si c'est une nécessité que vous trompiez votre « loisir aux dépens du public, que n'imitez-vous

«le nouvel auteur qui s'est exercé sur les pré-
«jugés ?»

Je vous entends, Cléobule; vous me conseillez, lui dis-je, de traiter les préjugés du public de manière à faire dire que je les ai tous. Y pensez-vous? et quel exemple me proposez-vous là?

Lorsqu'on m'annonça cet ouvrage, bon, dis-je en moi-même, voilà le livre que j'attendais. Où le vend-on? demandais-je tout bas. Chez G........ rue Saint-Jacques, me répondit-on sans mystère. Quoi donc? ajoutai-je toujours en moi-même, quelque honnête censeur aurait-il eu le courage de sacrifier sa pension à l'intérêt de la vérité, ou l'ouvrage serait-il assez mal fait pour qu'un censeur ait pu l'approuver, sans exposer sa petite fortune? Je lus, et je trouvai que l'approbateur n'avait rien risqué. Ainsi votre avis, Cléobule, est que je n'écrive point, ou que je fasse un mauvais livre.

« Sans doute, répondit Cléobule. Il vaut mieux « être mauvais auteur en repos, que bon auteur « persécuté. Un livre qui dort, disait sensément « un auteur d'ailleurs assez extravagant, ne fait « mal à personne. »

Je tâcherai, lui répliquai-je, de faire un bon livre, et d'éviter la persécution.

«Je le souhaite, dit Cléobule. Mais un moyen « sûr de satisfaire votre goût, sans irriter per-

« sonne, ce serait de composer une longue disser-
« tation historique, dogmatique et critique, que
« personne ne lirait et à laquelle les superstitieux
« seraient dispensés de répondre. Vous auriez
« l'honneur de reposer sur le même rayon entre
« Jean Hus, Socin, Zwingle, Luther et Calvin, et
« l'on se souviendrait à peine dans un an d'ici que
« vous avez écrit. Au lieu que si vous le prenez
« sur le ton de Bayle, de Montagne, de Voltaire,
« de Barclay, de Woolston, de Svift, de Montes-
« quieu, vous risquerez sans doute de vivre plus
« long-temps; mais que cet avantage vous coûtera
« cher! Mon cher Ariste, connaissez-vous bien
« ceux à qui vous vous jouez? Il vous sera échappé
« que l'homoousios est un mot vide de sens, vous
« serez donc un athée; mais tout athée est un
« damné, et tout damné est bon à brûler dans ce
« monde et dans l'autre. En conséquence de cette
« induction charitable, vous serez persécuté,
« poursuivi. Satan est le ministre de la colère de
« Dieu, et il ne tient jamais à ces gens, disait un
« de nos amis, qu'ils ne soient les ministres de la
« fureur de Satan. Les gens du monde s'amuse-
« ront des peintures satiriques que vous avez faites
« de leurs mœurs; les philosophes riront du ridi-
« cule que vous jetez à pleines mains sur leurs
« opinions; mais les dévots n'entendent point
« raillerie, je vous en avertis. Ils prennent tout

« au sérieux, et ils vous pardonneraient plutôt
« cent raisonnemens qu'un bon mot. »

Mais pourriez-vous m'apprendre, mon cher Cléobule, lui répondis-je, par quelle raison les théologiens sont ennemis de la plaisanterie? Il est décidé que rien n'est plus utile que la bonne; il me semble que rien n'est plus innocent que la mauvaise. Mal appliquer le ridicule, c'est souffler sur une glace. L'humidité de l'haleine disparaît d'elle-même, et le cristal reprend son éclat. En vérité, il faut ou que ces graves personnages soient de mauvais plaisans, ou qu'ils ignorent que le vrai, le bon et le beau ne sont pas susceptibles de ridicule, ou qu'ils aient un violent soupçon que ces qualités leur sont étrangères.

« C'est le premier sans doute, dit Cléobule,
« car je ne sais rien qui ait plus mauvaise grace
« qu'un théologien qui fait le plaisant, si ce n'est
« peut-être un jeune militaire qui fait le théolo-
« gien. Mon cher Ariste, vous avez un rang dans
« le monde; vous y portez un nom connu; vous
« avez servi avec distinction; on a des preuves de
« votre probité; personne ne s'est encore avisé,
« ni ne s'avisera, je pense, de vous refuser de la
« figure et de l'esprit: il faut même vous en trou-
« ver et vous connaître pour être à la mode. En
« vérité, la réputation de bon écrivain ajoutera
« si peu à ces avantages que vous pourriez la né-

« gliger. Mais avez-vous bien réfléchi sur les suites « de celle d'auteur médiocre? Savez-vous que « mille ames basses, jalouses de votre mérite, at- « tendent avec impatience que vous preniez quel- « que travers, pour ternir impunément toutes « vos qualités? Ne vous exposez point à donner « cette misérable consolation à l'envie. Laissez-la « vous admirer, sécher et se taire. »

Nous eussions poussé la conversation plus loin, et il y a toute apparence que Cléobule, qui m'avait ébranlé par ses premiers raisonnemens, eût achevé d'étouffer en moi la vanité d'auteur, et que mon ouvrage, ou plutôt le sien, allait être remis pour jamais sous la clef; lorsque le jeune sceptique Alcyphron survint, se proposa pour arbitre de notre différent et décida que, puisque l'entretien que nous avions eu sur la religion, la philosophie et le monde, courait manuscrit, il valait autant qu'il fût imprimé. Mais pour obvier à tous les inconvéniens qui tiennent Cléobule en alarmes: « Je vous conseille, ajouta-t-il, de vous adresser « à quelque sujet de ce prince philosophe que « vous voyez quelquefois, le front ceint de laurier, « se promener dans nos allées et se reposer de ses « nobles travaux à l'ombre de nos marronniers; ce- « lui que vous entendîtes dernièrement *gourman-* « *der* Machiavel avec tant d'éloquence et de bon

« sens. Passez dans ses états avec votre ouvrage,
« et laissez crier les bigots. »

Cet avis s'accordait avec ma tranquillité, mes intérêts et mes vices; et je le suivis.

Punitis ingeniis, gliscit autoritas.

TACIT. *Ann.*

LA PROMENADE

DU SCEPTIQUE,

OU

LES ALLÉES.

Velut sylvis, ubi passim
Palantes error certo de tramite pellit;
Ille sinistrorsum, hic dextrorsum abit; unus utrique
Error, sed variis illudit partibus. Hoc te
Crede modo insanum; nihilo ut sapientior ille,
Qui te deridet, caudam trahat.....

Horat.

L'ALLÉE DES ÉPINES.

Quone malo mentem concussa? Timore deorum.

Horat.

1. L'envie ne m'accusera pas d'avoir dissipé des millions à l'État pour aller au Pérou ramasser de la poudre d'or, ou chercher des martres zibelines en Laponie. Ceux à qui Louis commanda de vérifier les calculs du grand Newton, et de déter-

miner avec une toise la figure de notre globe, remontaient sans moi le fleuve de Torno, et je ne descendais point avec eux la rivière des Amazones. Aussi, mon cher Ariste, ne t'entretiendrai-je pas des périls que j'ai courus dans les pays glacés du nord, ou dans les déserts brûlans du midi : moins encore des avantages que la géographie, la navigation, l'astronomie retireront, dans deux ou trois mille ans, des prodiges de mon quart de cercle et de l'excellence de mes lunettes. Je me propose une fin plus noble, une utilité plus prochaine. C'est d'éclairer, de perfectionner la raison humaine par le récit d'une simple promenade. Le sage a-t-il besoin de traverser les mers et de tenir registre des noms barbares et des penchans effrénés des sauvages, pour instruire des peuples policés : tout ce qui nous environne est un sujet d'observation. Les objets qui nous sont le plus familiers, peuvent être pour nous des merveilles ; tout dépend du coup d'œil. S'il est distrait, il nous trompe : s'il est perçant et réfléchi, il nous approche de la vérité.

2. Tu connais ce bas monde : décide sous quel méridien est placé le petit canton que je vais te décrire, et que j'ai depuis peu examiné en philosophe, après avoir perdu mon temps à le parcourir en géographe. Je te laisse le soin de donner aux différens peuples qui l'habitent des noms

convenables aux mœurs et aux caractères que je t'en tracerai. Que tu seras étonné de vivre au milieu d'eux! Mais comme cette nation singulière compose différentes classes, tu ignores peut-être à laquelle tu appartiens, et je ris d'avance, ou de l'embarras qui t'attend si tu ne sais qui tu es, ou de la honte que tu ressentiras si tu te trouves confondu dans la foule des idiots.

3. L'empire dont je te parle est gouverné en chef par un souverain sur le nom duquel ses sujets sont à peu près d'accord; mais il n'en est pas de même de son existence. Personne ne l'a vu, et ceux de ses favoris qui prétendent avoir eu des entretiens avec lui, en ont parlé d'une manière si obscure, lui ont attribué des contrariétés si étranges, que tandis qu'une partie de la nation s'est épuisée à former des systèmes pour expliquer l'énigme, ou à s'entredéchirer pour faire prévaloir ses opinions; l'autre a pris le parti de douter de tout ce qu'on en débitait, et quelques-uns celui de n'en rien croire.

4. Cependant on le suppose infiniment sage, éclairé, plein de tendresse pour ses sujets; mais comme il a résolu de se rendre inaccessible, du moins pour un temps, et qu'il s'avilirait sans doute en se communiquant, la voie qu'il a suivie pour prescrire des lois et manifester ses volontés est fort équivoque. On a découvert tant de fois

que ceux qui se disent inspirés de lui n'étaient que des visionnaires ou des fourbes, qu'on est tenté de croire qu'ils sont et seront toujours tels qu'ils ont été. Deux volumes épais, remplis de merveilles et d'ordonnances, tantôt bizarres et tantôt raisonnables, renferment ses volontés. Ces livres sont écrits d'une manière si inégale, qu'il paraît bien qu'il n'a pas été fort attentif sur le choix de ses secrétaires, ou qu'on a souvent abusé de sa confiance. Le premier contient des réglemens singuliers, avec une longue suite de prodiges opérés pour leur confirmation; et le second révoque ces premiers privilèges, en établit de nouveaux qui sont également appuyés sur des merveilles: de là procès entre les privilégiés. Ceux de la nouvelle création se prétendent favorisés exclusivement à ceux de l'ancienne, qu'ils méprisent comme des aveugles, tandis que ceux-ci les maudissent comme des intrus et des usurpateurs. Je te développerai plus à fond par la suite le contenu de ce double code. Revenons au prince.

5. Il habite, dit-on, un séjour lumineux, magnifique et fortuné, dont on a des descriptions aussi différentes entre elles que les imaginations de ceux qui les ont faites. C'est là que nous allons tous. La cour du prince est un rendez-vous général où nous marchons sans cesse; et l'on dit que nous y serons récompensés ou punis, selon

la bonne ou mauvaise conduite que nous aurons tenue sur la route.

6. Nous naissons soldats; mais rien de plus singulier que la façon dont on nous enrôle: tandis que nous sommes ensevelis dans un sommeil si profond, que personne de nous ne se souvient pas même d'avoir veillé ou dormi, on met à nos côtés deux témoins; on demande au dormeur s'il veut être enrôlé; les témoins consentent pour lui, signent son engagement, et le voilà soldat.

7. Dans tout gouvernement militaire, on a institué des signes pour reconnaître ceux qui embrassaient la profession des armes, et les rendre sujets aux châtimens prononcés contre les déserteurs, s'ils l'abandonnaient sans ordre ou sans nécessité. Ainsi chez les Romains on imprimait aux nouveaux enrôlés un caractère qui les attachait au service sous peine de la vie. On eut la même prudence dans le nôtre; et il fut ordonné dans le premier volume du code, que tous les soldats seraient marqués sur la partie même qui constate la virilité. Mais ou notre souverain se ravisa, ou le sexe toujours enclin à nous contester nos avantages, se crut aussi propre à la guerre que nous, et fit ses remontrances; car cet abus fut réformé dans le second volume. Le haut-de-chausse ne distingua plus la milice. Il y eut des troupes en cotillon; et l'armée du prince fut un

corps de héros et d'amazones, avec un uniforme commun. Le ministre de la guerre, chargé de le déterminer, s'en tint à un bandeau et à une robe ou casaque blanche. C'est l'habit du régiment, et l'on sent assez qu'il est mieux assorti aux deux sexes que le premier, ressource admirable pour doubler au moins le nombre des troupes. J'ajouterai même ici, à l'honneur du sexe, qu'il y a peu d'hommes qui sachent porter le bandeau aussi-bien que les femmes.

8. Les devoirs du soldat se réduisent à bien tenir son bandeau et à conserver sa robe sans tache. Le bandeau s'épaissit ou s'affaiblit à l'user. Il devient dans les uns d'un drap des plus épais; c'est dans les autres une gaze légère, toujours prête à se déchirer. Une robe sans tache et deux bandeaux également épais; c'est ce qu'on n'a point encore vu. Vout passez pour un lâche, si vous laissez salir votre robe; et si votre bandeau se déchire ou vient à tomber, vous êtes pris pour déserteur. De ma robe, ami, je ne t'en dirai rien. On prétend que c'est la tacher que d'en parler avec avantage, et ce serait faire soupçonner au moins qu'elle est sale que d'en parler avec mépris. Quant à mon bandeau, il y a long-temps que je m'en suis défait. Soit inconsistance de sa part, soit effort de la mienne, il est tombé.

9. On nous assure que notre prince a toutes les

lumières possibles; cependant rien de plus obscur que notre code, qu'on dit être de lui. Autant ce qu'on y lit sur la robe est sensé; autant les articles du bandeau paraissent ridicules. On prétend, par exemple, que, quand ce voile est d'une bonne étoffe, loin de priver de la vue, on aperçoit, à travers, une infinité de choses merveilleuses, qu'on ne voit point avec les yeux seuls; et qu'une de ses propriétés, c'est de faire l'office d'un verre à facettes, de présenter, de réaliser la présence d'un même objet en plusieurs endroits à la fois; absurdités qu'on fortifie de tant d'autres, que quelques déserteurs ont soupçonné de petits esprits d'avoir eu la témérité de prêter à notre législateur leurs idées, et d'avoir inséré dans le nouveau code je ne sais combien de puérilités dont il n'y a pas l'ombre dans l'ancien. Mais ce qui te surprendra, c'est qu'ils ont ajouté que la connaissance de ces rêveries est absolument nécessaire pour être admis dans le palais de notre monarque. Tu me demanderas sans doute ce que sont devenus tous ceux qui ont précédé la promulgation du nouveau code. Ma foi, je n'en sais rien..... Ceux qui prétendent être dans le secret, disent, pour disculper le prince, qu'il avait révélé ces choses, comme le mot du guet, à ses anciens officiers généraux; mais ils ne le justifient point d'avoir réformé toute la soldatesque qui

s'en allait bonnement, et qui dut être bien étonnée, en arrivant à sa cour, de se voir traiter avec tant d'ignominie, pour avoir ignoré ce qu'elle n'avait jamais pu savoir.

10. L'armée réside dans des provinces peu connues. En vain publie-t-on que tout y abonde : il faut qu'on y soit mal ; car ceux-mêmes qui nous enrôlent n'articulent rien de précis, s'en tiennent aux termes généraux, craignent de joindre, et partent le plus tard qu'ils peuvent.

11. Trois chemins y conduisent ; on en voit un à gauche qui passe pour le plus sûr, et qui n'est dans le vrai que le plus pénible. C'est un petit sentier long, étroit, escarpé, embarrassé de cailloux et d'épines dont on est effrayé, qu'on suit à regret, et qu'on est toujours sur le point de quitter.

12. On en rencontre devant soi un second, spacieux, agréable, tout jonché de fleurs ; sa pente paraît douce. On se sent porté naturellement à la suivre ; elle abrège la route, ce qui n'est point un avantage ; car, comme elle est agréable, on ne serait pas fâché qu'elle fût longue. Si le voyageur est prudent, et qu'il vienne à considérer attentivement ce chemin, il le trouve inégal, tortueux, et peu sûr. Sa pente lui paraît rapide ; il aperçoit des précipices sous les fleurs ; il craint d'y faire des faux pas ; il s'en éloigne,

mais à regret; il y revient pour peu qu'il s'oublie: et il n'y a personne qui ne s'oublie quelquefois.

13. A droite est une petite allée sombre, bordée de marronniers, sablée, plus commode que le sentier des épines, moins agréable que l'allée des fleurs, plus sûre que l'une et l'autre, mais difficile à suivre jusqu'au bout, tant son sable devient mouvant sur la fin.

14. On trouve dans l'allée des épines des haires, des cilices, des disciplines, des masques, des recueils de pieuses rêveries, des colifichets mystiques, des recettes pour garantir sa robe de taches, ou pour la détacher, et je ne sais combien d'instructions pour porter fermement son bandeau, instructions qui sont toutes superflues pour les sots, et entre lesquelles il n'y en a pas une bonne pour les gens sensés.

15. Celle des fleurs est jonchée de cartes, de dés, d'argent, de pierreries, d'ajustemens, de contes de fées, de romans: ce ne sont que lits de verdure et nymphes dont les attraits, soit négligés, soit mis en œuvre, n'annoncent point de cruauté.

16. Dans l'allée des marronniers, on a des sphères, des globes, des télescopes, des livres, de l'ombre et du silence.

17. Au sortir du profond sommeil pendant lequel on a été enrôlé, on se trouve dans le sen-

tier des épines, habillé de la casaque blanche, et la tête affublée du bandeau. On conçoit combien il est peu commode de se promener à tâtons parmi des ronces et des orties. Cependant il y a des soldats qui bénissent à chaque pas la Providence de les y avoir placés, qui se réjouissent sincèrement des égratignures continuelles qu'ils ont à souffrir, qui succombent rarement à la tentation de tacher leur robe, jamais à celle de lever ou de déchirer leur bandeau; qui croient fermement que moins on voit clair, plus on va droit, et qui joindront un jour, persuadés que le prince leur saura autant de gré du peu d'usage qu'ils auront fait de leurs yeux, que du soin particulier qu'ils auront pris de leur robe.

18. Qui le croirait? ces frénétiques sont heureux; ils ne regrettent point la perte d'un organe dont le prix leur est inconnu; ils tiennent le bandeau pour un ornement précieux; ils verseraient jusqu'à la dernière goutte de leur sang, plutôt que de s'en défaire; ils se complaisent dans le soupçon qu'ils ont de la blancheur de leur robe : l'habitude les rend insensibles aux épines, et ils font la route en chantant, en l'honneur du prince, quelques chansons qui, pour être fort vieilles, n'en sont pas moins belles.

19. Laissons-les dans leurs préjugés : nous risquerions trop à les en tirer; ils ne doivent peut-

être leur vertu qu'à leur aveuglement. Si on les débarrassait de leur bandeau, qui sait s'ils auraient le même soin de leur robe? Tel s'est illustré dans l'allée des épines, qu'on aurait peut-être passé par les baguettes dans celle des fleurs ou des marronniers; ainsi que tel brille dans l'une ou l'autre de ces dernières, qui se flagellerait et se flagellera peut-être dans la première.

20. Les avenues de ce triste sentier sont occupées par des gens qui l'ont beaucoup étudié, qui se piquent de le connaître, qui le montrent aux passans, mais qui n'ont pas la simplicité de le suivre.

21. En général, c'est bien la race la plus méchante que je connaisse. Orgueilleux, avares, hypocrites, fourbes, vindicatifs, mais surtout querelleurs, ils tiennent de frère Jean des Entaumures, d'heureuse mémoire, le secret d'assommer leurs ennemis avec le bâton de l'étendard; ils s'entretueraient quelquefois pour un mot, si on avait la bonté de les laisser faire. Ils sont parvenus, je ne sais comment, à persuader aux recrues qu'ils ont le privilège exclusif de détacher les robes: ce qui les rend très-nécessaires à gens qui, ayant les yeux bien calfeutrés, n'ont pas de peine à croire que leur robe est sale quand on le leur dit.

22. Ces béats se promènent et édifient le jour

dans l'allée des épines, et passent la nuit sans scandale dans celle des fleurs. Ils prétendent avoir lu dans les lois du prince qu'il ne leur est pas permis d'avoir des femmes en propre; mais ils n'ont eu garde d'y lire qu'il leur est défendu de toucher à celles des autres, aussi caressent-ils volontiers celles des voyageurs. Tu ne saurais croire combien il leur faut de circonspection pour dérober à leurs semblables ces échappées; car ils sont d'une attention scrupuleuse à se démasquer les uns les autres. Quand ils y réussissent, ce qui arrive souvent, on en gémit pieusement dans leur allée, on en rit à gorge déployée dans celle des fleurs, et l'on en raille malignement dans la nôtre. Si leur manœuvre nous ravit quelques sujets, leurs ridicules nous en dédommagent; car, à la honte de l'humanité, ils ont autant et plus à craindre d'une plaisanterie que d'un raisonnement.

23. Pour t'en donner une idée plus exacte encore, il faut t'expliquer comment le corps très-nombreux de ces guides forme une espèce d'état-major, avec des grades supérieurs et subalternes, une paye plus ou moins forte selon les dignités, des couleurs et des uniformes différens : cela varie presque à l'infini.

24. Premièrement il y a un vice-roi qui, de peur de s'écorcher la plante des pieds, qui lui

sont devenus fort douillets, se fait traîner dans un char, ou porter dans un palanquin. Il se dit poliment le très-humble serviteur de tout le monde; mais il souffre patiemment que ses satellites soutiennent que tout le monde est son esclave; et à force de le répéter, ils sont parvenus à le faire croire aux imbéciles, et par conséquent à bien des gens. On rencontre à la vérité dans quelques cantons de l'allée des épines des recrues dont le bandeau commence à s'user, et qui contestent au vice-roi son despotisme prétendu. Ils lui opposent de vieux parchemins qui contiennent des arrêtés de l'assemblée des États-Généraux; mais pour toute réponse il commence par leur écrire qu'ils ont tort; puis il convient avec ses favoris d'un mot, et si les mutins le rejettent, il leur retranche la paye, l'ustensile, l'étape et les pensions, et leur fait quelquefois appliquer des camouflets fort chauds. Il y a tels matadors qu'il a fouettés comme des marmots. Il possède à leurs dépens une assez belle seigneurie, dont le commerce principal consiste en vélin et en savon; car il est le premier dégraisseur du monde, en vertu d'un privilège exclusif qu'il exerce très-bénignement, moyennant finance. Ses premiers prédécesseurs se traînaient à pied dans l'allée des épines. Plusieurs de leurs descendans se sont égarés dans celle des fleurs. Quelques-

uns se sont promenés sous nos marronniers.

25. Sous ce chef que tu prendrais pour Dom Japhet d'Arménie, car il est très-infatué de ses yeux et porte toque sur toque, sont des gouverneurs et des sous-gouverneurs de province; les uns maigres et haves, d'autres brillans et rubiconds, quelques-uns lestes et galans. Ils forment un ordre de chevalerie distingué par une longue canne à bec de corbin, et par un couvre-chef emprunté des sacrificateurs de Cybèle, à qui ils ne ressemblent point du tout dans le reste; ils ont fait leurs preuves à cet égard. Ils prennent la qualité de lieutenans du prince, et le vice-roi les appelle ses valets. Ils tiennent aussi magasin de savon, mais moins fin et par conséquent moins cher que celui du vice-roi, et ils ont le secret d'un baume aussi merveilleux que celui de fier-à-bras.

26. Après eux viennent de nombreux corps d'officiers répandus de poste en poste, à qui, comme aux spahis chez les Turcs, on assigne un timar ou métairie plus ou moins opulente : ce qui fait que la plupart vont à pied, quelques-uns à cheval, et très-peu en carosse. Leur fonction est de montrer l'exercice aux recrues, d'enrôler, de bercer les nouveaux engagés de harangues sur la nécessité de bien porter le bandeau, et de ne point salir la robe, deux choses qu'ils négligent assez eux-mêmes, trop occupés apparemment à

raccommoder les bandeaux, et à décrasser les robes d'atrui; car c'est encore une de leurs obligations.

27. J'avais presque oublié une petite troupe séparée, qui porte une toque surmontée d'une pivoine avec un mantelet de peau de chat. Ces gens-ci se donnent pour défenseurs en titre des droits du prince, dont la plupart n'admettent pas l'existence. Il y a quelque temps qu'une place importante vint à vaquer dans cette compagnie. Trois concurrens la sollicitèrent, un imbécile, un lâche et un déserteur; c'est comme si je te disais un ignorant, un libertin et un athée; le déserteur l'emporta. Ils s'amusent à disputer en termes barbares sur le code qu'ils interprètent et commentent à leur fantaisie, et dont il est évident qu'ils se jouent. Croirais-tu bien qu'un de leurs colonels a soutenu que, quand le fils du prince ferait le dénombrement général des sujets de son père, il pourrait aussi bien prendre la forme d'un veau (1) que celle d'un homme. Les anciens de cette troupe radotent si parfaitement, qu'on dirait qu'ils n'ont fait autre chose de leur vie. Les jeunes commencent à s'ennuyer de leurs bandeaux; ils n'en ont plus que de linon, ou

(1) *Potuitne invaccari? Alexander halensis quærit et respondet, potuit.*

même n'en ont point du tout. Ils se promènent assez librement dans l'allée des fleurs, et commercent avec nous sous nos marronniers, mais sur la brune et en secret.

28. Suivent enfin les troupes auxiliaires, sous le commandement de colonels très-riches. Ce sont des espèces de pandours qui vivent du butin qu'ils font sur les voyageurs. On raconte de la plupart d'entre eux, que jadis ils escamotaient habilement de ceux qu'ils conduisaient aux postes de la garnison, à l'un un château, à l'autre une ferme, à celui-ci un bois, à celui-là un étang, et que par ce moyen, ils se sont formés ces amples quartiers de rafraîchissemens qu'ils ont entre l'allée des épines et celle des fleurs. Quelques anciens ou tendent la main de porte en porte, ou s'occupent encore à détrousser les passans. Ces troupes viles sont divisées en régimens, ayant chacun leur étendart, un uniforme bizarre et des lois plus singulières encore. N'attends pas de moi que je te décrive les différentes pièces de leur armure. Presque tous ont pour casque une espèce de lucarne mobile, ou l'enveloppe d'un pain de sucre, qui tantôt leur couvre la tête et tantòt leur tombe sur les épaules. Ils ont conservé la moustache des Sarrazins, et le brodequin des romains. C'est d'un de ces corps qu'on tire, dans certains cantons de l'allée des épines, les grands-

prévôts, les archers et les bourreaux de l'armée. Ce conseil de guerre est sévère : il fait brûler vifs les voyageurs qui refusent de prendre le bandeau, ceux qui ne le portent pas à sa fantaisie, et les déserteurs qui s'en défont ; le tout par principe de charité. C'est encore de là, mais surtout d'un grand bataillon noir, que sortent des essaims d'enrôleurs, qui se disent chargés de la part du prince de battre la caisse en pays étrangers, de faire des recrues sur les terres d'autrui, et de persuader aux sujets des autres souverains de quitter l'habit, la cocarde, la toque et le bandeau qu'ils en ont reçu, et de prendre l'uniforme de l'allée des épines. Quand on attrape ces embaucheurs, on les pend, à moins qu'ils ne désertent eux-mêmes ; et pour l'ordinaire, ils aiment mieux être déserteurs que pendus.

29. Tous ne sont pas si entreprenans, et ne vont pas chercher des aventures dans les pays lointains et barbares. Renfermés sous un hémisphère moins vaste, il y en a qui se font des occupations différentes, suivant leurs talens et la destination de leurs chefs, qui savent habilement les employer au profit de leurs corps. Tel que la nature a favorisé d'une mémoire sûre, d'un bel organe et d'un peu d'effronterie, criera incessamment aux passans qu'ils s'égarent, ne leur montrera jamais le droit chemin, et se fera très-

bien payer de ses avis, quoique tout son mérite se réduise à répéter ce qu'avaient dit mille autres aussi mal informés que lui. Tel qui a de la souplesse dans l'esprit, du babil et de l'intrigue s'établira dans une espèce de caisse, où il passera la moitié de sa vie à entendre des confidences rarement amusantes, fausses pour la plupart, mais toujours lucratives. L'humeur et la tristesse s'emparent communément de ces réduits. On a pourtant vu quelquefois l'amour travesti s'y mettre en embuscade, surprendre des cœurs novices, et entraîner de jeunes pélerines dans l'allée des fleurs, sous prétexte de leur montrer à marcher plus commodément dans le sentier des épines. Là, tout est dévoilé: secrets, fortunes, affaires, galanteries, intrigues, jalousies. Tout est mis à profit, et les consultations sont rarement gratuites. Tel qui n'a ni imagination ni génie, sera abandonné à la science des nombres, ou occupé à transcrire ce que les autres ont pensé. Un autre s'usera les yeux à débrouiller sur un bronze rouillé l'origine d'une ville dont il y a mille ans qu'on ne parle plus; ou se tourmentera pendant dix ans pour faire un sot d'un enfant heureusement né, et réussira. Il y en a qui manient le pinceau, la bêche, la lime ou le rabot; beaucoup plus qui ont embrassé le parti de ne rien faire et de vanter leur importance. Qui connaît ces gens-ci, les

craint ou les évite; beaucoup croient les connaître; mais peu les connaissent à fond.

30. C'est un prodige que la confiance et l'empressement qu'on a pour les encaissés. Ils se vantent de posséder une recette qui guérit de tous maux; et cette recette consiste à dire à un mari jaloux que sa femme n'est pas coquette, ou qu'il doit l'aimer toute coquette qu'elle est; à une femme galante, qu'il faut qu'elle s'en tienne à son sexagénaire; à un ministre, qu'il ait de la probité; à un commerçant, qu'il a tort d'être usurier; à un incrédule, qu'il ferait bien de croire; et ainsi des autres. *Veux-tu guérir?* dit l'empirique au malade; *oui, je le veux*, répond celui-ci. *Va donc, et te voilà guéri.* Les bonnes gens s'en vont satisfaits, et l'on dirait en effet qu'ils se portent mieux.

31. Il n'y a pas long-temps qu'il s'éleva parmi les guides une secte assez nombreuse de gens austères, qui effrayaient les voyageurs sur l'éminente blancheur de robe qu'ils jugeaient nécessaire, et qui allaient criant dans les maisons, dans les temples, dans les rues et sur les toits, que la plus petite macule était une tache ineffaçable; que le savon du vice-roi et des gouverneurs ne valait rien; qu'il fallait en tirer en droiture des magasins du prince, et le détremper dans les larmes; qu'il le distribuait *gratis*, mais

en très-petite quantité, et que n'en avait pas qui voulait; et comme si ce n'était pas assez des épines dont la route est hérissée, ces enragés la parsemèrent de chausse-trappes et de chevaux de frise qui la rendirent impraticable. Les voyageurs se désespéraient; on n'entendait de tous côtés que des cris et des gémissemens. Dans l'impossibilité de suivre une route si pénible, on était sur le point de se précipiter dans l'allée des fleurs, ou de passer sous nos marronniers; lorsque le bataillon noir inventa des pantoufles de duvet et des mitaines de velours. Cet expédient prévint une désertion générale.

32. D'espace en espace, on rencontre de grandes volières où sont renfermés des oiseaux tous femelles. Ici, sont des perruches dévotes, nazillonnant des discours affectueux, ou chantant un jargon qu'elles n'entendent pas; là, de jeunes tourterelles soupirent et déplorent la perte de leur liberté; ailleurs, voltigent et s'étourdissent par leur caquet, des linottes que les guides s'amusent à siffler à travers les barreaux de leur cage. Ceux d'entre ces guides, ou *serinettes ambulantes*, qui ont quelque habitude dans l'allée des fleurs, leur en rapportent du muguet et des roses. Le tourment de ces captives, c'est d'entendre passer les voyageurs et de ne pouvoir les suivre et se mêler avec eux. Au demeurant, leurs

cages sont spacieuses, propres, et bien fournies de mil et de bonbons.

33. Tu dois connaître maintenant l'armée et ses chefs : passons au code militaire.

34. C'est une sorte d'ouvrage à la mosaïque, exécuté par une centaine d'ouvriers différens qui ont ajouté pièce à pièce des morceaux de leur goût : tu jugeras s'il était bon.

35. Ce code est composé de deux volumes ; le premier fut commencé vers l'an 45,317 de l'ère des Chinois, par les soins d'un vieux berger qui sut très-bien jouer du bâton à deux bouts, et qui fut par-dessus le marché grand magicien, comme il le fit bien voir au seigneur de sa paroisse, qui ne voulait ni le diminuer à la taille, ni l'exempter de corvée, non plus que ses parens. Poursuivi par les archers, il quitta le canton et se réfugia chez un fermier dont il garda les moutons pendant quarante ans, dans un désert où il s'exerça à la sorcellerie. Il assure, foi d'honnête homme, qu'un beau jour il vit notre prince sans le voir, et qu'il en reçut la dignité de lieutenant-général, avec le bâton de commandement. Muni de cette autorité, il retourne dans sa patrie, ameute ses parens et ses amis, et les exhorte à le suivre dans un pays qu'il prétendait appartenir à leurs ancêtres, qui y avaient à la vérité voyagé. Voilà mes mutins attroupés, et leur chef qui déclare son

dessein au seigneur de la paroisse: celui-ci refuse de les laisser partir, et les traite de rebelles. A l'instant le vieux pâtre marmotte quelques mots entre ses dents, et les étangs de M. le baron se trouvent empoisonnés. Le lendemain il jette un sort sur les brebis et les chevaux. Un autre jour il donne au seigneur et à tous les siens la gratelle et la diarrhée. Après maint autre tour, il fait mourir du charbon son fils aîné et tous les grands garçons du village. Bref, le seigneur consent à le laisser aller: ils partent, mais après avoir démeublé son château et pillé le reste des habitans. Le gentilhomme, piqué de ce dernier trait, monte à cheval et les poursuit à la tête de ses valets. Nos bandits avaient heureusement passé une rivière à gué; et plus heureusement encore pour eux, leur ancien maître, qui ne la connaissait guère, tenta de la traverser un peu au-dessous, et s'y noya avec presque tout son monde.

36. Avant que de gagner le canton dont leur chef les avait leurrés, ils errèrent dans des déserts où le sorcier les amusa si long-temps qu'ils y périrent tous. Ce fut dans cet intervalle qu'il se désennuya à faire une histoire à sa nation, et à composer la première partie du code.

37. Son histoire est toute fondée sur les récits que faisaient sous la cheminée les grands-pères à leurs enfans, d'après les narrations verbales de

leurs grands-pères, et ainsi de suite jusqu'au premier. Secret infaillible pour ne point altérer la vérité des événemens!

38. Il raconte comme quoi notre souverain, après avoir fondé le siége de son empire, prit un peu de limon, souffla dessus, l'anima, et fit le premier soldat; comment la femme qu'il lui donna fit un mauvais repas et imprima à ses enfans et à tous ses descendans une tache noire qui les rendit odieux au prince; comment le régiment se multiplia; comment les soldats devinrent si méchans que le monarque les fit noyer tous, à la réserve d'une chambrée dont le chef était assez honnête homme; comment les enfans de celui-ci repeuplèrent le monde, et se dispersèrent sur la surface de la terre : comment notre prince, devant qui il n'y a point d'acception de personnes, n'en agréa pourtant qu'une partie qu'il regarda comme son peuple, et comment il fit naître ce peuple d'une femme qui n'était plus en état d'avoir d'enfans, et d'un vieillard assez vert qui couchait de temps en temps avec sa servante. C'est là que commence proprement l'origine des premiers privilégiés dont je t'ai parlé, et qu'on entre dans le détail de leurs générations et de leurs aventures.

39. On dit de l'un, par exemple, que le souverain lui commanda d'égorger son propre fils, et que le père était sur le point d'obéir, lorsqu'un

valet de pied apporta la grace de l'innocent; de l'autre, que son gouverneur lui trouva, en abreuvant son cheval, une maîtresse fort jolie; de celui-ci, qu'il trompait son double beau-père, après avoir trompé son propre père et son frère aîné, couchait avec les deux sœurs et puis avec leurs chambrières, et un autre avec la femme de son fils; de celui-là, qu'il fit fortune en devinant des énigmes, et rendit sa famille opulente dans les terres d'un seigneur dont il était l'intendant; de presque tous, qu'ils avaient de beaux songes, voyaient des étoiles en plein minuit, étaient sujets à rencontrer des esprits, et se battaient courageusement contre des lutins. Telles furent les grandes choses que le vieux berger transmit à la postérité.

40. Quant au code, en voici les principaux articles. J'ai dit que la tache noire nous avait tous rendus odieux au prince. Devine ce qu'on fit pour recouvrer ses faveurs qu'on avait si singulièrement perdues? une chose plus singulière encore; on coupa à tous les enfans une dragme et deux scrupules de chair, opération dont je t'ai déjà parlé, et l'on se condamna à manger tous les ans en famille une galette sans beurre ni sel, avec une salade de pissenlits sans huile. Autre redevance payable chaque semaine, c'était d'en passer un jour les bras liés derrière le dos. Ordre

à chacun de se pourvoir d'un bandeau et d'une robe blanche, et de la laver, sous peine de mort, dans du sang d'agneau et de l'eau claire : tu vois que l'origine des bandeaux et des robes blanches est fort ancienne. Il y avait à cet effet, dans le régiment, des compagnies de bouchers et de porteurs d'eau. Dix petites lignes d'écriture renfermaient tous les ordres du prince; le guide de nos fugitifs en fit la publication, puis les serra dans un coffre de bois de palissandre, qui, pour rendre des oracles, ne le cédait en rien au trépied de la sibylle de Delphes. Le reste est un amas de règles arbitraires sur la forme des tuniques et des manteaux, l'ordonnance des repas, la qualité des vins, la connaissance des viandes de facile ou dure digestion, le temps de la promenade, du sommeil, et d'autres choses qu'on fait quand on ne dort pas.

41. Le vieux berger, secondé d'un de ses frères, qu'il avait pourvu d'un gros bénéfice qui fut héréditaire dans la famille, voulut assujétir de haute lutte ses compagnons à tous ses réglemens. Aussitôt on murmure, on s'attroupe, on lui conteste son autorité, et il la perdait sans ressource, s'il n'eût détruit les rebelles par une mine pratiquée sous le terrain qu'ils occupaient. On regarda cet événement comme une vengeance du ciel, et l'homme au miracle ne détrompa personne.

42. Après mainte autre aventure, on approcha du pays dont on devait se mettre en possession. Le conducteur qui ne voulait pas la garantir à ses sujets, et qui n'aimait la guerre que de loin, alla mourir de faim dans une caverne, après leur avoir fortement recommandé de ne faire aucun quartier à leurs ennemis, et d'être grands usuriers, deux commissions dont ils s'acquittèrent à merveilles.

43. Je ne les suivrai ni dans leurs conquêtes, ni dans l'établissement de leur nouvel empire, ni dans ses révolutions diverses. C'est ce qu'il faut chercher dans le livre même, où tu verras, si tu peux, des historiens, des poètes, des musiciens, des romanciers et des crieurs publics annonçant la venue du fils de notre monarque et la réformation du code.

44. Il parut en effet, non pas avec un équipage et un train digne de sa naissance; mais comme ces aventuriers qu'on a vus quelquefois fonder ou conquérir des empires avec une poignée de gens braves et déterminés. C'était la mode autrefois. Ses compatriotes le prirent long-temps pour un homme comme un autre; mais un beau jour ils furent bien étonnés de l'entendre haranguer, et s'arroger le titre de fils du souverain et le pouvoir d'abroger l'ancien code, à l'exception des dix lignes renfermées dans le code, et de lui en sub-

stituer un autre. Il était simple dans ses mœurs et dans ses discours. Il renouvela, sous peine de mort, l'usage du bandeau et de la robe blanche. Il prescrivit sur la robe des choses fort louables, plus difficiles encore à pratiquer; mais il débita d'étranges maximes sur le bandeau. Je t'en ai déjà raconté quelques-unes; en voici d'autres. Il voulait, par exemple, que, quand on en aurait les yeux bien couverts, on vît clair comme le jour; que le prince son père, lui, et un troisième personnage qui était en même temps son frère et son fils, étaient si parfaitement confondus qu'ils ne faisaient qu'un seul et même tout. Tu croiras retrouver ici Gérion des anciens. Mais je te pardonne de recourir à la fable pour expliquer ce prodige. Malheureux, tu ne connais pas la circumincession. Tu n'as jamais été instruit de la danse merveilleuse, où les trois princes se promènent l'un autour de l'autre, de toute éternité. Il ajoutait qu'il serait un jour grand seigneur; et que ses ambassadeurs tiendraient table ouverte. La prédiction s'accomplit. Les premiers qui furent honorés de ce titre, faisaient d'assez bons repas, et buvaient largement à sa santé; mais leurs successeurs économisèrent. Ils découvrirent, je ne sais comment, que leur maître avait le secret de s'envelopper sous une mie de pain, et de se faire avaler tout entier, dans un même instant, par un million de ses

amis, sans causer à aucun d'eux la moindre indigestion, quoiqu'il eût réellement cinq pieds six pouces de hauteur, et ils ordonnèrent que le souper serait converti en un déjeûner qui se ferait à sec. Quelques soldats altérés en murmurèrent. On en vint aux injures, puis aux coups : il y eut beaucoup de sang répandu; et par cette division, qui en a entraîné deux autres, l'allée des épines s'est vue réduite à la moitié de ses habitans, et à la veille de les perdre tous. Je te donne ce trait comme un échantillon de la paix que le nouveau législateur apporta dans le royaume de son père, et je passe légèrement sur ses autres idées; elles ont été minutées par ses secrétaires, dont les deux principaux furent un vendeur de marée et un cordonnier ex-gentilhomme.

45. Celui-ci, naturellement babillard, a débité des choses inouïes sur l'excellence et les merveilleux effets d'une canne invisible, que le prince distribue, dit-il, à tous ses amis. Il faudrait des volumes pour te raconter succinctement ce que les guides ont depuis conjecturé, écrit, assuré, et comment ils se sont entremordus et déchirés, sur la nature, la force et les propriétés de ce bâton. Les uns ont prétendu que sans lui on ne pouvait faire un pas; les autres, qu'il était parfaitement inutile, pourvu qu'on eût de bonnes jambes et grande envie de marcher; ceux-ci, qu'il était raide

ou souple, fort ou faible, court ou long, à proportion de la capacité de la main et de la difficulté de la route, et qu'on n'en manquait que par sa faute; ceux-là, que le prince n'en devait à personne, qu'il en refusait à plusieurs, et qu'il reprenait quelquefois ceux qu'il avait donnés. Toutes ces opinions avaient pour base un grand traité des cannes, composé par un ancien professeur de rhétorique, pour servir de commentaire à un chapitre du vendeur de marée, sur l'importance des béquilles.

46. Autre article qui ne les a pas moins divisés. C'est la bonté infinie de notre souverain, avec laquelle ce rhéteur a prétendu concilier une résolution préméditée et irrévocablement fixe, d'exclure pour jamais de sa Cour, et de faire mettre aux cachots, sans espoir de grace, tous ceux qui n'auront point été enrôlés, des peuples innombrables, qui n'auront ni entendu ni pu entendre parler de lui, bien d'autres qu'il n'aura pas jugé à propos de regarder d'un œil favorable, ou qu'il aura disgraciés pour la révolte de leur grand-père; tandis qu'en jetant, pour ainsi dire, les destinées à croix ou pile, il en chérira d'autres également coupables. Ce guide a senti toute l'absurdité de ses idées. Aussi Dieu sait comme il se tire des terribles difficultés qu'il se propose. Quand il s'est bien barbouillé, et qu'il ne sait plus

où il en est, *gare le pot au noir*, s'écrie-t-il, et tous ceux qui prêtent à notre prince les mêmes caractères de caprice et de barbarie, de répéter après lui : *gare le pot au noir*. Toutes ces choses et mille autres de la même force sont respectées dans l'allée des épines. Ceux qui la suivent les tiennent pour vraies et conviennent même que s'il y en a une de fausse, toutes le sont.

47. Cependant les défenseurs de l'ancien Code se soulevèrent contre le fils du prince, et lui demandèrent son arbre généalogique et ses preuves. « *C'est à mes œuvres*, leur répondit-il fièrement, *à* « *prouver mon origine.* » Belle réponse, mais qui convient à peu de nobles. Cependant on prétendit qu'il déchirait la mémoire du vieux berger, et sous ce prétexte, les compagnies de bouchers et de porteurs d'eau qu'il menaçait de casser, pour leur substituer celles des foulons et dégraisseurs, formèrent un complot contre lui. On corrompit son trésorier; il fut pris, condamné à mort et, qui pis est, exécuté. Ses amis publièrent qu'il mourut et qu'il ne mourut pas, qu'il reparut au bout de trois jours; mais que l'expérience du passé le retint à la Cour de son père, et oncques depuis on ne l'a revu. En partant, il chargea ses amis de recueillir ses lois, de les publier, et d'en presser l'exécution.

48. Tu conçois bien que des lois muettes sont

sujettes aux interprétations : c'est ce qui ne manqua pas d'arriver aux siennes. Les uns les trouvèrent trop indulgentes; d'autres trop rigoureuses; quelques-uns les accusèrent d'absurdité. A mesure que le nouveau corps se formait et s'étendait, il éprouvait des divisions intestines et des obstacles au dehors. Les rebelles ne faisaient point de quartier à leurs compagnons, et les uns et les autres n'en obtenaient point de leurs ennemis communs. Le temps, les préjugés, l'éducation et un certain entêtement pour les choses nouvelles et défendues augmentèrent cependant le nombre de ces enthousiastes. Ils en vinrent bientôt jusqu'a s'attrouper et à maltraiter leurs hôtes. On les punit d'abord comme des visionnaires, puis comme des séditieux. Mais la plupart, fortement persuadés qu'on fait sa cour au prince en se laissant égorger pour des choses qu'on n'entend pas, bravèrent la honte et la rigueur des tourmens, et l'on vit des factieux ou des imbéciles érigés en héros : effet admirable de l'éloquence des guides! C'est ainsi que l'allée des épines s'est peuplée par degrés. Dans les commencemens elle était fort déserte; et ce ne fut que long-temps après sa mort, que le fils de notre monarque eut des troupes et fit quelque bruit dans le monde.

49. Je t'en ai dit assez pour te faire conjecturer

que jamais personne n'opéra de si grandes choses. Toutefois, sachez que jamais personne ne vécut et ne mourut plus ignoré. Je t'aurais bientôt expliqué ce phénomène; mais j'aime mieux te rapporter la conversation d'un vieil habitant de l'allée des marronniers, avec quelques-uns de ceux qui plantèrent l'allée des épines. Je la tiens d'un auteur (1) qui m'a paru fort instruit de ce qui se passa dans ces temps. Il raconte que le marronnier s'adressa d'abord aux compatriotes de ce fils prétendu de notre souverain, et qu'on lui répondit qu'il venait de s'élever une secte de visionnaires qui donnaient pour le fils et l'envoyé du Grand-Esprit, un imposteur, un séditieux que les juges de la province avaient fait crucifier. Il ajoute que Ménippe, c'est le nom du marronnier, se mit à questionner ensuite ceux qui cultivaient l'allée des épines. « Oui, lui dirent ces gens, notre « chef a été crucifié comme un séditieux; mais « c'était un homme divin dont toutes les actions « furent autant de miracles. Il délivrait les pos- « sédés; il faisait marcher les boiteux; il rendait « la vue aux aveugles; il ressuscitait les morts; « il est ressuscité lui-même; il est monté aux « cieux. Grand nombre des nôtres l'ont vu, et

(1) Mémoires sur la vie, les miracles et l'histoire de Jésus-Christ.

« toute la contrée a été témoin de sa vie et de « ses prodiges.»

50. Vraiment, cela est beau, reprit Ménippe : les spectateurs de tant de merveilles se sont sans doute tous enrôlés : tous les habitans du pays n'ont pas manqué de prendre la casaque blanche et le bandeau.... « Hélas ! non, répondirent ceux-« ci. Le nombre de ceux qui le suivirent fut très-« petit en comparaison des autres. Ils ont eu des « yeux et n'ont pas vu, des oreilles et n'ont pas « entendu...... » Ah! dit Ménippe, un peu revenu de sa surprise, je vois ce que c'est; je reconnais les enchantemens si ordinaires à ceux de votre nation. Mais parlez-moi sincèrement; les choses se sont-elles passées comme vous les racontez? Les grandes actions de votre colonel ont-elles été effectivement publiées?..... « Si elles l'ont été! « repartirent-ils; elles ont éclaté à la face de toute « la province. Quelque maladie qu'on eût, qui « pouvait seulement toucher la basque de son « habit, lorsqu'il passait, était guéri. Il a plusieurs « fois nourri cinq ou six mille volontaires avec ce « qui suffisait à peine pour cinq ou six hommes. « Sans vous parler d'une infinité d'autres pro-« diges, un jour il ressuscita un mort qu'on por-« tait en terre. Une autre fois, il en ressuscita un « autre qui était enterré depuis quatre jours. »

51. A ce dernier miracle, dit Ménippe, je suis

persuadé que ceux qui le virent se prosternèrent à ses pieds et l'adorèrent comme un Dieu..... « Il « y en eut en effet qui crurent et s'enrôlèrent, lui « répondit-on; mais non pas tous. La plupart au « contraire allèrent du même pas raconter aux « bouchers et aux porteurs d'eau, ses ennemis « mortels, ce qu'ils avaient vu, et les irriter contre « lui. Ses autres actions ne produisirent guère « que cet effet. Si quelques-uns de ceux qui en « furent témoins prirent parti, c'est qu'il les avait « destinés, de toute éternité, à suivre ses éten-« darts. Il y a même une singularité dans sa con-« duite à cet égard : c'est qu'il affecta de battre « la caisse dans les endroits où il prévoyait qu'on « n'avait aucune envie de servir. »

52. En vérité, leur répondit Ménippe, il faut qu'il y ait bien de la simplicité de votre part, ou de la stupidité du côté de vos adversaires. Je conçois aisément (et votre exemple m'autorise dans cette pensée) qu'il peut se rencontrer des gens assez sots pour s'imaginer qu'ils voient des prodiges, lorsqu'ils n'en voient point; mais on ne pensera jamais qu'il y en ait d'assez hébétés pour se refuser à des prodiges aussi éclatans que ceux que vous racontez. Il faut avouer que votre pays produit des hommes qui ne ressemblent en rien aux autres hommes de la terre. On voit chez vous ce que l'on ne voit point ailleurs.

53. Ménippe admirait la crédulité de ces bonnes gens qui lui paraissaient des fanatiques du premier ordre. Mais pour satisfaire pleinement sa curiosité, il ajouta d'un ton qui semblait désavouer ses derniers mots : Ce que je viens d'entendre me semble si merveilleux, si étrange, si neuf, que j'aurais un extrême plaisir à connaître plus à fond tout ce qui concerne votre chef. Vous m'obligerez de m'en instruire. Un homme si divin mérite certainement que tout l'univers soit informé des moindres actions de sa vie.....

54. Aussitôt Marc, un des premiers colons de l'allée des épines, se flattant peut-être de faire un soldat de Ménippe, se mit à narrer en détail toutes les prouesses de son colonel, comment il était né d'une vierge, comment les mages et les pasteurs avaient reconnu sa divinité dans les langes; et les prodiges de son enfance et ceux de ses dernières années, sa vie, sa mort, sa résurrection. Rien ne fut oublié. Marc ne s'en tint pas aux actions du fils de l'homme (c'est ainsi que son maître daignait quelquefois s'appeler, lors surtout qu'il y avait du danger à prendre des titres fastueux.); il déduisit ses discours, ses harangues et ses maximes; enfin l'instruction fut complète, et sur l'histoire et sur les lois.

55. Après que Marc eut cessé de parler, Ménippe qui l'avait écouté patiemment et sans l'in-

terrompre, prit la parole et continua, mais d'un ton à lui annoncer combien il était peu disposé à augmenter sa recrue..... Les maximes de votre chef, lui dit-il, me plaisent. Je les trouve conformes à celles qu'ont enseignées tous les hommes sensés qui ont paru sur la terre plus de quatre cents ans avant lui. Vous les débitez comme nouvelles, et elles le sont peut-être pour un peuple imbécile et grossier; mais elles sont vieilles pour le reste des hommes. Elles me suggèrent toutefois une pensée qu'il faut que je vous communique: c'est qu'il est étonnant que celui qui les prêchait n'ait pas été un homme plus uni et plus commun dans ses actions. Je ne conçois pas comment votre colonel, qui pensait si bien sur les mœurs, a fait tant de prodiges.

56. Mais si sa morale ne m'est pas nouvelle, ajouta Ménippe, j'avoue qu'il n'en est pas de même de ses prodiges; ils me sont tous nouveaux: ils ne doivent pourtant l'être ni pour moi, ni pour personne. Il y a fort peu de temps que votre colonel vivait: tous les hommes d'un âge raisonnable ont été ses contemporains. Concevez-vous en bonne foi que, dans une province de l'Empire aussi fréquentée que la Judée, il se soit passé des choses si extraordinaires, et cela pendant trois ou quatre ans de suite, sans qu'on en ait rien entendu? Nous avons un gouverneur

et une garnison nombreuse dans Jérusalem ; notre pays est plein de Romains ; le commerce est continuel de Rome à Joppé, et nous n'avons seulement pas su que votre chef fût au monde. Ses compatriotes ont eu la faculté de voir ou de ne pas voir des miracles, selon qu'il leur plaît ; mais les autres hommes voient ordinairement ce qui est devant leurs yeux, et ne voient que cela. Vous me dites que nos soldats attestèrent les prodiges arrivés à sa mort et à sa résurrection, et le tremblement de terre, et les ténèbres épaisses qui obscurcirent pendant trois heures la lumière du soleil, et le reste. Mais lorsque vous me les représentez saisis de frayeur, consternés, abattus, dispersés à l'aspect d'une intelligence visible qui descend du ciel pour lever la pierre qui scellait son tombeau ; lorsque vous assurez que ces mêmes soldats désavouèrent pour un vil intérêt des prodiges qui les avaient tellement frappés, qu'ils en étaient presque morts de peur, vous oubliez que c'étaient des hommes, ou du moins vous les métamorphosez en Iduméens, comme si l'air de votre pays fascinait les yeux et renversait la raison des étrangers qui le respirent. Croyez que si votre chef avait exécuté la moindre partie des choses que vous lui attribuez, l'empereur, Rome, le sénat, toute la terre en eût été informée. Cet homme divin serait devenu le sujet de

nos entretiens et l'objet d'une admiration générale. Cependant il est encore ignoré. Cette province entière, à l'exception d'un petit nombre d'habitans, le regarde comme un imposteur. Concevez du moins, Marc, qu'il a fallu un prodige plus grand que tous les prodiges de votre chef, pour étouffer une vie aussi publique, aussi éclatante, aussi merveilleuse que la sienne. Reconnaissez votre égarement, et abandonnez des idées chimériques; car enfin c'est à votre imagination seule qu'il doit tout le prodigieux dont vous embellissez son histoire.

57. Marc resta quelque temps interdit du discours de Ménippe; mais prenant ensuite le ton d'un enthousiaste : « Notre chef est le fils du « Tout-Puissant, s'écria-t-il; il est notre messie, « notre sauveur, notre roi. Nous savons qu'il est « mort et qu'il est ressuscité. Heureux ceux qui « l'ont vu et qui ont cru; mais plus heureux ceux « qui croiront en lui sans l'avoir vu. Rome, « renonce à ton incrédulité. Superbe Babylone, « couvre-toi de sac et de cendre; fais pénitence; « hâte-toi, le temps est court, ta chute est pro- « chaine, ton empire touche à sa fin. Que dis-je, « ton empire? L'univers va changer de face, le « fils de l'homme va paraître sur les nues et ju- « ger les vivans et les morts. Il vient; il est à la « porte. Plusieurs de ceux qui vivent aujourd'hui

« verront l'accomplissement de ces choses. »

58. Ménippe, qui ne goûtait pas cette réplique, prit congé de la troupe, sortit de l'allée des épines, et laissa l'enthousiaste haranguer sa recrue tant qu'il voulut, et travailler à peupler son allée.

59. Eh bien, Ariste, que penses-tu de cet entretien? Je te pressens. « Je conviens, me diras-« tu, que ces Iduméens devaient être de grands « sots; mais il n'est pas possible qu'une nation « n'ait produit quelque homme de tête. Les Thé-« bains, les peuples les plus épais de la Grèce, « ont eu un Épaminondas, un Pélopidas, un Pin-« dare; et j'aimerais bien autant avoir entendu « Ménippe converser avec l'historien Joseph ou le « philosophe Philon, qu'avec l'apôtre Jean ou « Marc l'évangéliste. Il a toujours été permis à la « foule des imbéciles de croire ce que le petit « nombre des gens sensés ne dédaignait pas d'ad-« mettre; et la stupide docilité des uns n'a jamais « affaibli le témoignage éclairé des autres. Ré-« ponds-moi donc : qu'a dit Philon du colonel « de l'allée des épines?.... *Rien.* — Qu'en a pensé « Josèphe?.... *Rien.* — Qu'en a raconté Juste de « Tibériade? *Rien.* » Et comment voulais-tu que Ménippe s'entretînt de la vie et des actions de cet homme avec des personnes fort instruites, à la vérité, mais qui n'en avaient jamais entendu

parler. Ils n'ont oublié ni le galiléen Judas, ni le fanatique Jonathas, ni le rebelle Theudas; mais ils se sont tus sur le fils de ton souverain. Quoi donc? l'auraient-ils confondu dans la multitude des fourbes qui s'élevèrent successivement en Judée, et qui ne firent que se montrer et disparaître?

60. Les habitans de l'allée des épines ont été pénétrés de ce silence humiliant des historiens contemporains de leur chef, et plus encore du mépris que les anciens habitans de l'allée des marronniers en concevaient pour leur troupe. Dans cet état violent, qu'ont-ils imaginé? d'anéantir l'effet en détruisant la cause. « Comment! me diras-tu, « en détruisant la cause! j'ai de la peine à t'en« tendre. Auraient-ils fait parler Josèphe quelques « années après sa mort?.... » A merveilles : tu l'as rencontré : ils ont inséré dans son histoire l'éloge de leur colonel; mais admire leur maladresse; n'ayant ni mis de vraisemblance dans le morceau qu'ils ont composé, ni su choisir le lieu convenable pour l'insérer, tout a décelé la supposition. Ils ont fait prononcer à Josèphe, à un historien juif, à un pontife de sa nation, à un homme scrupuleusement attaché à son culte, la harangue d'un de leurs guides; et dans quel endroit l'ont-ils placée? dans un endroit où elle coupe et détruit le sens de l'auteur. « Mais les fourbes n'en-

« tendent pas toujours leurs intérêts, dit l'auteur « qui m'a fourni l'entretien de Ménippe et de « Marc. Pour vouloir trop, souvent ils n'obtien- « nent rien. Deux lignes glissées finement ailleurs, « les auraient mieux servis. C'est aux cruautés « d'Hérode, si exactement décrites par l'historien « juif, qui n'était pas son ami, qu'il fallait ajouter « le massacre des enfans de Bethléem, dont il ne « dit pas un mot. »

61. Tu feras là-dessus tes réflexions: cependant rentre encore avec moi dans l'allée des épines.

62. Parmi ceux qui s'y traînent aujourd'hui, il en est qui tiennent leurs bandeaux à deux mains, comme s'il résistait et qu'il tendît à s'échapper. Tu reconnaîtras les têtes bien faites à cette marque : car on a de tout temps observé que le bandeau s'ajustait d'autant mieux sur un front qu'il était étroit et mal fait. Mais qu'arrive-t-il de la résistance du bandeau? de deux choses l'une : ou que les bras se fatiguent et qu'il s'échappe; ou qu'on persiste à le retenir et qu'on parvient à la longue à vaincre son effort. Ceux dont les bras se lassent, se trouvent tout-à-coup dans le cas d'un aveugle-né à qui l'on ouvrirait les paupières. Tous les objets de la nature se présenteraient à lui sous une forme bien différente des idées qu'il en aurait reçues. Ces illuminés passent dans notre allée. Qu'ils ont de plaisir à se reposer sous nos

marronniers et à respirer l'air doux qui y règne! Avec quelle joie ne voient-ils pas de jour en jour cicatriser les cruelles blessures qu'ils se sont faites! Qu'ils gémissent tendrement sur le sort des malheureux qu'ils ont laissés dans les épines! Ils n'osent toutefois leur tendre la main. Ils craignent que, n'ayant pas la force de suivre, ils ne soient entraînés de nouveau, par leur propre poids ou par les efforts des guides, dans des broussailles plus épaisses. Il n'arrive guère à ces transfuges de nous abandonner. Ils vieillissent sous nos ombrages; mais sur le point d'arriver au rendez-vous général, ils y trouvent un grand nombre de guides; et comme ils sont quelquefois imbéciles, ceux-ci profitent de cet état, ou d'un instant de léthargie pour leur rajuster leur bandeau, et donner un coup de vergette à leur robe; en quoi ils s'imaginent leur rendre un service important. Ceux d'entre nous qui jouissent de toute leur raison, les laissent faire, parce qu'ils ont persuadé à tout le monde qu'il y a du déshonneur à paraître devant le prince sans un bandeau, et sans avoir été *savonné* et *calandré*. Cela s'appelle chez les gens du bon ton, finir décemment le voyage; car notre siècle aime les bienséances.

63. J'ai passé de l'allée des épines dans celle des fleurs où j'ai peu séjourné, et de l'allée des fleurs, j'ai gagné l'ombre des marronniers, dont

je ne me flatte pas de jouir jusqu'au dernier terme : il ne faut répondre de rien. Je pourrais bien finir la route à tâtons, comme un autre. Quoi qu'il en soit, je tiens maintenant pour certain que notre prince est souverainement bon, et qu'il regardera plus à ma robe qu'à mon bandeau. Il sait que nous sommes pour l'ordinaire plus faibles que méchans. D'ailleurs telle est la sagesse des lois qu'il nous a prescrites, que nous ne pouvons guère nous en écarter, sans être punis. Sil est vrai, ainsi que je l'ai entendu démontrer dans l'allée des épines (car quoique ceux qui y commandent vivent assez mal, ils tiennent parfois de fort bons propos). S'il est vrai, dis-je, que le degré de notre vertu soit la mesure exacte de notre bonheur actuel, ce monarque pourrait nous anéantir tous, sans faire injustice à personne. Je t'avouerai toutefois que cet avis n'est pas le mien ; je m'anéantis à regret ; je veux continuer d'être, persuadé que je ne puis jamais qu'être bien. Je pense que notre prince, qui n'est pas moins sage que bon, ne fait rien dont il ne résulte quelque avantage : or, quel avantage peut-il tirer de la peine d'un mauvais soldat? *Sa satisfaction propre?* Je n'ai garde de le croire; je lui ferais une injure grossière, en le supposant plus méchant que moi. *Celle des bons?* Ce serait en eux un sentiment de vengeance incompatible avec

leur vertu, et auquel notre prince, qui ne se règle point sur les caprices d'autrui, n'aurait aucun égard. *On ne peut pas dire qu'il punira pour l'exemple;* car il ne restera personne que le supplice puisse intimider. Si nos souverains infligent des peines; c'est qu'ils espèrent effrayer ceux qui seraient tentés de ressembler aux coupables.

64. Mais avant que de sortir de l'allée des épines, il faut encore que tu saches que ceux qui la suivent sont tous sujets à une étrange vision. C'est de se croire obsédés par un enchanteur malin, aussi vieux que le monde, ennemi mortel du prince et de ses sujets, rôdant invisiblement autour d'eux, cherchant à les débaucher, et leur suggérant sans cesse à l'oreille de se défaire de leur bâton, de salir leur robe, de déchirer leur bandeau et de passer dans l'allée des fleurs ou sous nos marronniers. Lorsqu'ils se sentent trop pressés de suivre ses avis, ils ont recours à un geste symbolique, qu'ils font de la main droite et qui met l'enchanteur en fuite, surtout s'ils ont trempé le bout du doigt dans une certaine eau qu'il n'est donné qu'aux guides de préparer.

65. Je n'aurais jamais fait, si j'entrais dans le détail des propriétés de cette eau, et de la force et des effets du signe. L'histoire de l'enchanteur a fourni des milliers de volumes, qui tous concourent à démontrer que notre prince n'est qu'un

sot en comparaison de lui, qu'il lui a joué cent tours plaisans, et qu'il est mille fois plus habile à lui enlever ses sujets que son rival à se les conserver. Mais de peur d'encourir le reproche qu'on a fait à Milton, et que ce maudit enchanteur ne devînt aussi le héros de mon ouvrage, comme on ne manquera pas d'assurer qu'il en est l'auteur; je te dirai seulement qu'on le représente à peu près sous la forme hideuse qu'on a donnée à l'enchanteur Freston, chez le duc de Médoc, dans la continuation maussade de l'excellent ouvrage de Cervantes; et qu'on tient dans le sentier des épines que ceux qui l'auront écouté sur la route lui seront abandonnés aux portes de la garnison, pour partager avec lui, dans tous les siècles à venir, et dans des gouffres de feu, le sort affreux auquel il est condamné. Si cela est, on n'aura jamais vu tant d'honnêtes gens rassemblés avec tant de fripons, et dans une si vilaine salle de compagnie.

L'ALLÉE DES MARRONNIERS.

Dum doceo insanire omnes, vos ordine adite.

HORAT.

1. L'ALLÉE des marronniers forme un séjour tranquille, et ressemble assez à l'ancienne Académie. J'ai dit qu'elle était parsemée de bosquets touffus et de retraites sombres où règnent le silence et la paix. Le peuple qui l'habite est naturellement grave et sérieux, sans être taciturne et sévère. Raisonneur de profession, il aime à converser et même à disputer, mais sans cette aigreur et cette opiniâtreté avec laquelle on glapit des rêveries dans leur voisinage. La diversité des opinions n'altère point ici le commerce de l'amitié, et ne ralentit point l'exercice des vertus. On attaque ses adversaires sans haine, et quoiqu'on les pousse sans ménagement, on en triomphe sans vanité. On y voit tracés sur le sable des cercles, des triangles et d'autres figures de mathématiques. On y fait des systèmes, peu de vers. C'est, je crois, dans l'allée des fleurs, entre le

champagne et le tokay que l'Épître à Uranie prit naissance.

2. La plupart des soldats qui tiennent cette route sont à pied. Ils la suivent en secret; et ils feraient leur voyage assez paisiblement, s'ils n'étaient assaillis et troublés de temps en temps par les guides de l'allée des épines, qui les regardent et les traitent comme leurs plus dangereux ennemis. Je t'avertis qu'on y voit peu de monde, et qu'on y en verrait peut-être moins encore, si l'on n'y rencontrait que ceux qui doivent la suivre jusqu'au bout. Elle n'est pas aussi commode pour un équipage que l'allée des fleurs; et elle n'est point faite pour ceux qui ne peuvent marcher sans bâton.

3. Une grande question à décider, ce serait de savoir si cette partie de l'armée fait un corps et peut former une société. Car ici point de temples, point d'autels, point de sacrifices, point de guides. On ne suit point d'étendart commun; on ne connaît point de réglemens généraux : la multitude est partagée en bandes plus ou moins nombreuses, toutes jalouses de l'indépendance. On vit comme dans ces gouvernemens anciens, où chaque province avait des députés au conseil général, avec des pouvoirs égaux. Tu résoudras ce problême, quand je t'aurai tracé les caractères de ces guerriers.

4. La première compagnie, dont l'origine remonte bien avant dans l'antiquité, est composée de gens qui vous disent nettement, qu'il n'y a ni allée, ni arbres, ni voyageurs; que tout ce qu'on voit pourrait bien être quelque chose, et pourrait bien aussi n'être rien. Ils ont, dit-on, un merveilleux avantage au combat; c'est que s'étant débarrassés du soin de se couvrir, ils ne sont occupés que de celui de frapper. Ils n'ont ni casque, ni bouclier, ni cuirasse; mais seulement une épée courte, à deux tranchans, qu'ils manient avec une extrême dextérité. Ils attaquent tout le monde, même leurs propres camarades; et quand ils vous ont fait de larges et profondes blessures, ou qu'eux-mêmes en sont couverts, ils soutiennent avec un sang-froid prodigieux, que tout n'était qu'un jeu; qu'ils n'ont eu garde de vous porter des coups, puisqu'ils n'ont point d'épée, et que vous-même n'avez point de corps; qu'après tout ils pourraient bien se tromper; mais que le plus sûr pour eux et pour vous, c'est d'examiner si réellement ils sont armés, et si cette querelle, dont vous vous plaignez, n'est point une marque de leur amitié. On raconte de leur premier capitaine qu'en se promenant dans l'allée, il marchait en tout sens, quelquefois la tête en bas, souvent à reculons; qu'il allait se heurter rudement contre les passans et les arbres, tombait dans des trous, se

donnait des entorses, et répondait à ceux qui s'offraient de le guider, qu'il n'avait pas bougé de sa place, et qu'il se portait très-bien. Dans les conversations, il soutenait indifféremment le pour et le contre, établissait une opinion, la détruisait, vous caressait d'une main, vous souffletait de l'autre, et finissait toutes ses niches par, *vous aurais-je frappé?* Cette troupe n'avait point eu d'étendart, lorsqu'il y a environ deux cents ans un de ses champions en imagina un. C'est une balance en broderie d'or, d'argent, de laine et de soie, avec ces mots pour devise : *Que sais-je?* Ses fantaisies, écrites à bâtons rompus, n'ont pas laissé de faire des prosélytes. Ces soldats sont bons pour les embuscades et les stratagêmes.

5. Une autre cohorte, non moins ancienne, quoique moins nombreuse, s'est formée des mutins de la précédente. Ils avouent qu'ils existent, qu'il y a une allée et des arbres; mais ils prétendent que les idées de régiment et de garnison sont ridicules, et même que le prince n'est qu'une chimère; que le bandeau est la livrée des sots, et que la crainte du châtiment actuel est la seule bonne raison qu'on ait de conserver sa robe sans tache. Ils s'avancent intrépidement vers le bout de l'allée, où ils s'attendent que le sable fondra sous leurs pieds, et qu'ils seront engloutis, ne tenant plus à rien, ni rien à eux.

6. Ceux qui suivent, pensent tout différemment. Persuadés de l'existence de la garnison, ils croient que la sagesse infinie du prince ne les a point laissés sans lumières, que la raison est un présent qu'ils tiennent de lui, et qui suffit pour régler leur marche; qu'il faut respecter le souverain, et qu'on en sera bien ou mal reçu, selon qu'on aura bien ou mal servi sur la route; qu'au reste sa sévérité ne sera point excessive, ni ses châtimens sans bornes; et qu'une fois arrivé au rendez-vous, on n'en sortira plus. Ils se soumettent aux lois de la société, connaissent et cultivent les vertus, détestent le crime, et regardent les passions bien économisées, comme nécessaires au bonheur. Malgré la douceur de leur caractère, on les abhorre dans l'allée des épines. Et pourquoi, diras-tu? C'est qu'ils n'ont point de bandeau; qu'ils soutiennent que deux bons yeux suffisent pour se bien conduire, et qu'ils demandent à être convaincus par de solides raisons, que le code militaire est vraiment l'ouvrage du prince, parce qu'ils y remarquent des traits incompatibles avec les idées qu'on a de sa sagesse et de sa bonté. « Notre sou-« verain, disent-ils, est trop juste, pour désap-« prouver notre curiosité : que cherchons-nous, « si ce n'est à connaître ses volontés? On nous « présente une lettre de sa part, et nous avons « sous nos yeux un ouvrage de sa façon. Nous com-

« parons l'une avec l'autre, et nous ne pouvons « concevoir qu'un si grand ouvrier soit un si « mauvais écrivain. Cette contradiction n'est-elle « donc pas assez forte, pour qu'on nous pardonne « d'en être frappés.»

7. Une quatrième bande te dira que l'allée est pratiquée sur le dos de notre monarque, imagination plus absurde que l'Atlas des anciens poëtes. Celui-ci soutenait le ciel sur ses épaules, et la fiction embellissait une erreur. Ici on se joue de la raison et de quelques expressions équivoques pour insinuer que le prince fait partie du monde visible, que l'univers et lui ne sont qu'un, et que nous sommes nous-mêmes des parties de son vaste corps. Le chef de ces visionnaires fut une espèce de partisan qui fit de fréquentes incursions, et jeta souvent l'alarme dans l'allée des épines.

8. Tout à côté de ceux-ci marchent sans règle et sans ordre des champions encore plus singuliers : ce sont gens dont chacun soutient qu'il est seul au monde. Ils admettent l'existence d'un seul être ; mais cet être pensant, c'est eux-mêmes : comme tout ce qui se passe en nous n'est qu'impression, ils nient qu'il y ait autre chose qu'eux et ces impressions ; ainsi ils sont tout à la fois l'amant et la maîtresse, le père et l'enfant, le lit de fleurs et celui qui le foule. J'en rencontrai ces

jours derniers un qui m'assura qu'il était Virgile. « Que vous êtes heureux, lui répondis-je, de « vous être immortalisé par la divine Énéide ! — « Qui ? moi! dit-il; je ne suis pas en cela plus heu- « reux que vous.—Quelle idée! repris-je; si vous « êtes vraiment le poète latin (et autant vaut-il « que ce soit vous qu'un autre), vous convien- « drez que vous êtes infiniment estimable d'avoir « imaginé tant de grandes choses. Quel feu ! « quelle harmonie! quel style! quelles descrip- « tions! quel ordre !—Que parlez-vous d'ordre ? « interrompit-il; il n'y en a pas l'ombre dans l'ou- « vrage en question : c'est un tissu d'idées qui ne « portent sur rien, et si j'avais à m'applaudir des « onze ans que j'ai employés à coudre ensemble « dix mille vers, ce serait de m'être fait en pas- « sant à moi-même quelques complimens assez « bons sur mon habileté à assujétir mes conci- « toyens par des proscriptions, et à m'honorer « des noms de père et de défenseur de la patrie, « après en avoir été le tyran. » A tout ce gali- matias j'ouvrais de grands yeux, et cherchais à concilier des idées si disparates. Mon Virgile remarqua que son discours m'embarrassait. « Vous « avez peine à m'entendre, continua-t-il; eh bien, « j'étais en même temps Virgile et Auguste, Au- « guste et Cinna. Mais ce n'est pas tout; je suis « aujourd'hui qui je veux être, et je vais vous

« démontrer que peut-être je suis vous-même, et « que vous n'êtes rien ; *soit que je m'élève jusque « dans les nues, soit que je descende dans les « abîmes, je ne sors point de moi-même, et ce « n'est jamais que ma propre pensée que j'aperçois, « me disait-il avec emphase* », lorsqu'il fut interrompu par une troupe bruyante qui seule cause tout le tumulte qui se fait dans notre allée.

9. C'étaient de jeunes fous qui, après avoir marché assez long-temps dans celle des fleurs, étaient venus toujours en tournoyant dans la nôtre ; ils étaient tout étourdis, et on les eût pris pour des gens ivres, tant ils en avaient la contenance et les propos. Ils criaient qu'il n'y avait ni prince, ni garnison, et qu'au bout de l'allée ils seraient tous joyeusement anéantis ; mais de toutes ces imaginations, pas une bonne preuve, pas un raisonnement suivi. Semblables à ceux qui vont la nuit en chantant dans les rues, pour faire croire aux autres et se persuader peut-être à eux-mêmes qu'ils n'ont point de peur, ils se contentaient de faire grand bruit. S'ils revenaient de ce fracas pendant quelques instans, c'était pour écouter les discours des autres, en attraper des lambeaux, et les répéter comme leurs, en y ajoutant quelques mauvais contes.

10. Ces fanfarons sont détestés par nos sages, ...méritent : ils n'ont aucune marche arrêtée;

ils passent et repassent d'une allée dans une autre. Ils se font porter dans celle des épines, lorsque la goutte les prend: à peine est-elle passée, qu'ils se précipitent dans celle des fleurs, d'où la *tocane* nous les ramène; mais ce n'est pas pour long-temps. Bientôt ils iront abjurer aux pieds des guides tout ce qu'ils avançaient parmi nous, prêts néanmoins à s'échapper de leurs mains, si l'âcreté des remèdes leur porte à la tête de nouvelles vapeurs. *Bonne ou mauvaise santé fait toute leur philosophie.*

11. Pendant que j'examinais ces faux braves, mon visionnaire avait disparu, et je m'amusai à en considérer d'autres qui se rient de tous les voyageurs, n'étant eux-mêmes d'aucun sentiment, et ne pensant pas qu'on en puisse prendre de raisonnable. Ils ne savent d'où ils viennent, pourquoi ils sont venus, où ils vont, et se soucient fort peu de le savoir; leur cri de guerre est: *Tout est vanité.*

12. Parmi ces troupes, il y en a qui vont de temps en temps en détachement faire la petite guerre, et ramener, s'ils peuvent, des transfuges ou des prisonniers: l'allée des épines est le lieu de leurs incursions; ils s'y glissent furtivement à la faveur d'un défilé, d'un bois, d'un brouillard, ou de quelque autre stratagême propre à favoriser le secret de leur marche, tombent sur les aveugles

qu'ils rencontrent, écartent leurs guides, sèment des manifestes contre le prince, ou des satires contre le vice-roi, enlèvent des bâtons, arrachent des bandeaux et se retirent. Tu rirais de voir ceux d'entre les aveugles qui restent sans bâtons : ne sachant plus ou mettre le pied, ni quelle route tenir, ils marchent à tâtons, errent, crient, se désespèrent, demandent sans cesse la route, et s'en éloignent à chaque pas : l'incertitude de leur marche les détourne à tout moment du grand chemin où l'habitude les ramène.

13. Lorsque les auteurs de ce désordre sont attrapés, le conseil de guerre les traite comme des brigands sans aveu et sans commission d'aucune puissance étrangère. Conduite bien différente de la nôtre. Sous nos marronniers, on écoute tranquillement les chefs de l'allée des épines; on attend leurs coups, on y riposte, on les atterre, on les confond, on les éclaire, si l'on peut; ou du moins on plaint leur aveuglement. La douceur et la paix règlent nos procédés; les leurs sont dictés par la fureur. Nous employons des raisons ; ils accumulent des fagots. Ils ne prêchent que l'amour et ne respirent que le sang. Leurs discours sont humains; mais leur cœur est cruel. C'est sans doute pour autoriser leurs passions, qu'ils ont peint notre souverain comme un tyran impitoyable.

14. Je fus témoin, il y a quelque temps, d'une

conversation entre un habitant de l'allée des épines et un de nos camarades. Le premier, en marchant toujours les yeux bandés, s'était approché d'un cabinet de verdure dans lequel l'autre rêvait. Ils n'étaient plus séparés que par une haie vive, assez épaisse pour les empêcher de se joindre, mais non de s'entendre. Notre camarade, à la suite de plusieurs raisonnemens, s'écriait tout haut, comme il arrive à ceux qui se croient seuls: « Non, il n'y a point de prince; rien ne démontre « évidemment son existence. » L'aveugle à qui ce discours ne parvint que confusément, le prenant pour un de ses semblables, lui demanda d'une voix haletante: « Frère, ne m'égaré-je point? « suis-je bien dans le chemin, et pensez-vous que « nous ayons encore une longue traite à faire? »

15. Hélas! reprit l'autre, malheureux insensé, tu te déchires et t'ensanglantes en vain: pauvre dupe des rêveries de tes conducteurs, tu as beau marcher, tu n'arriveras jamais au séjour qu'ils te promettent, et si tu n'étais point embéguiné de ce haillon, tu verrais comme nous que rien n'est plus mal imaginé que ce tissu d'opinions bizarres dont ils te bercent. Car enfin, dis-moi: pourquoi crois-tu à l'existence du prince? ta croyance est-elle le fruit de tes méditations et de tes lumières, ou l'effet des préjugés et des harangues de tes chefs? Tu conviens avec eux que tu ne vois goutte,

et tu décides hardiment de tout. Commence au moins par examiner, par peser les raisons, pour asseoir un jugement plus sensé. Que j'aurais de plaisir de te tirer de ce labyrinthe où tu t'égares! Approche, que je te débarrasse de ce bandeau. « De par le prince, je n'en ferai rien, répondit « l'aveugle en reculant trois pas en arrière, et se « mettant en garde. Que dirait-il, et que devien- « drais-je, si j'arrivais sans bandeau et les yeux « tout ouverts? Mais si tu veux nous converserons. « Tu me détromperas peut-être; de mon côté, je « ne désespère pas de te ramener. Si j'y réussis, « nous marcherons de compagnie; et comme nous « aurons partagé les dangers de la route, nous « partagerons aussi les plaisirs du rendez-vous. « Commence; je t'écoute. »

16. Eh bien, répliqua l'habitant de l'allée des marronniers; il y a trente ans que tu la parcours avec mille angoisses cette route maudite; es-tu plus avancé que le premier jour? Vois-tu maintenant plus clairement que tu ne faisais, l'entrée, quelque appartement, un pavillon du palais qu'habite ton souverain? aperçois-tu quelque marche de son trône? Toujours également éloigné de lui, tu n'en approcheras jamais. Conviens donc que tu t'es engagé dans cette route sans fondement solide, sans autre impulsion que l'exemple aussi peu fondé de tes ancêtres, de tes amis, de tes

semblables, dont aucun ne t'a rapporté des nouvelles de ce beau pays, que tu comptes un jour habiter. N'estimerais-tu pas digne des Petites-Maisons un négociant qui quitterait sa demeure, et irait, à travers mille périls, des mers inconnues et orageuses, des déserts arides, sur la foi de quelque imposteur ou de quelque ignorant, chercher à tâtons un trésor, dans une contrée qu'il ne connaîtrait que sur les conjectures d'un autre voyageur aussi fourbe ou aussi mal instruit que lui? Ce négociant, c'est toi-même. Tu suis, à travers des ronces qui te déchirent, une route inconnue. Tu n'as presque aucune idée de ce que tu cherches; et au lieu de t'éclairer dans ta route, tu t'es fait une loi de marcher en aveugle, et les yeux couverts d'un bandeau. Mais, dis-moi, si ton prince est raisonnable, sage et bon, quel gré peut-il te savoir des ténèbres profondes où tu vis? Si ce prince se présentait jamais à toi, comment le reconnaîtrais-tu dans l'obscurité que tu te fais? Qui t'empêchera de le confondre avec quelque usurpateur? Quel sentiment veux-tu qu'excite en lui ton maintien délabré? le mépris ou la pitié? Mais s'il n'existe pas, à quoi bon toutes les égratignures auxquelles tu t'exposes? Si l'on était capable de sentiment après le trépas, tu serais éternellement travaillé du remords de t'être occupé de ta propre destruction dans le court espace qui t'était ac-

cordé pour jouir de ton être, et d'avoir imaginé ton souverain assez cruel pour se repaître de sang, de cris et d'horreurs.

17. « Horreurs! répondit vivement l'aveugle; « elles ne sont que dans ta bouche, pervers. Com« ment oses-tu mettre en doute et même nier « l'existence du prince? tout ce qui se passe au « dedans et au dehors de toi ne t'en convainc-t-il « pas? Le monde l'annonce à tes yeux, la raison à « ton esprit, et le crime à ton cœur. Je cherche, il « est vrai, un trésor que je n'ai jamais vu; mais « où vas-tu, toi? à l'anéantissement; belle fin! Tu « n'as nul motif d'espérance; ton partage est l'ef« froi, et c'est l'effroi qui te conduit au désespoir. « Qu'importe que je me sois égratigné, une cin« quantaine d'années, pendant que tu prenais tes « aises, si, quand tu paraîtras devant le prince, « sans bandeau, sans robe et sans bâton, tu es « condamné à des tourmens infiniment plus ri« goureux et plus insupportables que les incom« modités passagères auxquelles je me serai sou« mis? Je risque peu, pour gagner beaucoup; et « tu ne veux rien hasarder au risque de tout « perdre. »

18. Tout doux, l'ami, reprit le marronnier; vous supposez ce qui est en question, l'existence du prince et de sa cour, la nécessité d'un certain uniforme, et l'importance de conserver son ban-

deau et d'avoir une robe sans tache. Mais souffrez que je vous nie toutes ces choses; si elles sont fausses, les conséquences que vous en tirez tomberont d'elles-mêmes. Si la matière est éternelle, si le mouvement l'a disposée et lui a primitivement imprimé toutes les formes que nous voyons qu'il lui conserve, qu'ai-je besoin de votre prince?

Il n'y a point de rendez-vous, si ce que vous appelez ame n'est qu'un effet de l'organisation. Or, tant que l'économie des organes dure, nous pensons; nous déraisonnons quand elle s'altère. Lorsqu'elle s'anéantit, que devient l'ame? D'ailleurs, qui vous a dit que, dégagée du corps, elle pouvait penser, imaginer, sentir? Mais passons à vos réglemens : fondés sur des conventions arbitraires, c'est l'ouvrage de vos premiers guides et non celui de la raison, qui, étant commune à tous les hommes, leur eût en tout temps et partout indiqué la même route, prescrit les mêmes devoirs et interdit les mêmes actions. Car pourquoi les aurait-elle traités plus favorablement pour la connaissance de certaines vérités spéculatives que pour celle des vérités morales? Or, tous conviennent, sans exception, de la certitude des premières : quant aux autres, du bord d'une rivière à l'autre, de ce côté d'une montagne à l'opposé, de cette borne à celle-ci, du travers d'une ligne mathématique, on passe du blanc au noir. Com-

mencez donc par dissiper ces nuages, si vous voulez que je voie clair.

19. « Volontiers, répartit l'aveugle; mais je veux « recourir de temps en temps à l'autorité de notre « code. Le connaissez-vous ? C'est un ouvrage « divin. Il n'avance rien qui ne soit appuyé sur « des faits supérieurs aux forces de la nature, et « par conséquent sur des preuves incomparable- « ment plus convaincantes que celles que pour- « rait fournir la raison. »

20. Et laissez là votre code, dit le philosophe. Battons-nous à armes égales. Je me présente sans armure et de bonne grace, et vous vous couvrez d'un harnois plus propre à embarrasser et à écraser son homme qu'à le défendre. J'aurais honte de prendre sur vous cet avantage. Y pensez-vous ? et où avez-vous pris que votre code est divin ? Le croit-on sérieusement, même dans votre allée ? Et un de vos conducteurs, sous prétexte d'attaquer Horace et Virgile..... Vous m'entendez; je n'en dis pas davantage. Je méprise trop vos guides, pour me prévaloir de leur autorité contre vous. Mais quel fond pouvez-vous faire sur les récits merveilleux dont cet ouvrage est rempli ? Quoi ! vous croirez et vous voudrez assujétir les autres à croire des faits inouis sur la foi d'écrivains morts il y a plus de deux mille ans, tandis que vos contemporains vous en imposent tous les

jours sur des événemens qui se passent à vos côtés, et que vous êtes à portée de vérifier! Vous-même, dans le récit réitéré d'une action qui vous est connue, à laquelle vous avez pris intérêt, ajoutez, retranchez, variez sans cesse; de sorte qu'on en appelle de vos discours à vos discours et qu'on peut à peine décider sur vos jugemens contradictoires; et vous vous vantez de lire exactement dans l'obscurité des siècles passés et de concilier sans embarras les rapports incertains de vos premiers guides. En vérité, c'est pousser le respect pour eux plus loin que vous ne l'exigeriez pour vous, et vous ne consultez guère votre amour-propre.

21. « Ah! quel monstre as-tu nommé là? reprit « l'aveugle; c'est le principal auteur des taches « que tu vois à nos robes; c'est en toi-même le « germe de cette présomption qui t'empêche de « refréner ta raison. Ah! si tu savais le dompter « comme nous! Vois-tu cette haire et ce cilice? « Te prendrait-il envie d'en essayer? Cette disci- « pline est d'un grand serviteur du prince: que je « t'en applique quelques coups pour le bien de « ton ame. Si tu connaissais la douceur de ces ma- « cérations! Quel bien elles font au soldat! Comme « par la vie purgative elles conduisent à l'illumi- « native, et de là à l'unitive. Insensé que je suis! « Je te parle la langue des héros; mais pour me

« punir de l'avoir profanée et t'obtenir le don « d'intelligence..... »

22. A l'instant, les cordons d'entrer en jeu et le sang de ruisseler. Misérable! lui cria son adversaire, quel délire te transporte? Si j'étais moins compatissant, je rirais du personnage que tu fais. Je ne verrais en toi qu'un quinze-vingt qui se déchirerait les épaules pour rendre la vue à un élève de Gendron, ou Sancho qui se fustige pour désenchanter Dulcinée. Mais tu es homme, et je le suis aussi. Arrête, ami; ton amour-propre, que tu crois dompté par cette barbare exécution, y trouve son compte et se replie sous ta discipline. Suspends l'action de ton bras, et m'écoute. Honorerais-tu beaucoup le vice-roi en défigurant ses portraits? Et si tu t'en avisais, les satellites du conseil de guerre ne t'empoigneraient-ils pas sur-le-champ, et ne serais-tu pas jeté dans un cachot pour le reste de tes jours? A l'application : tu vois que je raisonne dans tes principes. Les signes extérieurs de la vénération qu'on a pour les princes, n'ont d'autre fondement que leur orgueil, qu'il fallait flatter, et peut-être la misère réelle de leur condition, qu'il fallait leur dérober. Mais le tien est souverainement heureux. S'il se suffit à lui-même, comme tu dis, à quoi bon tes vœux, tes prières et tes contorsions? Ou il connaît d'avance ce que tu désires, ou il l'ignore

absolument; et s'il le connaît, il est déterminé à te l'accorder, ou à te le refuser. Tes importunités n'arracheront point de lui ses dons, et tes cris ne les hâteront pas.

23. « Ah! je commence à deviner maintenant « qui tu es, repartit l'aveugle. Ton système tend « à ruiner un million d'édifices superbes, à for« cer les portes de nos volières, à convertir nos « guides en laboureurs ou en soldats, et à appau« vrir Rome, Ancone et Compostelle : d'où je « conclus qu'il est destructif de toute société. »

24. Tu conclus mal, répliqua notre ami; il n'est destructif que des abus. On a vu de grandes sociétés subsister sans cet attirail, et il en est encore à-présent qui sont assez heureuses pour en ignorer jusqu'aux noms. A mettre en parallèle tous ces gens-ci avec ceux qui se vantent de connaître ton prince, et à bien examiner la fausseté ou la contradiction des idées que s'en forment ces derniers, tu en inférerais bien plus sûrement qu'il n'existe pas. Car, prends garde, aurais-tu jamais connu ton père, s'il s'était toujours tenu à Cusco, tandis que tu séjournais à Madrid, et s'il ne t'avait donné que des indices équivoques de son existence?

25. « Mais, reprit l'aveugle, qu'en aurais-je « pensé, s'il m'eût laissé en maniement quelque « portion de son héritage? Or tu conviendras avec

« moi que je tiens du grand Esprit la faculté de « penser, de raisonner. Je pense, donc je suis. « Je ne me suis pas donné l'être. Il me vient donc « d'un autre, et cet autre c'est le prince. »

26. On voit bien à ce trait, dit en riant le marronnier, que ton père t'a déshérité. Mais cette raison que tu vantes tant, quel usage en fais-tu? C'est entre tes mains un instrument inutile. Toujours en tutelle sous tes guides, elle n'est bonne qu'à te désespérer. Elle te montre dans leurs discours que tu prends pour des oracles un souverain fantasque, dont tu te flattes vainement de captiver les bonnes graces par ta persévérance à vaincre ces épines et à franchir ces rochers et ces fondrières. Car que sais-tu s'il n'a point résolu qu'au bout du sentier la patience t'échappera, que tu lèveras par curiosité un coin du bandeau, et que tu saliras tant soit peu ta robe? S'il l'a résolu, tu succomberas et te voilà perdu.

27. « Non, dit l'autre, les magnifiques récom-« penses qui m'attendent me soutiendront. Mais « en quoi consistent ces magnifiques récom-« penses?.... En quoi? à voir le prince; à le voir « encore; à le voir sans cesse et à être toujours « aussi émerveillé que si on le voyait pour la « première fois, et comment cela?.... Comment? « au moyen d'une lanterne sourde qu'on nous

« enchâssera sur la glande pinéale, ou sur le corps « calleux, je ne sais trop lequel, et qui nous dé-« couvrira tout si clairement que....

28. A la bonne heure, dit notre camarade; mais jusqu'à-présent, il me paraît que ta lanterne est terriblement enfumée : tout ce qui résulte de tes propos, c'est que tu ne sers ton maître que par crainte, et que ton attachement n'est fondé que sur l'intérêt, passion basse qui ne convient qu'à des esclaves. Voilà donc cet amour-propre, contre lequel tu déclamais tantôt si vivement, devenu le seul mobile de tes démarches; et tu veux à-présent que ton prince le couronne. Va, tu gagnerais tout autant à passer dans notre parti : exempt de crainte et libre de tout intérêt, tu vivrais au moins tranquillement, et si tu risquais quelque chose, ce serait tout au plus de cesser d'être, au bout de ta carrière.

29. « Suppôt de Satan, répliqua l'aveugle; *vade* « *retrò*. Je vois bien que les meilleures raisons « glissent sur toi. Attends, je vais recourir à des « armes plus efficaces. »

30. Il se mit aussitôt à crier *à l'impie*, *au déserteur*, et je vis accourir de toutes parts des guides furieux, un fagot sous le bras et la torche à la main. Notre partisan s'enfonça à bas bruit dans l'allée qu'il regagna par des sentiers détournés. Tandis que l'aveugle, ayant repris son bâton,

et poursuivant son chemin, racontait son aventure à ses camarades, qui s'empressaient à le féliciter; après maint éloge, il fut décidé qu'on imprimerait ses raisons sous le titre de *Théorie physique et morale de l'existence et des propriétés de la lumière, par un aveugle espagnol, traduite et ornée de commentaires et de scolies par le marguillier des Quinze-Vingts*. On invite à le lire tous ceux qui depuis quarante ans et plus s'imaginent voir clair, sans savoir pourquoi. Les personnes qui ne pourront se le procurer, ne seront pas fâchées d'apprendre qu'il ne contient rien de plus que la conversation précédente, enflée seulement et remaniée, afin de fournir au libraire le nombre de feuilles suffisant pour un volume d'une juste grosseur.

31. Le bruit qu'avait excité cette scène s'étant fait entendre jusqu'aux derniers confins de notre allée, on jugea à propos de s'éclaircir du fait et de convoquer une assemblée générale où l'on discuterait la validité des raisons de l'aveugle et d'Athéos (c'était le nom de notre ami). On somma quiconque aurait connaissance de la dispute, de faire le personnage de celui-là, sans affaiblir ou donner un tour ridicule à ses raisonnemens. On m'avait aperçu dans le voisinage du champ de bataille, et quelque répugnance que j'eusse à exposer les défenses d'une cause mal soutenue, je

crus en devoir le rapport à l'intérêt de la vérité. Notre champion répéta ce qu'il avait objecté, je rendis avec la dernière fidélité les répliques de l'aveugle; et les sentimens se trouvèrent partagés, comme il est ordinaire parmi nous. Les uns disaient que de part et d'autre on n'avait employé que de faibles raisons; les autres que ce commencement de dispute pourrait produire des *éclaircissemens avantageux* à la cause commune. Les amis d'Athéos triomphaient et ne se promettaient rien moins que de subjuguer de proche en proche les autres compagnies. Mes camarades et moi soutenions qu'ils chantaient victoire avant l'action, et que, pour avoir pulvérisé de mauvaises raisons, ils ne devaient pas se flatter d'écraser quiconque en aurait de solides à leur opposer. Dans ce conflit d'opinions, un de nous proposa de former un détachement de deux hommes par compagnie, de l'envoyer en avant dans l'allée, et de statuer, sur des découvertes ultérieures, quelle serait désormais la colonelle, et quels étendards il faudrait suivre. L'avis parut sage et fut suivi. On choisit dans la première bande Zénoclès et Damis (1); dans la seconde Athéos, ou le héros de l'aventure contre l'aveugle, avec Xanthus (2); Phi-

(1) Pyrrhoniens.

(2) Athées.

loxène et moi fûmes députés de notre bande (1); la quatrième envoya Oribaze et Alcméon (2); et la cinquième fit choix de Diphile et de Nérestor (3); on se disposait à l'élection dans la sixième (4); et tous ses membres se mettaient également sur les rangs, lorsque nous protestâmes tous qu'on n'admettrait point parmi les piquets de l'armée des gens décriés par leurs mœurs, leur inconstance, leur ignorance et d'une fidélité suspecte..... Ils obéirent en murmurant. Nous prîmes pour mot du guet *la vérité*, et nous partîmes. Le corps d'armée campa pour nous laisser l'avance nécessaire, et régler sa marche sur nos mouvemens.

32. Elle commença par une de ces belles nuits qu'un auteur de roman ne laisserait pas échapper sans en tirer le tribut d'une ample description. Je ne suis qu'un historien, et je te dirai simplement que la lune était au zénith, le ciel sans nuage, et les étoiles très-radieuses. Le hasard m'avait placé près d'Athéos, et nous marchâmes d'abord en silence, mais le moyen de voyager long-temps sans rien dire. Je pris donc la parole, et m'adressant à mon voisin: « Voyez-vous, lui dis-je, l'éclat de « ces astres; la course toujours régulière des uns,

(1) Déistes.
(2) Spinosistes.
(3) Sceptiques.
(4) Fanfarons.

« la constante immobilité des autres, les secours « respectifs qu'ils s'entredonnent, l'utilité dont « ils sont à notre globe? Sans ces flambeaux où « en serions-nous? quelle main bienfaisante les « a tous allumés et daigne entretenir leur lu- « mière? nous en jouissons; serions-nous donc « assez ingrats pour en attribuer la production au « hasard? leur existence et leur ordre admirable « ne nous mèneront-ils pas à la découverte de « leur auteur? »

33. Tout cela ne mène à rien, mon cher, me répliqua-t-il. Vous regardez cette illumination avec je ne sais quels yeux d'enthousiaste. Votre imagination, montée sur ce ton, en compose une belle décoration dont elle fait ensuite les honneurs à je ne sais quel être qui n'y a jamais pensé. C'est la présomption du provincial nouvellement débarqué, qui croit que c'est pour lui que Servandoni a dessiné les jardins d'Armide, ou construit le palais du Soleil. Nous avons devant nous une machine inconnue sur laquelle on a fait des observations qui prouvent la régularité de ses mouvemens, selon les uns, et son désordre au sentiment des autres. Des ignorans qui n'en ont examiné qu'une roue, dont ils connaissent à peine quelques dents, forment des conjectures sur leur engrainure dans cent mille autres roues dont ils ignorent le jeu et les ressorts, et pour finir comme

les artisans, ils mettent sur l'ouvrage le nom de son auteur. « Mais, répondis-je, suivons la com-« paraison : une pendule à équation, une montre « à répétition ne décèlent-elles pas l'intelligence « de l'horloger qui les a construites, et ose-« riez-vous assurer qu'elles sont des effets du « hasard ? »

34. Prenez garde, reprit-il, les choses ne sont pas égales. Vous comparez un ouvrage fini, dont l'origine et l'ouvrier sont connus, à un composé infini, dont les commencemens, l'état présent et la fin sont ignorés, et sur l'auteur duquel vous n'avez que des conjectures.

35. « Eh qu'importe? répliquai-je, quand il a « commencé, ni par qui il a été construit? Ne « vois-je pas quel il est? et sa structure n'an-« nonce-t-elle pas un auteur?

36. Non, reprit Athéos, vous ne voyez point quel il est. Qui vous a dit que cet ordre que vous admirez ici ne se dément nulle part? Vous est-il permis de conclure d'un point de l'espace à l'espace infini? On remplit un vaste terrain de terres et de décombres jetés au hasard, mais entre lesquels le ver et la fourmi trouvent des habitations fort commodes. Que penseriez-vous de ces insectes, si, raisonnant à votre mode, ils s'extasiaient sur l'intelligence du jardinier qui a disposé tous ces matériaux pour eux?

37. « Vous n'y entendez rien, messieurs, dit « alors, en nous interrompant, Alcméon : mon « confrère Oribaze vous démontrera que le grand « orbe lumineux, qui ne tardera pas à paraître, « est l'œil de notre prince ; que ces autres points « radieux sont ou des diamans de sa couronne, « ou des boutons de son habit, qui ce soir est « d'un bleu opaque. Vous vous amusez à disputer « sur son ajustement ; demain peut-être il en « changera : peut-être son grand œil sera chargé « d'humeurs, et sa robe, aujourd'hui si brillante, « sera sale et malpropre : à quoi le reconnaîtrez-« vous alors ? Ah ! plutôt, cherchez-le dans vous-« mêmes. Vous faites partie de son être ; il est en « vous, vous êtes en lui. Sa substance est unique, « immense, universelle ; elle seule est : le reste « n'en est que des modes. »

38. A ce compte, dit Philoxène, votre prince est un étrange composé ; il pleure et rit, dort et veille, marche et se repose, est heureux et malheureux, triste et gai, impassible et souffrant ; il éprouve à la fois les affections et les états les plus contradictoires. Il est, dans un même sujet, tantôt honnête homme et tantôt fripon, sage et fou, tempérant et débauché, doux et cruel, et allie tous les vices avec toutes les vertus ; j'ai peine à comprendre comment vous sauvez toutes ces contradictions. Damis et Nérestor se joignirent à

Philoxène contre Alcméon, et prenant la parole tour à tour, ils apportèrent raisons sur raisons, premièrement pour douter du sentiment d'Alcméon, puis ils attaquèrent Philoxène, retombèrent enfin sur la conversation que j'avais liée avec Athéos, et finirent en nous répondant d'un air pensif par un *vedremo*.

39. Cependant la nuit faisait place au jour, et le soleil commençant à paraître, nous découvrîmes une rivière assez large qui semblait nous couper chemin par les différens replis qu'elle formait. Ses eaux étaient claires, mais profondes et rapides, et nul de nous n'osa d'abord en tenter le passage. On députa Philoxène et Diphile pour reconnaître si leur lit ne s'aplatirait pas davantage dans quelque endroit, et s'il n'y aurait point de gué. Le reste de la troupe s'assit près du rivage sur une pelouse ombragée de saules et de peupliers. Nous avions en perspective une chaîne de montagnes escarpées et couvertes de sapins. « Ne rendez-vous pas intérieurement grace à « votre prince, me dit ironiquement Athéos, « d'avoir créé pour votre bien-être deux choses « qui font maintenant enrager tant d'honnêtes « gens, un fleuve qu'on n'oserait traverser sans « s'exposer à se noyer, et au-delà des rochers « que nous ne franchirons jamais sans périr de « lassitude ou de faim ? Un homme sensé qui

« planterait des jardins pour son plaisir et celui « de ses amis, n'aurait garde de leur faire des « promenades si dangereuses. L'univers est, dites-« vous, l'ouvrage de votre monarque ; vous con-« viendrez du moins que ces deux morceaux ne « font pas honneur à son goût. A quoi bon cette « affluence d'eau ? Quelques ruisseaux auraient « suffi pour entretenir dans ces prairies la fraî-« cheur et la fertilité ; et ces monceaux énormes « de pierres brutes, vous les trouverez sans doute « préférables à une belle plaine ? Encore une fois, « tout ceci doit la naissance moins aux conseils « de la raison qu'aux boutades de la folie. »

40. Mais que penseriez-vous, lui répondis-je, d'un politique de campagne qui, n'étant jamais entré au conseil de son prince, et n'en pénétrant point les desseins, déclamerait contre les impôts, la marche ou l'inaction des armées, et la destination des flottes, et attribuerait au hasard, tantôt le gain d'une bataille, tantôt le succès d'une négociation, ou celui d'une expédition maritime ? Vous rougiriez sans doute de son erreur ; et c'est la vôtre. Vous condamnez la position de ce fleuve et de ces montagnes, parce qu'elles vous gênent actuellement ; mais êtes-vous seul dans l'univers ? Avez-vous pesé tous les rapports de ces deux objets avec le bien du système général ? Savez-vous si cet amas d'eau n'est point nécessaire pour

fertiliser d'autres climats qu'il arrosera dans son cours; s'il n'est pas le lien du commerce de plusieurs grandes villes situées sur ses bords? A quoi serviraient ici vos ruisseaux, qu'un coup de soleil tarirait? Ces rochers qui vous blessent les yeux sont couverts de plantes et d'arbres d'une utilité reconnue. On tire de leurs entrailles des minéraux et des métaux. Sur leur cime, sont d'immenses réservoirs que les pluies, les brouillards, les neiges et les rosées remplissent, et d'où les eaux se distribuent avec économie et vont former au loin des ruisseaux, des fontaines, des rivières et des fleuves. Voilà, mon cher, ajoutai-je, les desseins du prince. La raison vous a mis à la porte de son conseil; et vous en avez assez entendu pour être convaincu qu'une main immortelle a creusé les réservoirs et pratiqué les canaux.

41. Zénoclès, qui voyait que la dispute commençait à s'échauffer, nous fit signe de la main, comme pour nous demander une suspension d'armes. « Il me semble, dit-il, que vous allez « bien vite tous deux. Voilà, selon vous, un fleuve « et des rochers, n'est-ce pas? Et moi, je vous « soutiens que ce que vous appelez fleuve est un « cristal solide sur lequel on peut marcher sans « danger, et que vos prétendus rochers ne sont « qu'une vapeur épaisse, mais facile à pénétrer. « Voyez, ajouta-t-il, si je dis vrai. » A l'instant il

s'élance dans le fleuve et plonge plus de six pieds par-dessus la tête. Nous tremblions tous pour sa vie; mais heureusement Oribaze, bon nageur, se mit à l'eau, le rattrapa par ses habits et le ramena vers le rivage. A notre frayeur succédèrent quelques éclats de rire que sa figure ne pouvait manquer d'exciter. Mais lui, ouvrant de grands yeux et tout dégouttant d'eau, nous demandait à quel propos nous paraissions si gais et ce qu'il y avait de nouveau.

42. Dans ces entrefaites, arrivèrent à grands pas nos batteurs d'estrade. Ils nous rapportèrent qu'en suivant le courant du fleuve, ils avaient rencontré, à quelque distance de nous, un pont formé par la nature. C'était un rocher assez spacieux, sous lequel les eaux s'étaient ouvert un passage. Nous traversâmes la rivière et descendîmes environ trois milles en côtoyant les montagnes et laissant le fleuve à notre gauche. Il prenait de temps en temps envie à Zénoclès d'aller donner tête baissée dans les hauteurs qui bornaient notre droite, pour percer, disait-il, le brouillard.

43. Nous arrivâmes enfin dans un vallon riant qui coupait les montagnes et qui aboutissait à une vaste plaine couverte d'arbres fruitiers, mais surtout de muriers dont les feuilles étaient chargées de vers à soie. On entendait des essaims d'abeilles bourdonner dans le creux de quelques

vieux chênes. Ces insectes travaillaient sans relâche, et nous les contemplions avec attention, lorsque Philoxène en prit occasion pour demander à Athéos s'il pensait que ces industrieux animaux fussent des automates.

44. « Quand je vous soutiendrais, dit Athéos, « que ce sont de petits enchanteurs enveloppés « les uns dans les anneaux d'une chenille, les « autres dans le corps d'une mouche, ainsi que « l'entreprit il y a quelque temps un de nos amis, « vous m'écouteriez, je pense, sinon avec plaisir, « du moins sans indignation, et me traiteriez plus « favorablement qu'il ne le fut dans l'allée des « épines. »

45. Vous me rendez justice, repartit modestement Philoxène; je ne sais point noircir de couleurs odieuses un badinage innocent et léger. Loin de nous l'esprit persécuteur; il est autant ennemi des graces que de la raison; mais à ne prendre ces insectes que pour des machines, celui qui sait les fabriquer avec tant d'art.... « Je « vois où vous en voulez venir, interrompit « Athéos; c'est votre prince ? Belle occupation « pour ce grand monarque, d'avoir exercé son « savoir-faire sur les pieds d'une chenille et sur « l'aile d'une mouche. »

46. Trève de mépris, répliqua Philoxène: ce qui ravit l'admiration de l'homme peut bien avoir

mérité l'attention du créateur. Dans l'univers rien n'est fait ni placé sans dessein.... « Oh! toujours « du dessein! reprit Athéos, on n'y peut plus « tenir. Ces messieurs sont les confidens du grand « ouvrier; mais c'est, ajouta Damis, comme les « érudits le sont, des auteurs qu'ils commentent, « pour leur faire dire ce à quoi ils n'ont jamais « pensé. »

47. Pas tout-à-fait, continua Philoxène: depuis qu'à l'aide du microscope on a découvert dans le ver à soie un cerveau, un cœur, des intestins, des poumons; qu'on connaît le mécanisme et l'usage de ces parties; qu'on a étudié les mouvemens et les filtrations des liqueurs qui y circulent, et qu'on a examiné le travail de ces insectes, en parle-t-on au hasard à votre avis? Mais laissant là l'industrie des abeilles, je pense que la structure seule de leur trompe et de leur aiguillon présente à tout esprit sensé des merveilles qu'il ne tiendra jamais pour des productions de je ne sais quel mouvement fortuit de la matière. « Ces messieurs, interrompit Oribaze, n'ont jamais « lu Virgile, un de nos patriarches, qui prétend « que les abeilles ont reçu en partage un rayon « de la Divinité, et qu'elles font partie du Grand- « Esprit. » Votre poète et vous, n'avez pas considéré, lui répliquai-je, que vous divinisez non-seulement les mouches, mais toutes les gouttes

d'eau et tous les grains de sable de la mer: prétentions absurdes. Revenons à celles de Philoxène. Si ses observations judicieuses sur quelques insectes concluent pour l'existence de notre prince, quel avantage ne tirerait-il pas de l'anatomie du corps humain et de la connaissance des autres phénomènes de la nature! « Rien autre chose, « répondit constamment Athéos, sinon que la « matière est organisée. » Nos autres compagnons, témoins de son embarras, lui disaient pour le consoler, « que peut-être il avait raison, « mais que la vraisemblance était de mon côté. »

48. « Si Philoxène a l'avantage, c'est la faute « d'Athéos, reprit vivement Oribaze; il n'avait « qu'à faire un pas de plus pour balancer au « moins la victoire. Il ne s'ensuit autre chose du « discours de Philoxène, a-t-il dit, sinon que la « matière est organisée; mais si l'on peut dé- « montrer que la matière, et peut-être même son « arrangement sont éternels, que devient la dé- « clamation de Philoxène? pouvait-il ajouter.

49. « S'il n'y avait jamais eu d'être, il n'y en « aurait jamais, continua gravement Oribaze, car « pour se donner l'existence il faut agir, et pour « agir il faut être.

50. « S'il n'y avait jamais eu que des êtres ma- « tériels, il n'y aurait jamais eu d'êtres intelligens; « car ou les êtres intelligens se seraient donné

« l'existence, ou ils l'auraient reçue des êtres ma-
« tériels ; s'ils s'étaient donné l'existence, ils au-
« raient agi avant que d'exister ; s'ils l'avaient
« reçue de la matière, ils en seraient des effets,
« et dès-lors je les verrais réduits à la qualité des
« modes, ce qui n'est point du tout le compte de
« Philoxène.

51. « S'il n'y avait jamais eu que des êtres in-
« telligens, il n'y aurait jamais eu d'êtres maté-
« riels, car toutes les facultés d'un esprit se
« réduisent à penser et à vouloir. Or, ne conce-
« vant nullement que la pensée et la volonté
« puissent agir sur les êtres créés, et moins en-
« core sur le néant, je puis supposer qu'il n'en
« est rien, du moins jusqu'à ce que Philoxène
« m'ait démontré le contraire.

52. « L'être intelligent, selon lui, n'est point
« un mode de l'être corporel. Selon moi, il n'y a
« aucune raison de croire que l'être corporel soit
« un effet de l'être intelligent. Il s'ensuit donc de
« son aveu et de mon raisonnement, que l'être
« intelligent et l'être corporel sont éternels, que
« ces deux substances composent l'univers, et que
« l'univers est Dieu.

53. « Que Philoxène reprenne ce ton mépri-
« sant qui ne convient à personne, et moins en-
« core à des philosophes, et s'écrie tant qu'il
« voudra : « Mais vous divinisez les papillons, les

« insectes, les mouches, les gouttes d'eau et toutes « les molécules de la matière. » Je ne divinise rien, « lui répondrai-je. Si vous m'entendez un peu, « vous verrez, au contraire, que je travaille à « bannir du monde la présomption, le mensonge « et les Dieux. »

54. Philoxène, qui ne s'attendait pas à cette sortie vigoureuse de la part d'un ennemi dont il avait fait peu de cas, en fut déconcerté. Pendant qu'il rappelait ses esprits et qu'il se disposait à répondre, il se répandait sur tous les visages une maligne joie qui naissait apparemment de quelques secrets mouvemens de jalousie dont les ames les plus philosophes ne se défendent pas toujours assez bien. Philoxène avait triomphé jusqu'alors, et l'on n'était pas fâché de le voir embarrassé, et cela par un ennemi qu'il avait traité assez cavalièrement. Je ne te dirai rien de la réplique de Philoxène. A peine eut-il commencé que le ciel s'obscurcit; un nuage épais nous déroba le spectacle de la nature, et nous nous trouvâmes dans une nuit profonde, ce qui nous détermina à finir notre querelle, et à en renvoyer la décision à ceux qui nous avaient députés.

55. Nous reprîmes donc la route de notre allée. On y écouta le récit de notre voyage et de nos entretiens. On y pèse actuellement nos raisons;

et si l'on y prononce jamais un jugement définitif, je t'en instruirai.

56. Sache seulement qu'Athéos trouva à son retour sa femme enlevée, ses enfans égorgés, et sa maison pillée. On soupçonnait l'aveugle contre qui il avait disputé à travers la haie, et à qui il avait appris à mépriser la voix de la conscience et les lois de la société, toutes les fois qu'il pourrait s'en affranchir sans danger, d'avoir abandonné secrètement l'allée des épines, et commis ce désordre dont l'absence d'Athéos et l'éloignement de tout témoin lui promettaient l'impunité. Le plus chagrinant de cette aventure pour le pauvre Athéos, c'est qu'il n'avait pas seulement la liberté de se plaindre tout haut; car enfin l'aveugle avait été conséquent.

L'ALLÉE DES FLEURS.

Qui species alias veris, scelerisque tumultu
Permixtas capiet, commotus habebitur...

1. Quoique je ne me sois ni souvent ni longtemps promené dans l'allée des fleurs, j'en sais toutefois assez pour te donner une idée de sa situation et du génie de ses habitans. C'est moins une allée, qu'un jardin immense où l'on trouve tout ce qui peut flatter les sens. A des parterres émaillés de fleurs succèdent de grands tapis de mousse, et des gazons dont cent ruisseaux entretiennent la verdure. On y rencontre des bois sombres où mille routes s'entrecoupent, des labyrinthes où l'on se plaît à s'égarer, des bosquets où l'on se dérobe, des charmilles touffues où l'on peut se mettre à couvert.

2. On y a pratiqué des cabinets destinés à divers usages. L'on voit dans les uns des tables servies avec délicatesse et des buffets chargés de vins et de liqueurs exquises. Dans les autres, des

tables de jeu, des fiches, des jetons, les tableaux d'un Cavagnole et tous les apprêts nécessaires pour se ruiner en s'amusant.

3. Ici se rassemblent des gens qui affectent de penser d'un air distrait, qui disent rarement ce qu'ils pensent, s'accablent de politesses sans se connaître, quelquefois en se haïssant. Là, se forment ces délicieuses parties, suivies de ces petits soupers plus délicieux encore, qui se passent à médire d'une femme, à relever l'excellence d'un ragoût, à raconter des aventures apprêtées et à se persifler réciproquement.

4. Plus loin, sont de grands salons lumineux et brillans. On rit, on pleure dans les uns; on chante, on danse dans les autres; ailleurs l'on critique, l'on disserte, l'on dispute, l'on crie, et la plupart du temps sans savoir pourquoi.

5. C'est ici que la galanterie a fixé son empire. L'amour y lorgne et la coquetterie y minaude. Le plaisir se montre partout; mais l'ennui cruel est partout caché derrière le plaisir. Que les amans y sont communs! Que les amans fidèles y sont rares! On y parle sentiment tout le jour; mais le cœur n'est pas un instant de la conversation.

6. Je ne te dis rien des cabinets plus sombres, meublés de canapés larges et de sophas mollets, tu penses bien à quel usage. On les renouvelle si

souvent, qu'on dirait que l'unique occupation soit de les fatiguer.

7. La bibliothèque publique est composée de tout ce qu'on a écrit de l'amour et de ses mystères, depuis Anacréon jusqu'à Marivaux. Ce sont les archives de Cythère. L'auteur du Tanzay en est garde. On y voit couronnés de myrtes les bustes de la reine de Navarre, de Meursius, de Bocace et de La Fontaine. On y médite les *Marianne*, les *Acajou* et mille autres bagatelles. Les jeunes garçons y lisent, et les jeunes filles y dévorent les aventures galantes du père Saturnin. Car ici la maxime générale est qu'on ne peut trop tôt s'orner et s'éclairer l'esprit.

8. Quoiqu'on s'adonne beaucoup plus à la pratique qu'à la théorie, on pense que celle-ci n'est point à négliger. Il y a tant d'occasions dans la vie où il faut surprendre la vigilance d'une mère, tromper la jalousie d'un époux, endormir les soupçons d'un amant, qu'on ne peut faire de trop bonne heure provision de principes. Aussi mérite-t-on dans l'allée des fleurs de grands éloges à cet égard. Au demeurant on y rit beaucoup, et d'autant plus qu'on y pense peu. C'est un tourbillon qui va avec une rapidité incroyable. On n'y est occupé qu'à jouir, ou à troubler les autres dans la jouissance.

9. Tous les voyageurs y marchent à reculons.

Peu inquiets du chemin qu'ils ont fait, ils ne songent qu'à achever agréablement ce qui leur en reste à faire. Il y en a tèls qui touchent aux portes de la garnison et qui vous protestent qu'il n'y a qu'un moment qu'ils se sont mis en route.

10. Ce qui donne le ton chez ce peuple léger, c'est un certain nombre de femmes charmantes par l'art et le désir qu'elles ont de plaire. L'une se glorifie d'un grand nombre d'adorateurs, et veut que le public en soit informé: l'autre se plaît à faire beaucoup d'heureux; mais il faut que leur bonheur soit ignoré. Telle promettra ses faveurs à mille galans, qui ne les accordera qu'à un seul; et telle n'en bercera qu'un seul d'espérance, qui ne sera pas inhumaine à cent autres; et tout cela à la faveur d'un secret que personne ne garde; car il est ridicule d'ignorer les aventures d'une jolie femme, et il est de mode d'en enfler le nombre au besoin.

11. La toilette serait un rendez-vous général, si l'époux n'en était point exclu. Là s'assemblent des jeunes gens folâtres et quelquefois entreprenans, parlant de tout sans rien savoir, donnant à des riens un air de finesse, adroits à séduire une belle en déchirant ses rivales, passant d'un raisonnement sérieux qu'ils auront entamé, au récit d'une aventure galante, ou une circonstance les accroche et les jette, je ne sais comment, sur

une ariette, qu'ils interrompent pour parler politique, et conclure par des réflexions profondes sur une coiffure, une robe, un magot de la Chine, une nudité de Clinchsted, une jatte de Saxe, une pantine de Boucher, quelque colifichet d'Hébert, ou une boîte de Juliette ou de Martin.

12. Telle est à peu près la multitude qui erre étourdiment dans l'allée des fleurs. Comme ce sont tous des échappés de l'allée des épines, ils n'entendent jamais la voix des guides, sans en être effrayés; aussi y a-t-il certain temps de l'année où le jardin enchanté est presque désert. Ceux qui s'y promenaient vont s'en repentir dans l'allée des épines, d'où ils ne tardent pas à revenir, pour s'aller repentir encore.

13. Leur bandeau les gêne beaucoup; ils passent une partie de leur vie à chercher des moyens de n'en être pas incommodés. C'est une espèce d'exercice dans lequel ils reçoivent quelques rayons de lumière, mais qui passent rapidement. Ils n'ont pas la vue assez ferme pour soutenir le grand jour; aussi ne font-ils que lorgner par intervalle et comme à la dérobée. Rien de sérieux ni de suivi n'entre dans ces têtes-là; le seul nom de système les effarouche. S'ils admettent l'existence du prince, c'est sans tirer à conséquence pour les plaisirs. Un philosophe qui raisonne, et qui se mêle d'approfondir, est pour eux un ani-

mal ennuyeux et pesant. Un jour que je voulais entretenir Thémire de nos sublimes spéculations, il lui prit une bouffée de vapeurs, dans laquelle tournant sur moi des yeux languissans: Cesse de m'assommer, dit-elle; songe à ton bonheur et fais le mien. J'obéis, et elle me parut aussi contente de l'homme, qu'elle l'avait été peu du philosophe.

14. Leur robe est dans un état pitoyable; ils la font savonner par intervalle; mais ce blanchissage dure peu; il n'est que de bienséance. On dirait que leur dessein principal soit de la chamarrer de tant de taches, qu'on n'en reconnaisse plus la couleur primitive. Cette conduite ne saurait plaire au prince, et il faut que malgré l'illusion des plaisirs, on en soupçonne quelque chose dans cette allée; car quoiqu'elle soit la plus habitée, et qu'une foule de monde en occupe les avenues, elle commence à se dépeupler aux deux tiers, et l'on n'y voit sur la fin que quelques honnêtes gens d'entre nous qui vont s'y récréer un moment; car elle est vraiment agréable; mais il ne faut pas y demeurer long-temps; tout y porte à la tête, et ceux qui y meurent y meurent fous.

15. Ne sois point étonné que le temps coule si rapidement pour eux, et qu'ils aient tant de regrets à la quitter; je te l'ai déjà dit, le coup-d'œil en est séduisant; tout y présente un caractère d'enchantement; c'est le séjour de l'affabilité, de

l'enjouement et de la politesse. On en prendrait presque tous les habitans pour des gens d'honneur et de probité. Il n'y a que l'expérience qui détrompe, et l'expérience vient quelquefois bien tard. Te l'avouerai-je, ami; j'ai cent fois été dupe de ce monde, avant que de le connaître, et que de me méfier; et ce n'a été qu'après une infinité de fourberies, de noirceurs, d'ingratitudes et de trahisons, que je suis revenu de la sottise si ordinaire aux honnêtes gens, de juger des autres par soi-même. Comme je te crois fort honnête homme, et qu'un jour tu pourrais être tenté d'être aussi sot que moi, je vais t'esquisser quelques aventures qui t'instruiront sans doute et qui t'amuseront peut-être : écoute donc et juge de ta maîtresse, de tes amis, et de tes connaissances.

16. Il y a quelque temps que je trouvai deux personnes établies dans un bosquet écarté de cette allée; c'était le courtisan Agénor et la jeune Phédime. Agénor, détrompé de la cour et las des espérances, avait, disait-il, renoncé aux honneurs : les caprices du prince et les injustices des ministres l'avaient écarté d'un tourbillon dans lequel il travaillait vainement à s'avancer : en un mot, il avait vu la vanité des grandeurs. De son côté Phédime, revenue de la galanterie, n'avait conservé d'attachement que pour Agénor. Tous deux s'étaient retirés du monde et s'étaient proposé de

filer dans la solitude des amours éternelles. Je les entendis s'écrier : « Que nous sommes heureux ! « quelle félicité est égale à la notre ! tout respire « ici l'aisance et la liberté. Lieux pleins de charmes, « quelle paix et quelle innocence ne nous offrez- « vous pas ? les lambris superbes que nous avons « abandonnés, valent-ils vos ombrages ? ô chaînes « dorées, sous lesquelles nous avons gémi si long- « temps, on ne sent bien toute votre pesanteur « que quand on ne l'éprouve plus ! ô joug brillant « qu'on se fait gloire de porter, qu'il est doux de « vous avoir secoué ! Libres de toute inquiétude, « nous nageons enfin dans un océan de délices. « Nos plaisirs, pour être faciles, n'en sont pas de- « venus moins piquans. Les amusemens se sont « succédé, et jamais l'ennui n'a versé sur eux son « poison. C'en est fait: les devoirs impérieux, les « attentions forcées, les égards simulés ne nous « obsèderont plus. La raison nous a conduits dans « ces lieux, et l'amour seul nous a suivis..... Que « nos momens sont différens de ces journées sa- « crifiées à des usages ridicules, ou à des goûts « bizarres ! Que ces jours nouveaux n'ont-ils com- « mencé plus tôt, ou que ne sont-ils éternels ! Mais « pourquoi s'occuper de l'instant qui doit les ter- « miner ? hâtons-nous d'en jouir. »

17. « Mon bonheur, disait Agénor à Phédime, « est écrit dans vos yeux : jamais je ne me sépa-

« rerai de ma chère Phédime; non jamais, j'en « jure ces yeux. Solitude délicieuse, vous fixerez « tous mes desirs; lits de fleurs que je partage avec « Phédime, vous êtes le trône de l'amour, et le « trône des rois est moins délicieux que vous. »

18. « Cher Agénor, répondait Phédime, rien ne « m'a jamais touchée comme la possession de votre « cœur. De tous les courtisans, vous seul avez su « me plaire et triompher de ma répugnance pour « la retraite. J'ai vu vos feux, votre fidélité, votre « constance, j'ai tout abandonné, et j'ai trouvé « que j'abandonnais trop peu. Tendre Agénor, « cher et digne ami, vous seul me suffisez; je veux « vivre et mourir avec vous. Cette solitude fût-« elle autant affreuse qu'elle est riante, dussent « ces jardins enchantés se transformer en des dé-« serts, Phédime vous y verrait, votre Phédime y « serait heureuse. Puissent ma tendresse, ma fidé-« lité, mon cœur et les plaisirs d'un amour mu-« tuel, vous dédommager des sacrifices que vous « m'avez faits! Mais, hélas! ils finiront ces plai-« sirs!.... en les perdant, j'aurai du moins la douce « consolation de sentir votre main me fermer les « yeux, et d'expirer entre vos bras. »

19. Ami, que crois-tu que cela devint? Agénor, après avoir éprouvé sur le sein de Phédime les transports les plus doux, se sépara d'elle. Il ne s'éloignait que pour un instant. Il devait revenir

dans la minute la retrouver sur les fleurs où il l'avait laissée. Mais une chaise de poste qui l'attendait, le porta comme un éclair à la cour. Il y sollicitait depuis long-temps une place importante. Son crédit, les intrigues, les mouvemens de sa famille, de riches présens aux ministres ou à leurs courtisanes, le manège de quelques femmes qui avaient médité de l'enlever à Phédime, lui firent obtenir ce qu'il demandait, et des lettres lui avaient annoncé ce succès un instant avant que d'entamer avec sa maîtresse cette conversation si tendre que je t'ai rapportée.

20. Agénor s'éloignait; et cependant un rival, qui n'attendait que son absence, franchissait une charmille qui le cachait, et lui succédait dans les bras de Phédime. Ce nouveau-venu eut son règne comme un autre; on l'accabla de caresses, et on lui donna des successeurs.

21. Tu vois quelle est la vérité des amours; écoute et juge de la sincérité des amitiés.

22. Bélise était une intime amie de Caliste; Toutes deux étaient jeunes, sans maris, adorées de mille amans, et décidées pour les plaisirs. On les voyait ensemble au bal, au cercle, aux promenades, à l'opéra. C'étaient des inséparables. Elles se consultaient sur leurs plus importantes affaires. Bélise n'achetait pas une étoffe, que Caliste ne l'eût approuvée; Caliste n'alla jamais chez

son bijoutier, sans être accompagnée de Bélise. Que te dirai-je? le jeu, les parties, les soupers, tout était commun entre elles.

23. Criton était aussi ami d'Alcippe, mais ami de tous les temps; mêmes goûts, mêmes talens, mêmes inclinations; bons offices, crédit, bourse commune : tout semblait avoir préparé leur liaison et concourir à la cimenter. Criton était marié; Alcippe gardait le célibat.

24. Bélise et Criton se connaissaient. Dans une visite que lui rendit Criton, la conversation s'engagea sur le grand chapitre de l'amitié. On étala le sentiment, on l'analysa, on se rendit de part et d'autre le témoignage qu'on était d'une sensibilité, d'une délicatesse excessive. « C'est un plaisir « bien doux, disait Bélise, de se pouvoir assurer « à soi-même qu'on a des amis, et qu'on mérite « d'en avoir de vrais, par l'intérêt vif et tendre « que l'on prend à ce qui les touche; mais sou- « vent on achète ce plaisir bien cher. Pour moi, « ajoutait-elle, je n'ai que trop éprouvé combien « il en coûte d'avoir un cœur de la trempe du mien. « Que d'alarmes! que d'inquiétudes! que de cha- « grins à partager! on n'est point maître de ces « mouvemens-là....

25. « Ah! madame, lui répondait Criton, seriez- « vous fâchée d'avoir l'ame si belle? S'il m'était « permis de me citer moi-même, je vous dirais

« qu'il m'est impossible comme à vous, mais de
« toute impossibilité, de me refuser aux sentimens
« que je dois à mes amis; mais ce qui vous pa-
« raîtrait singulier, je vous avouerais que j'é-
« prouve de la douceur à me sentir déchirer l'ame
« par ce qui les intéresse. Entre nous, ne serait-
« ce pas leur manquer essentiellement, que d'être
« lent à s'attendrir dans certaines conjonctures?...

26. « Ce que je n'ai jamais conçu, interrompit
« Bélise, c'est que le monde soit plein d'ames
« noires qui couvrent la perfidie, la méchanceté,
« l'intérêt, la trahison, et cent autres penchans
« horribles, des dehors séduisans de la probité,
« de l'honneur et de l'amitié. J'entre en mauvaise
« humeur, et mille choses qui se passent sous mes
« yeux, me feraient presque soupçonner mes meil-
« leurs amis.

27. « Je n'ai garde, dit Criton, de donner dans
« un pareil excès; j'aime mieux être la dupe d'un
« fourbe, que d'insulter un ami. Mais pour pré-
« venir ces deux inconvéniens, j'étudie, j'appro-
« fondis les gens avant que de m'y livrer, et je me
« méfie surtout de tous ces affables qui se jettent
« à la tête; qui ont décrié la sympathie, par l'abus
« perpétuel qu'ils en font; qui veulent être à toute
« force de vos amis, et qui ne savent autre chose
« de vous, sinon que vous êtes riche et bienfai-
« sant, ou que vous avez un bon cuisinier, une

« maîtresse aimable, une femme ou une fille jeune « et jolie... Quoi de plus ordinaire, que de s'insi« nuer dans la maison d'un homme pour séduire « sa femme; et quoi de plus horrible! Je ne dis « pas qu'on n'ait des affaires de cœur, qu'on ne « s'attache à quelqu'un, il n'est même guère pos« sible de vivre dans le monde sur un certain ton, « sans ces amusemens; mais attenter à la femme « de son ami, c'est une noirceur, une dépravation « consommée. Le premier article est un faible, on « l'excuse; celui-ci est une scélératesse, une hor« reur sans égale.

28. « Pardonnez-moi, reprit Bélise, je crois en « avoir trouvé la doublure. Un forfait que je dé« teste aussi fortement, et qui décèle une extinc« tion totale de l'honneur et de la probité, c'est « la manœuvre d'une femme qui enlèverait l'amant « de son amie pour en faire le sien. Cela est dia« bolique; il faut avoir déraciné tout sentiment, « abjuré toute pudeur, et cependant nous en con« naissons....

29. « Aussi, madame, reprit Criton, vous savez « comment on commerce avec ces infâmes.

30. « Mais fort bien, reprit Bélise, on les voit, « on les reçoit, on les accueille, on n'y pense seu« lement pas.

31. « Et moi, madame, répliqua Criton, je « m'aperçois que le monde a meilleure mémoire

« que vous ne dites, et que ces monstres sont « bannis de toutes les sociétés dont les vertus sont « la base, et où règnent la droiture et la candeur; « et il y en a de ces sociétés.

32. « J'en conviens, dit Bélise; je ne crois pas, « par exemple, qu'on en rencontre ici. Oh! nous « sommes tous extrêmement bien assortis.

33. « Depuis que vous m'avez fait la grace de « m'admettre dans votre cercle, reprit Criton, je « me suis efforcé de justifier les bontés dont on « m'y honore, et les vôtres surtout, madame, par « un attachement inviolable à la probité. Mes « sentimens sont raisonnés. J'agis par principes : « car ce que j'estime, moi, ce sont les principes. « Il en faut absolument, et tout homme qui en « manque, je le juge aussi indigne d'un attache- « ment qu'il en est incapable.

34. « Cela s'appelle penser, ajouta Bélise. Que « des amis tels que vous sont rares, et qu'on doit « être soigneux de les conserver, quand on a eu « le bonheur de les rencontrer! Je vous dirai toute- « fois que vos sentimens ne me surprennent « point. Je suis seulement enchantée de leur con- « formité avec les miens. Peut-être en serais-je un « peu jalouse, si je ne savais que les vertus ne per- « dent rien à se multiplier; et qu'elles gagnent à « se communiquer dans des entretiens tels que « le nôtre.

35. « C'est dans cette communication franche et « naïve où les ames bien nées se développent les « unes aux autres, dit Criton, que consiste le « délicieux de l'amitié qui n'est fait que pour elles. »

36. Je voudrais bien savoir ce que tu penses de ces gens-ci. Mais je m'aperçois que l'aventure de Phédime et d'Agénor t'a mis sur tes gardes. Tu te méfies des grands principes, et tu as raison. Courage, ami, si je ne t'amuse pas, je vois au moins que tu profites.

37. Criton quittait à peine Bélise, que Damis arriva. C'était un jeune homme riche, d'une figure aimable, et à qui la main de Caliste était promise. « Vous savez, dit-il à Bélise, que la char- « mante Caliste doit faire dans deux jours mon « bonheur. Tout est arrêté; il ne s'agit plus que « des présens que je lui destine. Vous vous y « connaissez; oserais-je vous prier de m'accom- « pagner chez la Frenaye? Mon équipage est dans « votre cour.

38. « Volontiers, répondit Bélise; ils montent « en carrosse; chemin faisant, Bélise donne d'abord « de grands éloges à Caliste: Ah! si vous la con- « naissiez comme moi! disait-elle à Damis; c'est « bien la meilleure petite créature du monde; « elle serait parfaite si..... si elle était un peu moins « vive, interrompit Damis... Oh! il y a mieux qu'un « excès de vivacité, reprit Bélise; mais n'a-t-on

« pas chacun son défaut : encore une fois, elle est « fort aimable ; et l'inégalité de son caractère et « ces bouffées d'humeur qui la prennent la plu- « part du temps à propos de rien, ne m'ont point « empêchée d'être son amie depuis une dizaine « d'années. Je lui ai passé toutes ces minuties ; « mais j'aurais bien voulu lui ôter un certain air « évaporé qui lui a fait tort ; car je l'aime de tout « mon cœur.

39. « Qui lui a fait tort ! interrompit vivement « Damis, et comment cela?...... Eh mais, reprit « Bélise, c'est que cet air, qui n'est pas infiniment « propre à faire respecter, a donné plus que des « espérances à de petits faquins.....

40. « Qu'entends-je ? reprit Damis, déjà troublé « par les nuages de la jalousie. Plus que des espé- « rances ! Caliste jouerait-elle avec moi l'inno- « cence ?

41. « Je ne dis pas cela, répondit Bélise. Mais « ne m'en croyez pas : voyez, examinez. S'engager « pour la vie, c'est une entreprise qui mérite « réflexion.

42. « Madame, ajouta Damis, si jamais j'ai pu « mériter vos bontés, je vous conjure de ne me point « laisser ignorer des choses qui importent si fort « à mon bonheur. Caliste se serait-elle oubliée?....

43. « Je ne dis pas cela, reprit Bélise ; mais on « a jasé, et je suis de la dernière surprise que vous

« ne soyez pas mieux informé....... C'est quelque « chose de terrible que ces premiers engagemens, « ajouta-t-elle, d'un air distrait : mais le mariage « fait quelquefois ce que toute la raison et tout « l'esprit du monde n'ont pu faire; car il faut « convenir que Caliste a de l'un et de l'autre, et « beaucoup. »

44. Cependant on arriva chez la Frenaye : Bélise choisit des pierreries; et Damis paya sans chicaner sur le prix. Bien d'autres pensées l'occupaient. Les soupçons s'étaient emparés de son cœur, et l'image de Caliste s'y défigurait insensiblement. « Il faut bien, se disait-il en lui-même, « qu'il y ait ici quelque souterrain, puisque sa « meilleure amie ne peut s'en taire. » La prudence eût exigé qu'il approfondît; mais la jalousie a-t-elle jamais écouté les conseils de la prudence? A peine fut-on remonté en carrosse que Bélise l'agaça, mit en œuvre tous ses ressorts, déchira Caliste sans ménagement, s'avança sans pudeur, tourna la tête à Damis, en arracha des promesses qu'elle feignit d'abord de rejeter, se fit prier pour accepter les présens destinés à Caliste, et devint l'épouse de son amant.

45. Tandis que cette perfidie se consommait, Criton, l'honnête Criton, ayant appris qu'Alcippe était parti seul pour la campagne, se rendit au logis de son ami, passa deux ou trois nuits entre

les bras de sa femme, et partit avec elle le lendemain pour aller au devant d'Alcippe, qu'ils ne manquèrent pas d'accabler de caresses. Voilà nos bons amis.

46. Je me suis engagé de t'éclairer sur le prix de nos connaissances, et je vais te tenir parole.

47. J'étais un jour avec Éros; tu le connais; tu sais que de peines, de soins, d'argent et de sollicitations lui a coûté la place de gentilhomme ordinaire qu'il n'a point obtenue; à combien de portes il a fallu frapper; les protections qu'il avait, celles qu'on lui promit, et toute la manœuvre qu'il avait mise en train pour y parvenir. Mais peut-être ignores-tu comment on la lui a soufflée. Écoute, et juge du reste des habitans de l'allée des fleurs.

48. Nous nous promenions Éros et moi; il m'instruisait de ses démarches, lorsque nous fûmes abordés par Narcès. Je jugeai, aux caresses qu'ils se firent, que la liaison qui était entre eux était assez étroite. « Eh bien, lui dit Narcès, après « les premiers complimens, et votre affaire, où « en êtes-vous? Elle est comme conclue, répondit « Éros; j'ai tout amené à bien, et je compte obte- « nir demain mon brevet. Vraiment j'en suis en- « chanté, lui répartit Narcès; vous êtes un homme « admirable pour mener vos projets à petit bruit. « J'avais bien entendu dire que vous aviez la pa-

« role du ministre, et que la duchesse Victoria « avait parlé pour vous; mais je ne vous dissimu« lerai point que je croyais toujours que vous « échoueriez. Je voyais tant d'obstacles à lever; « et comment, je vous prie, vous êtes-vous dé« mêlé de ce labyrinthe?

49. « Le voici, reprit ingénument Éros. Je « me croyais fondé à demander une place que « mon père avait occupée fort long-temps, et qui « n'était sortie de ma famille que parce qu'en « mourant il me laissa en trop bas âge pour lui « succéder. Je sollicitai, j'épiai les occasions, et « il s'en présenta plusieurs. Je mis le valet de « chambre du ministre dans mes intérêts, et je « me fis écouter de son maître. Je fus assidu à « faire ma cour, et je me croyais fort avancé que « je ne tenais encore rien. J'en étais là lorsque « Méostris mourut. J'apprends qu'on se remue « vivement pour sa place: je me mets sur les « rangs; je vais, je viens, et je rencontre un « homme de province petit-cousin de la femme « de chambre de la nourrice du prince: je me « jette dans cette cascade; je parviens à la nour« rice; elle s'engage à parler pour moi, et elle « avait déjà parlé pour un autre. Je me raccroche « à la petite Joconde; j'avais entendu dire qu'elle « était au ministre. Je cours chez elle, mais tout « était rompu; une autre même avait la survi-

« vance : c'était la danseuse Astérie. Voilà, me « dis-je à moi-même, la vraie porte à laquelle il « faut frapper. Cet engagement est tout neuf, et « le ministre accordera sûrement à la petite actrice « la première grace qu'elle lui demandera : inté- « ressons cette fille.

50. « Le projet était sensé, interrompit Narcès, « et qu'a produit cette corde ?

51. « Tout l'effet que j'en attendais, continua « Éros : un gentilhomme de mes alliés va trouver « Astérie, lui propose deux cents louis ; elle en « exige quatre cents ; on tope à sa demande, et j'ai « sa parole à ce prix : voilà, mon cher, où j'en « suis.

52. « Ah ! répondit Narcès, la place est à vous : « que je vous embrasse, monsieur le gentilhomme « de la chambre. Vous l'êtes à coup sûr, à moins « que quelqu'un n'enchérisse sur vous.

53. « Cela ne peut arriver, dit Éros ; vous êtes « le seul à qui je me sois confié, et je connais « toute votre discrétion... Vous pouvez y compter, « reprit Narcès ; mais répondez-moi de la vôtre. « Si vous m'en croyez, vous vous tiendrez un peu « plus boutonné ; on ne sait la plupart du temps « à qui l'on se confie, et tous ces gens que « nous traitons d'amis... vous m'entendez... adieu, « j'ai promis d'être à Cavagnole chez cette belle « marquise que vous savez, et j'y cours. »

54. Narcès nous salua et disparut. Son avis était merveilleux, mais il eût été à souhaiter qu'Éros l'eût reçu de quelque honnête homme, et qu'il en eût fait usage avec Narcès. Ce traître se rendit du même pas chez la courtisane, lui proposa six cents louis, et l'emporta sur Éros.

55. Tels sont les ridicules et les vices de l'allée des fleurs, tels sont aussi ses agrémens. L'entrée ne nous en est pas défendue ; c'est une promenade que nous regardons comme un préservatif contre l'air froid qu'on respire sous nos ombrages.

56. Un soir que j'y cherchais du délassement et de la dissipation, j'abordai quelques femmes qui me lorgnaient à travers une gaze légère qui leur couvrait le visage ; je les trouvai jolies, mais non pas aimables. Je m'attachai particulièrement à une brune qui tournait à la dérobée ses grands yeux noirs sur les miens. « Dans ce séjour galant, « avec une figure comme la vôtre, on doit faire « bien des conquêtes, lui dis-je.... Ah! monsieur, « éloignez-vous, de grace, me répondit-elle ; je « ne puis écouter en conscience vos propos liber- « tins. Le prince me voit, mon guide m'épie ; on « a une réputation à ménager, un avenir à « craindre, une robe à conserver sans tache ; « éloignez-vous, de grace, ou changez de dis- « cours. »

57. Mais, madame, lui répondis-je, il est éton-

nant qu'avec ces scrupules vous soyez sortie de l'allée des épines. Oserait-on vous demander ce que vous êtes venue faire dans celle-ci? « Édifier « et convertir, s'il est possible, me dit-elle en « souriant, les méchans comme vous. » Elle aperçut en ce moment quelqu'un qui s'approchait; elle reprit brusquement son air modeste et sérieux; ses yeux se baissèrent; elle se tut, me fit une révérence profonde, disparut et me laissa au milieu d'une troupe de jeunes folles qui riaient à gorge déployée, agaçaient les passans et faisaient des mines à tous les voyageurs.

58. Ce fut entre elles à qui m'aurait; j'ai mal dit, à qui me tromperait. Je les suivis; elles ne tardèrent point à me donner des espérances. « Voyez-vous bien cet arbre, me disait l'une? eh « bien, lorsque nous y serons».... En même temps elle en désignait un autre à un jeune homme qu'elle avait amené de fort loin. Arrivés à l'arbre qu'on m'avait indiqué, on me remit à un second; de celui-ci à un troisième: enfin à un bosquet dont on me loua la commodité, et de ce bosquet à un autre qu'on me dit être plus commode. « Je « pourrais bien, me dis-je alors en moi-même, « d'arbre en arbre, et de bosquet en bosquet, « suivre ces folles jusques à la garnison, sans « avoir obtenu le moindre prix de ma peine. » En faisant cette réflexion, je les quittai brus-

quement, et m'adressai à une jeune beauté moins régulière encore que charmante. C'était une blonde, mais de ces blondes qu'un philosophe devrait éviter. A une taille fine et légère, elle joignait assez d'embonpoint. Je n'ai vu de ma vie de couleurs plus vives, une peau plus animée, ni de plus belles chairs. Sous une coiffure simple, couverte d'un chapeau de paille doublé de couleur de rose, ses yeux pétillans ne respiraient que les désirs. Son discours décelait un esprit orné; elle aimait à raisonner : elle était même conséquente. La conversation fut à peine liée entre nous que nous tombâmes sur le chapitre des plaisirs : c'est la thèse universelle et la matière inépuisable du pays.

59. Je soutenais gravement que le prince nous les interdisait, et que la nature même y prescrivait des bornes. « Je ne connais guère ton prince, « me dit-elle; mais auteur et moteur de tous les « êtres, et bon et sage, comme on le publie, n'au- « rait-il mis en nous tant de sensations agréables « que pour nous affliger? on dit qu'il n'a rien fait « en vain; et quel est donc le but des besoins et « des desirs qui les suivent, sinon d'être satis- « faits? »

60. Je lui répondis, mais faiblement, que peut-être le prince nous proposait ces enchanteurs à combattre, pour avoir droit de nous récompen-

« ser. Mets dans la balance, me répliqua-t-elle, le « présent dont je jouis, et l'avenir douteux que tu « me promets, et décide qui doit l'emporter. » J'hésitais; elle aperçut mon embarras. « Eh quoi! « poursuivit-elle; tu me conseillerais d'être mal- « heureuse, en attendant un bonheur qui ne vien- « dra peut-être jamais. Encore si les lois aux- « quelles tu veux que je m'immole toute vive, « étaient dictées par la raison? mais non; c'est un « amas confus de bizarreries qui ne semble être « fait que pour croiser mes penchans, et mettre « l'auteur de mon être en contradiction avec lui- « même..... On me lie, on m'attache irrévocable- « ment à un seul homme, continua-t-elle après « une courte suspension. J'ai beau le contraindre « à demander quartier, il reconnaît sa faiblesse, « sans renoncer à ses prétentions. Il convient de « sa défaite, mais il ne peut souffrir un secours « qui l'assurerait de la victoire. Lorsque les forces « lui manquent, que fait-il? il m'oppose le pré- « jugé; mais c'est un autre ennemi qu'il me faut... » S'interrompant dans cet endroit, elle me lança un regard passionné; je lui présentai la main et la conduisis dans un cabinet de verdure, où je lui fis trouver ses raisons meilleures encore qu'elle ne les avait d'abord imaginées.

61. Nous nous croyions en sureté et loin de tous témoins, lorsque nous aperçûmes à travers

des feuillages quelques prudes accompagnées de deux ou trois guides qui nous examinaient. Ma belle en rougit. « Que craignez-vous, lui dis-je « tout bas? ces saintes font aussi bien que vous « céder les préjugés à leurs penchans, et elles se- « ront moins scandalisées, dans le fond de leur « ame, que jalouses de vos plaisirs. Cependant je « ne vous répondrai pas qu'elles ne soient tentées « de chagriner des gens qui n'ont pas fait pis « qu'elles. Mais nous n'avons qu'à les menacer de « démasquer les compagnons de leur promenade, « et compter sur leur discrétion. » Céphise approuva mon expédient et sourit : je lui baisai la main, et nous nous séparâmes, elle pour voler à de nouveaux plaisirs, moi pour rêver sous nos ombrages.

CLEF
DE
LA PROMENADE
DU SCEPTIQUE.

Le premier chiffre indique la partie de l'ouvrage qu'il faut consulter, et le second marque le paragraphe.

A.

C.

D.

E.

L.

M.

Q.

R.

S.

T.

FIN DU TOME QUATRIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

DE LA CORRESPONDANCE DE DIDEROT

AVEC MADEMOISELLE VOLAND.

FIN DE LA TABLE.





